



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

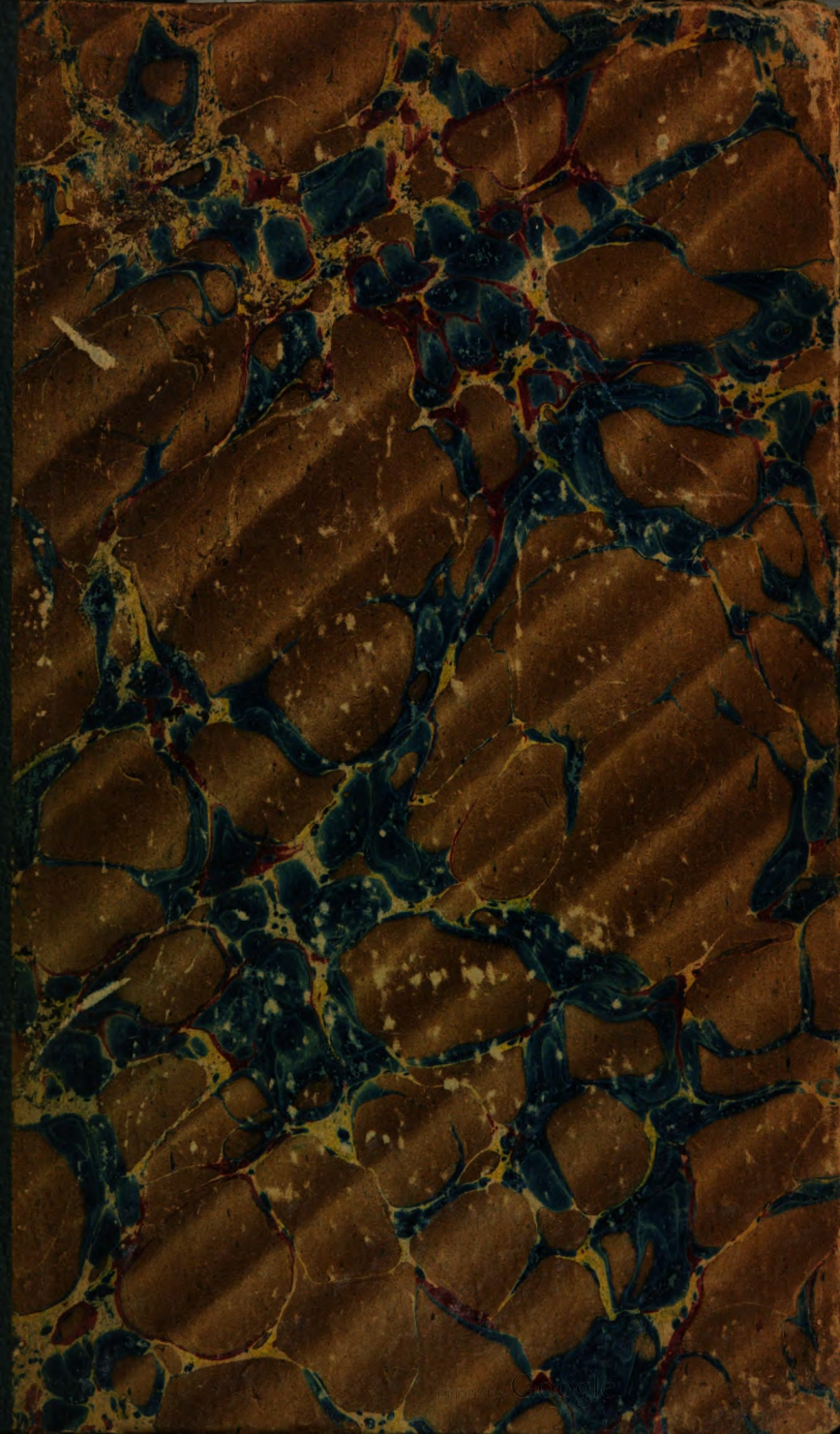
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



IB. DOM.
LAVAL S. J.

Bibliotheca S. J.

Les Fontaines

CHANTILLY

E
580/
102

1102

A-18-5

DIVINITÉ
DE
JÉSUS-CHRIST

DIVINITÉ
DE
JÉSUS-CHRIST
INTRODUCTION
A L'ÉTUDE DES
SAINTS ÉVANGILES

PAR
M. L'ABBÉ DEHAUT



PARIS
P. LETHIELLEUX, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
4, RUE CASSETTE, ET RUE DE RENNES, 75.

1874

Tous droits réservés.

INTRODUCTION



Le mot *Evangile* (du grec εὐαγγέλιον), signifie proprement *bonne nouvelle*. Il se prend, dans la langue du Nouveau Testament, a) pour l'*heureuse nouvelle* qui annonce au monde la venue du Messie, du Rédempteur promis, et les biens qu'il apporte aux hommes : « *Allez, prêchez l'Evangile à toutes les nations* » (Matt., 16, 15), b) pour la doctrine même de Jésus-Christ : *Dans ce » jour où Dieu, selon l'Evangile que je prêche, jugera » par Jésus-Christ ce qui est caché dans le cœur des » hommes »* (Rom., 2, 16; Matt., 24, 14); c) pour la *prédication* de cette doctrine (Rom. 1, 1; 16, 25). De là, le nom d'Evangelistes donné à ceux qui l'annoncent.

La *doctrine* de Jésus-Christ étant d'une liaison si étroite avec l'*histoire* de sa personne, que l'une ne saurait être conçue ni exposée sans l'autre, l'*histoire* de Jésus-Christ, de ses *actions* et de ses paroles fut, par contre-coup, appelée, d'une manière figurée, l'*Evangile*, ou la *bonne nouvelle*, par excellence : « *Com-* » *mencement de l'Evangile de Jésus-Christ, fils de* » *Dieu* » (Marc, 1, 1. Voy. égalem. Matt., 26, 13). C'est d'après cette manière de s'exprimer, que l'Eglise donna spécialement le nom d'*Evangelistes* aux quatre récits authentiques de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ses actions, de ses paroles, de sa passion, de sa mort

et de sa résurrection, que nous ont laissés S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean. « Bonne nouvelle en vérité, » s'écrie S. Chrysostome, car elle annonce à tous les » hommes méchants, ennemis de Dieu, plongés dans » les ténèbres de l'ignorance, la cessation de la colère » divine, le pardon des péchés, la sanctification, la » justice, la rédemption, l'adoption divine, le ciel » pour héritage, l'honneur d'être le frère de Jésus-Christ, etc. » (Chrys., hom. 1 in Matt.).

Jésus-Christ n'avait instruit le monde que par la *prédication orale*, « *fides ex auditu* » (Rom., 10, 17), et c'est encore par la *prédication orale* que les Apôtres, après la descente de l'Esprit-Saint, répandirent la doctrine de Jésus-Christ par toute la terre. La tradition orale a précédé et produit la *tradition écrite*.

La prédication évangélique était *essentiellement historique* : la venue du Messie promis, les preuves que Jésus-Christ était ce Messie et en réunissait tous les caractères dans sa personne, tel était le fond essentiel, le centre où tout aboutissait, la base fondamentale sur laquelle s'appuyait tout l'édifice de la religion. Mais les Apôtres ne pouvaient pas être présents partout et ne devaient pas rester toujours sur la terre : il était utile, nécessaire, que leur doctrine et leurs leçons fussent fixées par l'Écriture, et que leurs écrits suppléassent à leur absence, et missent la doctrine et les paroles de Jésus-Christ, le souvenir de ses actions et de ses prodiges, à l'abri de l'oubli, de la corruption et de l'erreur. Telle fut l'origine toute naturelle de la littérature sacrée, et, en particulier, des Évangiles.

Mais ces Évangiles ont-ils réellement pour auteurs les apôtres S. Matthieu et S. Jean, et les disciples S. Marc et S. Luc, auxquels la croyance universelle de l'Église les attribue? Se sont-ils conservés jusqu'à nous sans altération, du moins essentielle? Sont-ils véritables et dignes de foi, malgré les faits miraculeux qu'ils racontent? — Il est indispensable de répondre à ces questions, dans un temps surtout où de téméraires critiques n'ont pas craint de représenter les Évangiles comme un recueil de mythes et de légendes fabuleuses, de poursuivre de leurs attaques acharnées et de révo-

quer en doute la certitude des faits évangéliques, qui sont le fondement de notre foi et de notre espérance. L'objet spécial de cette Introduction sera de répondre à ces questions, et d'établir l'*authenticité*, l'*intégrité*, la *véracité* et la *divinité* des Évangiles.

§ I^{er}.

AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES EN GÉNÉRAL.

Les preuves de l'authenticité d'un livre peuvent être *extrinsèques*, c'est-à-dire, reposer sur des *témoignages* historiques, ou *intrinsèques*, c'est-à-dire, se tirer de l'examen de ce livre en lui-même, indépendamment de tout témoignage extérieur. Nous commençons par ces dernières preuves :

A. PREUVES INTRINSÈQUES DE L'AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES.

D'après les témoignages de la tradition apostolique, les Évangiles ont dû être composés, dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne, par des hommes nés en Palestine, ou qui, du moins, y avaient longtemps vécu ; or, on doit trouver dans les Évangiles le reflet de l'époque à laquelle on les attribue, de la situation civile, gouvernementale, géographique, religieuse, de la contrée où ils ont été composés et où se passèrent les événements qu'ils racontent, de l'état des esprits, des opinions régnantes, etc. ; et, si l'on connaît le nom de l'auteur, tout doit s'accorder avec la condition, la manière d'être qu'on lui suppose ; on n'y doit rien découvrir qui puisse indiquer un âge postérieur. Toute histoire, et surtout l'histoire des hommes qui ont quelque célébrité, porte nécessairement l'empreinte du siècle ou du pays où elle a été composée, et il est impossible que, sous ce rapport, un ouvrage réellement supposé puisse résister aux investigations d'une critique rigoureuse. Il nous reste à voir si nos livres évangéliques pourront supporter cette épreuve.

1° Quant à l'état *civil*, *politique* et *militaire* de la Judée, il est certain que le tableau que les évangélistes nous en offrent, est absolument conforme à la description que nous en donnent les écrivains contemporains et complètement étrangers aux auteurs de nos Evangiles. On y voit clairement l'autorité romaine établie sur la Judée, le partage de cette contrée en tétrarchies, le règne d'Hérode-le-Grand, le partage de la Judée entre les tétrarques Philippe, Hérode et Lysanias, les rapports criminels d'Hérode Agrippa avec Hérodiade, sa belle-sœur, le gouvernement de Ponce-Pilate, la grande-prêtrise de Caïphe, etc. Or, tous ces détails sont entièrement conformes à ce que Josèphe nous apprend sur l'état civil de la Judée à cette époque : on trouve également dans cet auteur, comme dans nos Evangiles, l'indication des impôts onéreux qui pesaient alors sur les Juifs, des garnisons multipliées que rendaient nécessaires leur esprit inquiet et séditieux, les recensements auxquels on les soumettait, etc., etc. — Hérode nous est dépeint par les évangélistes, aussi bien que par Josèphe, comme un prince cruel, soupçonneux, artificieux, esclave tremblant des Romains, tyran barbare, toujours prêt à se baigner dans le sang.

2° L'état *géographique* et *topographique* d'un pays change continuellement avec le temps, et se trouve, pour ainsi dire, dans une fluctuation perpétuelle. A une époque où les cartes géographiques étaient inconnues, il eût été bien difficile, à un écrivain qui eût vécu un certain temps après les événements qu'il raconte, de les placer toujours dans leur lieu véritable : on trouve à cet égard, dans les écrivains les plus célèbres, les plus grossières méprises. Cette difficulté devient bien plus grande encore, si l'on considère l'état malheureux où se trouvaient alors les Juifs et leurs continuelles vicissitudes. La ruine de Jérusalem, en particulier, bouleversa entièrement l'état géographique de la Judée et n'en fit plus qu'un vaste désert. Josèphe, témoin oculaire, nous assure qu'on pouvait douter si des hommes l'avaient habitée. L'empereur Adrien y détruisit, de fond en comble, cinquante

villes et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs ou villages, de sorte qu'il était entièrement impossible à un écrivain postérieur à cette catastrophe de se reconnaître au milieu d'un manque aussi absolu de renseignements géographiques et topographiques.

Eh bien ! l'on trouve l'accord le plus parfait entre le tableau géographique que nous offrent les livres évangéliques, et le résultat des recherches des savants qui ont essayé de reproduire la géographie de la Palestine, telle qu'elle existait à l'époque de Jésus-Christ, d'après les témoignages de Josèphe, de Philon, du Talmud, et des autres sources contemporaines. Le partage des terres, leur culture et leur fertilité, la nombreuse population disséminée dans les villes, les bourgs et les bourgades qui semblaient presque se toucher, etc..., tout enfin, dans nos Évangiles, correspond parfaitement au temps où ils ont été composés. — On peut consulter, sur ce sujet, les ouvrages de Reland, Lightfoot, Westein, etc.

3^e Cet accord n'est pas moins remarquable pour ce qui concerne l'état religieux ou la situation intellectuelle du peuple juif à cette époque. Josèphe nous apprend que les Romains, en établissant leur autorité sur la Judée, suivirent leur politique ordinaire, c'est-à-dire, qu'ils ne firent aucun changement par rapport à la religion du pays. Les offrandes, les cérémonies du temple, les assemblées des synagogues, suivirent leur cours ordinaire ; le grand sanhédrin conservait son autorité souveraine dans les choses religieuses. Seulement, les grands-prêtres étaient choisis ou destitués, et se renouvelaient presque d'année en année, selon les caprices du procurateur romain... C'est aussi ce que nous voyons dans les Évangiles... Nous y voyons les Juifs éloignés de l'idolâtrie, servilement asservis aux pratiques extérieures de la loi et de leur tradition, pleins de haine pour les Samaritains, de mépris pour les nations étrangères, divisés en deux sectes principales, les Pharisiens et les Sadducéens. Les premiers nous apparaissent avec leur zèle outré pour la tradition, leurs jeûnes affectés, leurs aumônes faites avec ostentation, leur orgueil et leur hypocrisie, leur fureur de prosélytisme, etc. Les

Sadducéens sont représentés comme des hommes attachés aux biens de la terre, intrigants, amis des plaisirs, s'arrêtant à la lettre extérieure de la loi, sans en pénétrer l'esprit. Or, tel est, trait pour trait, le portrait que Josèphe et les écrivains contemporains nous ont laissé de ces mêmes sectaires.

4° La *langue* et la manière d'écrire de chaque siècle, portent, en quelque sorte, un cachet particulier. La pureté de style de Phèdre suffit aux savants du XVI^e siècle qui découvrirent, dans une bibliothèque monastique, le manuscrit des fables de cet auteur, pour leur faire reconnaître que ce ne pouvait être qu'une production du siècle d'Auguste. Or, la langue du Nouveau Testament ne se rencontre à aucune autre époque qu'à celle où il a été composé, c'est-à-dire, au premier siècle de l'ère chrétienne. On voit que les Évangiles ont été écrits par des Hébreux, pour qui le grec était une langue étrangère; qui écrivaient en grec, mais qui pensaient en hébreu, qui transportaient dans un grec rempli d'hébraïsmes, les manières de parler de leur propre langue, et qui composaient ainsi une sorte de nouvelle langue à leur usage, de langue, pour ainsi dire, gréco-hébraïque, ou composée de l'un et de l'autre idiome. On y découvre un style simple, non poli, inculte, peu conforme aux règles de la grammaire, tel qu'il convient à des hommes qui ne se piquent pas de littérature, et l'on trouve, en même temps, des écrivains pleins d'originalité, qui semblent lutter avec une langue indocile, pour la plier à la hauteur et à la nouveauté de leurs idées; une langue, en un mot, à laquelle n'aurait pu atteindre aucun autre écrivain, et qui ne peut convenir qu'aux Apôtres de Jésus-Christ.

5° Enfin, le *style* de ces mêmes écrivains indique des hommes à part, qui ne sont pas comme les autres hommes, des hommes *inspirés*. On y voit briller partout la plus noble simplicité, une admirable candeur, l'amour de Dieu, le goût de la vertu, la plus tendre charité à l'égard des hommes. On y remarque la confiance la plus étonnante dans les faits qu'ils rapportent. Bien qu'ils publient une histoire toute remplie des événements les plus extraordinaires, les plus inouis, qui reñ-

versent toutes les lois de la nature, ils ne disent pas un seul mot pour disposer le lecteur à les croire; on voit qu'ils n'imaginent pas même qu'on puisse les contredire, et révoquer en doute ce qu'ils racontent. Exempts de tout amour-propre d'auteur, ils se bornent à exposer simplement les faits, sans y rien ajouter du leur, parlent de leurs défauts et de leurs faiblesses, de leurs fautes les plus humiliantes, avec la même indifférence que s'il s'agissait de personnes tout à fait étrangères : pas un mot d'admiration pour les merveilles opérées par Jésus-Christ, pas un mot de haine et de mépris pour la noire méchanceté de ses persécuteurs. Il y a dans ces caractères quelque chose qui est au-dessus de l'homme, et que l'on chercherait en vain dans tout autre écrivain non inspiré. Jean-Jacques Rousseau a bien raison de s'écrier : « Jamais des auteurs juifs, laissés à » eux-mêmes, n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, » et nous pourrions ajouter, ni le caractère si sublime, si admirablement idéal et surhumain de Jésus-Christ, « et l'Evangile a des caractères de vérité si » grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que » l'inventeur en serait plus grand que le héros. » — Quelle différence, par exemple, entre la noble simplicité de l'Evangile, et les contes puérils et insipides dont sont remplis les livres apocryphes qui pullulèrent sous les mains des hérétiques dans les premiers siècles de l'Eglise !

6° Enfin, ces livres offrent des omissions inexplicables, s'ils ont été composés dans le II^e siècle. Ainsi, par exemple, ils racontent bien la prédiction de Jésus-Christ sur la destruction de Jérusalem, mais ils ne disent rien de son accomplissement, comme ils le font pour d'autres, lorsque leur accomplissement a eu lieu, comme ils l'ont fait, en particulier, à l'égard des prédictions de Jésus-Christ sur la trahison de Judas, sur le reniement de S. Pierre, Matt. 26, 75. Marc. 14, 72. Luc 22, 7; — Matt. 26. 24-27. 3. etc.; signe évident que les premiers évangiles durent être écrits avant l'année 70.

Ceci ressort également de cette circonstance que, dans cette prédiction, la ruine de Jérusalem est dans une liaison étroite et semble presque se confondre avec

la fin du monde, Matt. 24, 29., ce qui est conforme avec la vision prophétique, qui voit, comme d'un seul coup d'œil, les événements analogues, bien que séparés par le temps, mais dont l'un est la figure de l'autre, mais ce qui ne se trouverait pas, certainement, si cette prédiction avait été écrite après la ruine de Jérusalem.

B. PREUVES EXTRINSEQUES DE L'AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES.

Ici, l'auteur trop célèbre d'un roman sacrilège, qu'il a osé intituler *Vie de Jésus*, nous arrête dès le premier pas. On sait que les quatre Evangiles que nous possédons sont désignés sous le nom d'*Évangiles selon S. Matthieu, selon S. Marc, selon S. Luc et selon S. Jean*. Le critique rationaliste s'autorise de ces appellations pour contester l'authenticité de ces Evangiles. « Ces quatre personnages, dit-il dans son Introduction, » page 16, ne nous sont pas donnés rigoureusement » comme des auteurs. Les formules « *selon Matthieu,* » *selon Marc, selon Luc, selon Jean,* » n'impliquent pas » que, dans la plus vieille opinion, ces récits eussent » été écrits d'un bout à l'autre par Matthieu, par Marc, » par Luc et par Jean ; elles signifiaient seulement que » c'étaient là les traditions provenant de chacun de ces » apôtres, et se couvrant de leur autorité. »

M. Renan se méprend étrangement sur le sens de ces locutions : *Evangile selon S. Matthieu, selon S. Marc, etc.* Les quatre Evangiles ne portaient pas primitivement ces titres ; on les désignait sous le nom de *Mémoires des Apôtres* (Justin, *apol.*), de *Recueil des Sentences et des faits mémorables de Jésus-Christ* (Papias, cité par Eusèbe, comme nous le verrons plus bas). Plus tard, en consacrant la manière de parler usitée de nos jours, au lieu de dire l'Evangile de S. Matthieu, de S. Marc, etc., l'Eglise ne l'a pas fait sans motifs : elle a voulu faire entendre que ces Evangiles étaient moins l'œuvre individuelle et personnelle de leurs auteurs, que l'exposition simple et naïve des faits historiques qui formaient le fondement et l'objet principal de la prédication apostolique, l'écho, pour ainsi dire, ou le résumé de cette prédication. A proprement parler, il

n'y a pas plusieurs histoires de Jésus-Christ, plusieurs Evangiles; il n'y a qu'une seule histoire, une seule prédication, une seule *bonne nouvelle*, *un seul Evangile*, *sous quatre formes différentes*, τετράμορφον τὸ εὐαγγέλιον, selon la belle expression de saint Irénée (*Adv. hær.*, III, II, 8); un seul récit raconté par plusieurs auteurs différents, qui se complètent les uns les autres.

Il n'en est pas moins vrai, comme nous ne tarderons pas à le montrer, que, dans tous les temps, à partir des premiers siècles de l'Eglise, une tradition constante nous donne les quatre Evangiles comme ayant été composés par les auteurs dont ils portent le nom. Si l'interprétation de M. Renan était admissible, on aurait dû dire, non pas « *l'Evangile selon Saint Marc et selon S. Luc*, » puisque ni l'un ni l'autre n'étaient apôtres, mais « *l'Evangile selon S. Pierre et selon S. Paul*, » puisque, d'après une ancienne et unanime tradition, ces Evangiles ont été publiés et reçus dans l'Eglise sous l'influence et par l'autorité des apôtres S. Pierre et S. Paul.

Il nous reste maintenant à exposer les preuves directes et extrinsèques de l'authenticité des Evangiles. Nous citerons d'abord les témoignages des auteurs ecclésiastiques.

I. Témoignages des auteurs ecclésiastiques en faveur de l'authenticité des Evangiles.

Sans nous arrêter aux citations des Pères apostoliques, Papias, S. Polycarpe, S. Ignace d'Antioche, S. Clément, S. Barnabé (a), où l'on trouve des traces

(a) « Il y a plus, dit M. de Pressensé; d'après une découverte récente, l'épître de Barnabé élève le premier Evangile à la hauteur d'un livre sacré. Ce n'est certes pas un fait de médiocre importance que de lire dans un écrit remontant à l'an 110 ou 115 une citation de l'évangile de S. Matthieu avec cette formule : *Il est écrit*, μήποτε, ὡς γέγραπται. « πολλοὶ κλητοὶ, ὀλίγοι δὲ ἐκλεκτοί. » Ces mots contiennent une citation directe de Matthieu XIX, 30. Jusqu'à ces derniers temps, on ne lisait la formule : *Il est écrit*, que dans la traduction latine de la lettre de S. Barnabé; elle passait généralement pour une glose. Cette supposition n'est plus possible, depuis la découverte du texte original, dans le manuscrit de Sinait, en même temps que du fameux manuscrit du Nouveau Testam-

évidentes de l'existence des livres évangéliques au temps où ils vivaient (V. ces citations dans les *Dissertations sur la vérité de la religion*, du cardinal de la Luzerne); s'il est un fait invinciblement attesté, et au-dessus de toute contestation, c'est que, vers le milieu du II^e siècle de l'ère chrétienne, les quatre Evangiles de S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean, étaient connus par toute la terre, et reçus par l'Eglise universelle, comme l'œuvre certaine de ceux dont ils portent le nom. Ce fait est attesté :

1^o Pour l'*Asie mineure* et les *Gaules*, par S. Irénée. Né vers l'an 110, en Asie, où il avait passé sa jeunesse, il vint ensuite dans les Gaules, où il mourut évêque de Lyon, vers l'an 202. Contemporain des disciples immédiats des Apôtres, il les avait écoutés et consultés avec soin. Il nous apprend, dans ses écrits, qu'il avait eu le bonheur d'avoir pour maître le vénérable S. Polycarpe, évêque de Smyrne, et disciple de S. Jean l'Evangéliste : « Etant encore enfant, » écrit-il à un certain Florin, je vous ai vu chez « Polycarpe, lorsque vous veniez voir ce saint » évêque. Je pourrais dire encore le lieu où était assis » le bienheureux Polycarpe quand il parlait, sa démarche, sa manière de vie, sa figure extérieure, » les instructions qu'il faisait dans l'assemblée des » chrétiens, comment il nous racontait ses relations » avec Jean, et avec les autres qui avaient vu le » Seigneur, comment il se souvenait de leurs discours, et de ce qu'il leur avait ouï dire touchant » le Seigneur, ses miracles, sa doctrine; Polycarpe » rapportait tout cela de la même manière tout à » fait que les saintes Ecritures, l'ayant appris de » ceux qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie (b). » (Eusèb., *Hist. eccl.*, v. 20.)

ment. C'est ainsi que, de la poussière d'une cellule surgit un témoin des premiers temps pour nous garantir la valeur historique de nos Evangiles, au moment le plus décisif du débat engagé sur leur origine. » (*Hist. de J.-C.*, par M. de Pressensé, p. 160.)

(b) « Porro in eâ ad Florinum epistolâ, de quâ jam prius dixi, idem Irenæus » se cum Polycarpo familiariter esse versatum prodit his verbis : Et locum » ipsum possem dicere in quo beatissimus Polycarpus sedens disserebat, pro-

Saint Irénée était donc en position d'avoir des connaissances certaines sur l'origine des Evangiles : or, voici ce qu'il nous en apprend : « Nous ne connaissons, » dit-il (Hær., III, 1), la disposition de notre salut que » par ceux par lesquels l'Evangile est parvenu jusqu'à » nous, qui, d'abord, l'avons annoncé de vive voix, et » ensuite, par la volonté de Dieu, nous l'ont transmis » par écrit, pour être le fondement de la colonne de » notre foi. Ainsi *Matthieu*, parmi les Hébreux, a » écrit un Evangile dans leur langue, tandis que » Pierre et Paul, à Rome, prêchaient la bonne nouvelle, et jetaient les fondements de l'Eglise. Après » leur mort, *Marc*, disciple et interprète de Pierre, » nous a laissé par écrit, ce qui avait été annoncé par » Pierre lui-même. *Luc*, disciple et compagnon de » Paul, a écrit, dans son livre, l'Evangile qu'il prêchait. Après cela, *Jean*, disciple du Sauveur, qui » reposait sur son sein, a aussi publié un Evangile, » lorsqu'il résidait à Ephèse (c). » — Il est impossible d'être plus explicite sur l'authenticité des Evangiles. Plus bas, il ajoute (d) : « *Qu'il n'y a ni plus ni moins de quatre Evangiles,* » et il en donne des raisons

« cessusque ejus et ingressus, vitæque totius formam et speciem, sermones » denique quos ad populum habebat, et familiarem consuetudinem quæ illi cum » Joanne, ut narrabat, et cum reliquis qui Dominum ipsum vidissent intercesse- » rat; et qualiter dicta illorum commemorabat; et quæcumque de Domino ab » ipsis audierat. De miraculis quoque illius, ac de doctrinâ prout ab iis qui » Verbum vitæ ipsi conspexerant, Polycarpus acceperat, eodem modo prorsus » referebat, in omnibus cum Scripturâ Sacrà consentiens. » (Euseb., H. Ec., c. 20.)

(c) « Non enim per alios dispositionem salutis nostræ cognovimus, quam per » eos per quos Evangelium pervenit ad nos; quod quidem tunc præconaverunt, » postea verò; per Dei voluntatem, in scripturis nobis tradiderunt, fundamentum » et columnam fidei nostræ futurum... Ità Matthæus in hebræis ipsorum lingua » scripturam edidit Evangelii, cum Petrus et Paulus evangelizarent et fundarent » Ecclesiam. Post verò horum excessum, Marcus discipulus et interpretes Petri, » et ipse quæ à Petro annuntiata erant per scripta nobis tradidit. Et Lucas autem » sectator Pauli quod ab illo prædicabatur Evangelium in libro condidit. Postea » et Joannes discipulus Domini, qui et supra pectus ejus recumbat, et ipse » edidit Evangelium, Ephesi Asiæ commorans. » (Iren., *Advers. hæc.*, III, 1).

(d)... Nec autem plura numero quàm hæc sunt, neque rursus pauciora capit esse Evangelia. Quoniam enim quatuor regiones mundi sunt in quo sumus, et quatuor principales spiritus, et disseminata est Ecclesia super omnem terram, columna autem et firmamentum Ecclesiæ est Evangelium, et spiritus vitæ, consequens est quatuor habere eam columnas undique flantes incorruptibilitatem, et vivificantes homines (*Ibid.*, IX, 8).

mystiques; par exemple, parce que le monde est divisé en quatre parties, ou quatre points cardinaux, etc. Le même Docteur s'autorise de l'aveu des hérétiques en faveur de l'authenticité des Evangiles. (Voy. II. *Témoignage des hérétiques*. p. 16.)

2° Pour l'*Egypte*, par *Clément d'Alexandrie*. Ce Docteur qui, vers l'an 189, avait été mis à la tête de l'école d'Alexandrie, avait connu les disciples immédiats des Apôtres, et a dû savoir d'eux l'authenticité de nos Evangiles. Au livre III de ses *Stromates*, p. 465, il affirme que « les quatre Evangiles étaient » reçus par l'Eglise universelle, que c'était une tradition des anciens qui remontait au commencement » de la tradition évangélique; que les Evangiles qui » contiennent les généalogies ont été écrits les premiers; que S. Jean était le dernier qui, cédant aux » prières de ses amis, avait publié l'Evangile qui » porte son nom. » (Voy. Eusèb., Hist., VI, 14). *Origène* a non-seulement admis et cité nos quatre Evangiles, mais encore il les a expliqués. Nous avons encore ses commentaires sur les quatre Evangiles.

3° Pour le nord de l'Afrique, *Tertullien*, contemporain de S. Irénée, représentant de l'Eglise d'Afrique, affirme, de la manière la plus expresse, que nos quatre Evangiles ont été admis de tout temps par toute l'Eglise, et qu'ils remontent jusqu'aux temps apostoliques. « S'il est constant qu'on doit regarder » comme vrai, ce qui est plus ancien, et comme plus » ancien, ce qui est dès le commencement, et comme » étant dès le commencement, ce qui vient des » Apôtres, il sera également constant que cela a été » enseigné par les Apôtres, qui a toujours été gardé » comme saint par les églises des Apôtres. Voyons de » quel lait Paul a nourri les Corinthiens, à quelle » règle les Galates ont été redressés; ce que firent » les Philippiens, les Thessaloniens, les Ephésiens; » ce que les Romains publient de ce qui s'est fait » près d'eux, eux à qui Pierre et Paul ont laissé » chacun un Evangile signé de son sang. Nous avons » encore les églises, filles de Jean; car, bien que » l'Apocalypse de Jean soit rejetée de Marcion, la

» suite des évêques, en remontant jusqu'au commencement, proclame Jean auteur de l'Apocalypse.

» De la même manière reconnaît-on la noble origine de toutes les autres églises; c'est pourquoi je dis que chez elles, et non-seulement dans les églises fondées par les Apôtres, mais dans toutes celles qui leur sont unies par la communauté de la foi, l'Evangile de Luc est retenu tel qu'il fut donné le premier jour... Quand à celui de Marcion, ou ces églises ne le connaissent point, ou elles ne le connaissent que pour le condamner.

» Cette même autorité des églises apostoliques protégera également les autres évangiles, ceux que nous avons reçus par elles, et qui sont conformes à leur exemplaire; je veux parler des évangiles de Jean et de Matthieu. L'ouvrage écrit par Marc, on peut l'attribuer aussi à Pierre dont Marc était l'interprète; aussi bien les Marcionites ont coutume d'attribuer à Paul l'évangile écrit par Luc. C'est une convenance que de faire honneur au maître de ce que le disciple a dit. Donc, puisqu'il est constant que ces évangiles ont été reçus dans toutes les églises, pourquoi Marcion ne les accepte-t-il pas également? Ne devrait-il pas, ou les corriger, s'il les croyait corrompus, ou les admettre, s'ils lui paraissent entiers? (e) »

(e) Si constat id veriùs, quod priùs, id priùs, quod ab initio, id ab initio, quod ab apostolis, pariter utique constabit id ab apostolis traditum, quod apud ecclesias apostolorum fuerit sacrosanctum. Videamus quod lac à Paulo Corinthii hauserint, ad quam regulam Galatæ sint correcti, quid legant Philippenses, Thessalonicenses, Ephesii, quid etiam Romani de proximo sonent, quibus Evangelium Petrus et Paulus sanguine quoque suo signatum reliquerunt. Habemus et Joannis alumnas ecclesias. Nam etsi Apocalypsim ejus Marcion respuit, ordo tamen episcoporum ad originem recensùs in Joannem stabit auctorem, sic et cæterorum generositas recognoscitur. Dico autem apud illas, nec solas jam apostolicas, sed apud universas, quæ illis de societate sacramenti confederantur, id Evangelium Lucæ ab initio editionis suæ stare. Quod cùm maximè tuemur, Marcionis verò plerisque nec notum, nullis autem notum et non eo damnatum... (*Tertul. adv. mar. V. 31.*)

Eadem auctoritas ecclesiarum apostolicarum cæteris quoque patrocinatur Evangeliiis, quæ proinde per illas, et secundùm illas habemus. Joannis dico et Matthæi : licet et Marcus quod edidit, Petro adfirmetur, cujus interpres Marcus. Nam et Lucæ digestum Paulo adscribere soleat, caput magistrorum videri, quæ discipuli promulgaverint. Itaque et de his Marcion flagitandus, quid, omissis eis,

On pourrait encore joindre, pour l'Afrique, à l'autorité de Tertullien, celle des Actes des martyrs scillitains exécutés en 202, où on lit ces paroles :
 » Le proconsul : Quels sont les livres que vous lisez
 » et que vous adorez ? Spérat répondit : Les quatre
 » Evangiles de Notre Seigneur Jésus-Christ, les
 » Epîtres de l'apôtre saint Paul, et toute l'Ecriture
 » sainte dictée par l'inspiration divine. »

4° Pour la *Palestine*, par S. *Justin*.

Saint Justin, né en Palestine, vers l'an 103, converti à l'âge de trente ans, et martyrisé en 167, a dû connaître beaucoup de disciples des Apôtres. Ses voyages successifs dans l'Italie, l'Asie mineure et l'Egypte, le mirent à même de connaître les Evangiles à l'usage des grandes églises du monde chrétien, Rome, Ephèse, Alexandrie. Dans sa première apologie en faveur de la religion chrétienne, qu'il présenta, vers l'an 150, aux empereurs Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle, il dit expressément que « les chrétiens s'assemblaient le jour
 » du soleil pour prier et pour offrir l'Eucharistie, et
 » que, dans ces assemblées, on lisait publiquement les
 » écrits des prophètes, et les commentaires ou les *mé-*
 » *moires* des Apôtres. » — « Καὶ τὰ ἀπομνημονεύματα τῶν
 » ἀποστόλων ἢ τὰ συγγράμματα τῶν προφητῶν. » — Il avait dit auparavant que « ce qu'il nomme *commentaire* ou *mé-*
 » *moires* des Apôtres, ἀπομνημονεύματα τῶν ἀποστόλων, s'ap-
 » pelait communément l'*Evangile* ou les *Evangiles*, &
 » καλεῖται ἐὺαγγέλια », et la preuve sans réplique que c'est, en effet, de nos Evangiles qu'il parle, c'est qu'il rapporte au même endroit, comme tirée de ces commentaires, l'institution de l'Eucharistie, dans les termes mêmes employés par S. Mathieu, S. Marc et S. Luc. (*Voy. Apol.* 1. N° 60).

Il est donc constaté, par le témoignage de S. Justin, que, vers le milieu du II^e siècle, la lecture solennelle des saints Evangiles, dans l'assemblée des fidèles,

Luca potius institerit : quasi non hæc apud ecclesias à primordio fuerint, quomodo et Luca. Igitur dum constat hæc quoque apud ecclesias fuisse, cum non hæc quoque Marcion attigit, aut emendanda si adulterata, aut agnoscenda, si integra. (*Ibid.* v.)

était d'un usage général dans toute église; ce qui prouve que, dès-lors, ils étaient reconnus pour authentiques, et ce qui fait nécessairement remonter l'origine de ces écrits vers les temps apostoliques, car, s'ils avaient été composés au commencement du II^e siècle, ils n'auraient pu, dans l'intervalle de 50 ans, s'y accréditer au point que la lecture en fût regardée comme partie essentielle du culte divin. La coutume de lire publiquement les écrits des Apôtres est une imitation de ce qui se pratiquait dans les synagogues, où l'on faisait toujours une lecture de quelque livre de la loi; et, par conséquent, elle est aussi ancienne, parmi les chrétiens, que l'établissement des églises et de la liturgie.

Saint *Théophile*, évêque d'Antioche, en 168, nous parle aussi, dans ses livres à Autolyque, des *Evangelies*, dont les auteurs, dit-il, sont inspirés de Dieu, et ces *Evangelies*, ce sont les mêmes que nous reconnaissons pour tels; aussi, le voyons-nous citer les *Evangelies* de S. Matthieu, de S. Luc et de S. Jean. S. Jérôme nous assure même, qu'il avait composé sur ces *Evangelies* des commentaires que lui-même avait lus: « *Legi, sub ejus nomine, in Evangelium commentarios.* » (Hyer., in Matt. in procem.).

Nous pourrions encore citer, pour la Syrie, la traduction syriaque du Nouveau Testament, dite le *Peschito*, qui, de l'aveu des critiques, remonte indubitablement au I^{er}, ou, au plus tard, au II^e siècle de l'Eglise. 5^o Enfin, pour l'*Italie*, nous avons le témoignage du canon de *Muratorî*. Ce canon, ou *catalogue* des livres sacrés des chrétiens, fut trouvé, au commencement du XVIII^e siècle, par *Muratorî*, dans un très-ancien manuscrit sur parchemin, dont l'antiquité paraissait remonter à plus de mille ans, pour le moins: il a été publié dans le recueil des *Antiquités italiennes* du moyen âge, de *Muratorî* (t. III, p. 854 et suiv.). Il y est dit, vers la fin, que (f) « *le Pasteur d'Hermas* » venait d'être composé sous le pontificat de Pie I^{er}, »

(f) Pastorem verò nuperrimè temporibus nostris in urbe Romà Herma conscripsit, sedente cathedrâ... Pio episcopo fratre ejus.

qui tint le siège de Rome vers l'an 156 : ce qui fait remonter nécessairement ce document curieux jusque vers la fin du II^e siècle de l'ère chrétienne. Ce canon place, parmi les livres saints, universellement reconnus par l'Eglise, les quatre Evangiles de S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean, les Actes des Apôtres, treize Epîtres de S. Paul, une de S. Jude, deux de S. Jean, et l'Apocalypse attribuée également à S. Jean. Quant au Pasteur d'Hermas, il dit que cet ouvrage méritait d'être lu, mais qu'on ne devait pas en faire la lecture publique dans l'Eglise, ni le classer parmi les ouvrages des Prophètes et des Apôtres (g).

Les témoignages que nous venons de citer prouvent, d'une manière irrécusable, que, vers le milieu du II^e siècle, l'authenticité des quatre Evangiles était reconnue, sans contestations, par l'Eglise universelle. Or, comment tant d'églises répandues dans tant de pays, éloignées les unes des autres, différant entre elles de mœurs, de gouvernements, de langages, auraient-elles pu se réunir dans une semblable adhésion, si elles n'y avaient été forcées par un motif à la fois impérieux et universel? Et ce motif, quel pouvait-il être, sinon l'autorité même des Apôtres, et l'attestation des églises fondées par eux?

Comment, par exemple, l'Asie mineure, comment l'Eglise d'Ephèse, fondée et gouvernée si longtemps par l'apôtre S. Jean lui-même, aurait-elle pu recevoir

(g) « Quibus tamen interfuit, et ita posuit. Tertium Evangelii librum secundo (secundùm) Lucam. Lucas iste medicus post ascensum Christi cum eum Paulus quasi ut juris studiosum secum adsumpsisset numeni (nomine) suo ex opinione conscripsit, Dominum tamen nec ipse vidit in carne, et idem prout assequi potuit, ita et à nativitate Joannis incipet (incipit) dicere. Quarti evangeliorum Johannes ex discipulis. Cohortantibus condiscipulis et episcopis suis dixit : Conjejunate mihi hodie triduo, et quod cuiquæ fueret (fuerit) revelatum, alterutrum nobis enarremus. Eadem nocte revelatum Andreae ex apostolis, ut recognoscentibus cunctis, Johannes suo nomine cuncta describeret. Et ideò, licet varia singulis evangeliorum libris principia doceantur, nihil tamen differt credentium fidei, cum uno ac principali spiritu declarata sint in omnibus omnia de nativitate, de passione, de resurrectione, de conversatione cum discipulis suis, et de gemino ejus adventu... Quid ergo mirum si Johannes tam constanter singula etiam in epistolis suis proferat, dicens in semetipso : Quæ vidimus oculis nostris, etc... hæc scripsimus?... » Suit l'énumération des Actes des Apôtres, des treize Epîtres de S. Paul, etc.

et révéler, comme Ecriture inspirée, l'Evangile qui porte le nom de cet Apôtre, si, de son vivant, l'Apôtre n'avait jamais composé, ni laissé aucun Evangile, ou bien, s'il en avait laissé un autre tout différent de celui qu'on lui attribuait ? C'était là un fait public sur lequel il était impossible de s'abuser. Le même raisonnement se renouvelle avec la même force pour l'Eglise de Rome, à l'égard de l'Evangile de S. Luc; pour les églises de Palestine et d'Egypte, à l'égard des Evangiles de S. Matthieu et de S. Marc. Il est métaphysiquement impossible que des ouvrages supposés aient été ainsi reçus unanimement et sans opposition par toute l'Eglise, quand il s'agit surtout d'ouvrages aussi importants qui sont la base et le fondement de toute la foi chrétienne. Les Apôtres eux-mêmes, ou, après leur mort, leurs disciples immédiats, auraient nécessairement réclamé contre la supposition d'ouvrages qu'ils n'avaient pas composés ou consacrés par leur autorité; il en aurait été alors de nos Evangiles comme de tant d'ouvrages apocryphes que l'Eglise n'a jamais reçus, qu'elle a, au contraire, repoussés avec mépris : il y aurait eu, du moins, des luttes, des oppositions, des réclamations. Prétendre qu'un imposteur habile aurait pu en imposer ainsi à l'Eglise entière, répandue par toute la terre, sans aucune réclamation, c'est, de toutes les hypothèses, la plus chimérique, la plus folle, la plus absurde. Eh bien ! que l'on fouille tant qu'on voudra tous les monuments de l'antiquité chrétienne, nulle part on ne trouvera la moindre trace, le moindre vestige de lutte, de réclamation, d'opposition, de discussion sur ce sujet, rien qui puisse induire que jamais, en aucun temps, en aucun lieu, on ait révoqué en doute, on ait mis en discussion cette authenticité; et il est bien clair que, s'il y avait eu des luttes à ce sujet, elles ne seraient pas passées inaperçues, et qu'on en trouverait quelques vestiges parmi les nombreux monuments qui nous restent de l'histoire des premiers siècles de l'Eglise. Si ces preuves ne suffisent pas pour démontrer l'authenticité de nos saints Evangiles, il faut renoncer à démontrer jamais l'authenticité d'un ouvrage quelconque... Pourquoi croyons-nous qu'il a

autrefois existé un Charlemagne, un Mahomet, un Constantin-le-Grand? — Parce que tout le monde le dit, que l'histoire est unanime à attester leur existence. C'est par la même raison que personne ne doute des livres attribués à Cicéron, à Virgile, à Tacite, etc., et l'on se moquerait, avec raison, de quiconque voudrait contester ce témoignage, cette foi unanime de dix-huit siècles. Or, le même témoignage, la même foi unanime existe à l'égard de l'authenticité des livres saints.

II. *Témoignages des hérétiques et des païens, en faveur de l'authenticité de nos Evangiles.*

Du reste, ce ne sont pas seulement les saints Pères et les auteurs ecclésiastiques, ce n'est pas seulement la tradition constante et universelle de l'Eglise catholique; ce sont les *hérétiques* et les *païens* eux-mêmes qui viennent rendre témoignage à l'authenticité de nos livres saints. S. Irénée en faisait déjà la remarque de son temps : « L'autorité de nos Evangiles est si bien » établie, disait-il, que les hérétiques eux-mêmes leur » rendent témoignage, et que chacun d'eux, en sortant » de l'église, cherche dans l'un ou dans l'autre de quoi » appuyer sa doctrine. Les Ebionites se servent de l'E- » vangile selon S. Matthieu, et cet Evangile suffit pour » les réfuter. Marcion reconnaît celui de Luc, qu'il » tronque et mutile à sa manière, et qui, tout mutilé » qu'il nous le donne, ne laisse pas de renverser ses » opinions blasphématoires sur la divinité. Ceux qui, » séparant Jésus d'avec le Christ, soutiennent que le » Christ est demeuré impassible pendant que Jésus » souffrait, s'en tiennent à l'Evangile de Marc, et, s'ils » le lisaient avec un amour sincère de la vérité, ils y » trouveraient la condamnation de leurs erreurs. Les » *Valentiniens* se servent de l'Evangile de Jean qui » suffit également pour les confondre. Puis donc que » ceux qui nous contredisent rendent témoignage à ces » livres, et en font usage, c'est avec toute la force et la » confiance de la vérité que nous les produisons. » (Lib. 3, c. 2) (a).

(a) « Tanta est circa hæc Evangelia firmitas, ut et ipsi hæretici testimonium

Nous citerons entre autres, parmi ces hérétiques :

1° *Tatien*, païen converti, d'abord disciple de S. Justin, puis chef des *Encratites* ou *Abstinentes*, qui réunit les quatre Evangiles, et en forma une *harmonie* sous le nom de *Diatesseron* (selon les quatre). Théodoret, qui avait vu cet ouvrage, affirme, qu'à quelques retranchements près (celui des généalogies de Jésus-Christ, par exemple), provenant de ses opinions erronées sur la nature du Christ, il renfermait le contenu des Evangiles canoniques d'où il avait été tiré.

2° *Marcion*, hérétique anti-judaïsant, qui vivait vers l'an 150 de l'ère chrétienne et regardait la loi de Moïse comme l'ouvrage du mauvais principe, ne rejetait les Evangiles de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Jean que parce qu'il y trouvait la condamnation de ses erreurs, n'admettait celui de S. Luc que parce qu'il le trouvait conforme à ses opinions. Nulle part il ne se plaint que les Evangiles qu'il repousse aient été donnés sous des noms supposés, mais il ose accuser ses auteurs d'avoir mêlé des doctrines juives à celles de leur maître, se jugeant plus sage que les Apôtres eux-mêmes.

3° Les Gnostiques *Valentin*, *Ptolémée*, *Théodote*, *Héraeléon*, s'étaient de l'Evangile de S. Jean pour défendre leurs erreurs. Ce dernier fit même un commentaire sur cet Evangile, dont Origène nous a conservé un grand nombre de fragments. S. Irénée atteste que, bien qu'ils préférassent l'Evangile de S. Jean aux autres, ils admettaient aussi ces derniers.

4° Enfin, nous avons l'aveu des *païens* eux-mêmes en faveur de l'authenticité de nos Evangiles. — L'empe-

» reddant eis, et ex ipsis egrediens unusquisque eorum conetur suam confirmare
 » doctrinam. Ebionæi etenim ex Evangelio quod est secundum Matthæum solo
 » utentes, ex illo ipso convincuntur, non rectè præsumentes de Domino. Marcion
 » autem id quod secundum Lucam circumcidens, ex his quæ adhuc servantur
 » penès eum, blasphemus in eum solum existentem Deum ostenditur. Qui autem
 » Jesum separant à Christo, et impassibilem perseverasse Christum, passum verò
 » Jesum dicunt, id quod secundum Marcum est præferentes Evangelium, cum
 » amore veritatis legentes illum, corripì possunt. Hi autem qui à Valentino sunt,
 » eo quo est secundum Joannem plenissimè utentes, ad ostensionem conjugatio-
 » num suarum, ex ipso deteguntur nil rectè dicentes... Cùm ergo hi qui contra-
 » dicunt nobis testimonium perhibeant, et utantur his, firma et vera est nostra
 » de illis ostensio. » (Iren., XI, 7.)

reur *Julien*, dans ses ouvrages, ne parle jamais des Evangiles sans les attribuer aux Apôtres dont ils portent les noms. Nulle part il ne dit que les Evangiles sont supposés. Il combat la divinité de Jésus-Christ en disant que « *ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'en ont parlé, et que Jean est le premier qui ait osé la mettre en avant.* » Lorsqu'il défendit aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres et d'expliquer les poètes, « *qu'ils aillent, disait-il avec dédain, expliquer Luc et Matthieu dans les assemblées des Galiléens.* » — On voit, par l'ouvrage d'Origène contre Celse, que ce philosophe païen qui publia, sous le règne d'Adrien, un libelle plein de mensonges et d'injures contre le judaïsme et le christianisme, avait une parfaite connaissance de nos Ecritures, et que jamais il n'a soupçonné les chrétiens de les avoir supposées sous le nom des Apôtres. Après avoir rapporté plusieurs traits de la vie de Notre Seigneur, il déclare lui-même les avoir pris dans des livres chrétiens. Il rapporte plusieurs passages de nos Evangiles, dans un but de polémique, par exemple, plusieurs maximes du sermon sur la montagne, la généalogie de Jésus-Christ remontant jusqu'au premier homme; il parle de la doctrine du Verbe considéré comme Fils de Dieu, d'une liqueur sortie du corps de Jésus-Christ crucifié, de la demande faite à Jésus d'un signe qui devait prouver sa divinité, etc..., ce qui prouve manifestement qu'il avait sous les yeux les Evangiles de S. Jean, de S. Luc et les autres.

Il est bien évident que si nos Evangiles avaient été réellement supposés, s'il y avait eu, sur ce sujet, le moindre soupçon, tous ces ennemis acharnés de l'Eglise, tant hérétiques que païens, n'auraient pas manqué de s'en prévaloir et de l'objecter aux chrétiens. Puisqu'ils ne l'ont pas fait, puisque, lors même qu'ils les rejetaient, pour des motifs purements spéculatifs, et pour des intérêts de secte, jamais ils n'osaient soutenir qu'ils n'étaient pas de ceux dont ils portaient le nom, il faut bien admettre que, dès lors, l'authenticité de nos saints Evangiles était placée au-dessus de toute contestation. Concluons donc que les preuves de l'authenticité de nos saints livres peuvent défier toutes les attaques, et que,

pour ne pas s'y rendre, il faut volontairement fermer les yeux à la lumière.

C. AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES CONFIRMÉE PAR CELLE DES AUTRES LIVRES DU NOUVEAU TESTAMENT.

Au reste, les rationalistes modernes, qui ont osé attaquer de nouveau l'authenticité de nos saints Évangiles, et les transformer en un recueil informe de mythes et de fables, auraient-ils réussi parfaitement dans leur vaine entreprise, qu'ils n'auraient encore rien gagné : il leur faudrait, de plus, renverser l'authenticité des autres écrits du Nouveau Testament, des Actes des Apôtres et des épîtres de saint Paul, qui supposent les premiers et leur sont intimement unis, et qui reposent sur des motifs de crédibilité qui leur sont propres ; car ces écrits suffisent, par eux-mêmes, pour établir les faits les plus importants de l'histoire évangélique, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, sa divinité et sa souveraine puissance. Or, jusqu'à présent du moins, leur audace n'a pas encore été jusque là ; ils n'ont pas encore essayé d'ébranler l'autorité de ces livres divins, et que pouvaient-ils opposer, en effet, au seul témoignage de Tertullien, par exemple, qui ne craint pas de provoquer les hérétiques de son temps à aller vérifier les *lettres authentiques* des Epîtres de S. Paul, qui se conservaient et se lisaient encore, à cette époque, dans les célèbres églises de Corinthe, de Philippes, de Thessalonique, d'Ephèse, etc., auxquelles elles avaient été adressées ?

« Vous qui désirez vous instruire de ce qui intéresse »
 » votre salut, parcourez les églises apostoliques, ces »
 » églises où président encore les chaires des Apôtres, »
 » où l'on croit les voir eux-mêmes, et entendre leur voix, »
 » en lisant leurs lettres authentiques. Etes-vous proche »
 » de l'Achaïe et de la Macédoine ? Vous avez Corinthe, »
 » Philippes, Thessalonique. Pouvez-vous passer en »
 » Asie ? Vous avez Ephèse. Etes-vous moins éloigné de »
 » l'Italie ? Vous avez Rome qui peut aussi vous fournir »
 » des preuves incontestables. » (De Præsc., 36) (a).

(a) Age jam, qui voles curiositatem melius exercere in negotio salutis tuæ, percurrere Ecclesias Apostolicas, apud quas ipsæ adhuc cathedræ apostolorum suis

D. L'AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES CONFIRMÉE PAR LES ÉVANGILES APOCRYPHES.

Mais, ici, une *difficulté* se présente. — Dès les premiers temps du christianisme, on voit apparaître une multitude de livres et d'évangiles apocryphes, dont un assez grand nombre sont même parvenus jusqu'à nous. Ce fait ne démontre-t-il pas que les premiers chrétiens étaient très-crédules, qu'il y avait, parmi eux, un grand nombre de fourbes et d'imposteurs, et qu'il n'était pas si difficile qu'on le prétend de leur imposer et de leur faire recevoir, comme livres sacrés, des ouvrages évidemment supposés? Que deviennent, dès-lors, toutes les prétendues preuves par lesquelles on prétend démontrer l'authenticité de ces livres?

Mais, si l'on examine les choses de bonne foi, on reconnaîtra que l'existence et l'histoire des livres apocryphes, bien loin d'ébranler en rien l'authenticité des livres canoniques, la confirme, au contraire, de la manière la plus éclatante.

Les anciens Pères entendaient proprement par ce mot, *livres apocryphes* (du grec ἀπόκρυφος, caché), les livres dont l'origine était obscure, dont l'authenticité était douteuse, et qui, par cette raison, n'étaient pas reçus dans le canon des écrits inspirés, ni regardés par l'Eglise universelle comme contenant la parole divine. On peut en distinguer trois classes.

La *Première* comprenait les livres composés par des *catholiques*, dans des vues droites et pieuses, qui étaient regardés comme des livres utiles, mais dénués de l'autorité de nos Evangiles. On voit, que, à l'égard de ces écrits, le mot *apocryphe* n'implique rien de désavantageux : il indique seulement que ces écrits, ne venant pas des Apôtres, n'ont jamais été regardés

locis præsent, apud quas ipsæ authenticæ litteræ eorum recitantur, sonantes vocem, et repræsentantes faciem uniuscujusque. Proxima est tibi Achaïa? Habes Corinthum. Si non longè es à Macedonia, habes Philippos, habes Thessalonicenses. Si potes in Asiam tendere, habes Ephesum. Si autem Italiæ adjaces, habes Romam, undè nobis quoque auctoritas præstò est. (De Præsc. 36.)

comme faisant partie des livres inspirés. Tels étaient, par exemple, le *Pasteur* d'Hermas, l'Épître de S. Barnabé, etc. Tels étaient aussi les récits de la vie de Jésus-Christ dont parle S. Luc dans sa préface. Les chrétiens du I^{er} siècle recueillaient avec soin ce qu'ils entendaient dire aux Apôtres et aux prédicateurs de la foi : ils le mettaient par écrit pour en conserver le souvenir et pour l'instruction de leur famille. Ces écrits, étant devenus inutiles par la publication de nos saints Évangiles qui les surpassaient en exactitude et en autorité, durent disparaître, et, en effet, il n'en est rien resté. L'existence de ces écrits ne prouve qu'une seule chose, c'est le soin qu'eurent les premiers chrétiens de n'admettre comme écritures canoniques que les écrits qui venaient évidemment des Apôtres, comme ceux de S. Paul, S. Matthieu, S. Jean, et ceux qui étaient publiés sous leur autorité, comme les Évangiles de S. Marc et de S. Luc, publiés sous l'autorité de S. Pierre et de S. Paul.

La *seconde* classe des livres apocryphes renferme les livres qui, primitivement, n'étaient autres que nos Évangiles actuels, mais altérés et corrompus par les hérétiques, qui voulaient s'en servir pour autoriser leurs erreurs. On compte dans cette classe : 1^o l'Évangile des *Hébreux*, dit aussi l'*Évangile des Nazaréens*, des *Ebionites*, des *douze Apôtres*, qui n'était autre, comme nous le montrerons plus tard, que le texte primitif syro-chaldaïque de l'Évangile de S. Matthieu, plus ou moins altéré par les sectes judaïsantes des premiers siècles de l'Église ; 2^o l'*Évangile de S. Pierre*, l'*Évangile des Égyptiens*, qui probablement n'étaient autres que l'Évangile de S. Marc, interpolé par les Docètes ; 3^o le *Diatesseron* de *Tatien*, qui était, comme nous l'avons déjà remarqué, une sorte d'harmonie des quatre Évangiles, composée par *Tatien*, à laquelle manquaient les généalogies de S. Matthieu et de S. Luc, et qui portait des traces des sentiments hérétiques de son auteur ; 4^o l'*Évangile de Marcion*, qui était, comme nous l'avons déjà dit, l'Évangile même de S. Luc, mutilé et corrompu par cet hérésiarque ; 5^o enfin, l'*Évangile*

de Valentin, qui était également l'Evangile de S. Jean, corrompu par les Gnostiques.

Tous ces Evangiles ont toujours été réjetés par l'Eglise, à cause des altérations que les hérétiques leur avaient fait subir; ils n'ont jamais été admis que par les sectaires qui s'en servaient pour autoriser et propager leurs erreurs. Loin d'ébranler en rien l'authenticité de nos Evangiles, ils la confirment, au contraire, en l'appuyant sur le témoignage des ennemis de l'Eglise, et ils constatent, en même temps, la sollicitude et la vigilance que l'Eglise a montrées dans tous les temps pour conserver la pureté et l'intégrité du texte évangélique.

Enfin, la *troisième* classe des Evangiles apocryphes renferme des écrits entièrement controuvés et fabuleux, dont aucun ne remonte aux premiers siècles de l'Eglise chrétienne, et qui doivent, pour la plupart, leur origine à cette multitude d'hérétiques qui, sous le nom de Gnostiques et de Manichéens, infestèrent les deuxième et troisième siècles de l'Eglise. Fruit impur de l'imposture et de l'hérésie, ces Evangiles n'offrent que des espèces de romans souvent ineptes et ridicules, où les faits de l'Evangile étaient dénaturés, amplifiés, travestis, surchargés d'une multitude de prodiges et d'événements miraculeux; ils portent avec eux leur propre réfutation.

Fabricius a recueilli dans ces derniers temps, ce qui nous est resté de ces Evangiles apocryphes. De nos jours, Thilo, en Allemagne, en a donné une nouvelle édition plus complète. On cite parmi les principaux : 1^o le *Protévangile de saint Jacques*, cité par Origène (Matt. 13), et qui paraît être le plus ancien et le moins méprisable de ces Evangiles apocryphes. C'est celui, du moins, qui s'écarte le moins du style et de la simplicité des écrits évangéliques : il paraît avoir été, autrefois, fort répandu en Orient; car, écrit primitivement en grec, il a été traduit en latin, en arabe et en cophte, et on possède encore ces différentes versions. Cet ouvrage traite de la naissance et de l'éducation de Marie, de la naissance de Jésus-Christ et des événements qui la suivirent, tels que l'adoration des

Mages, et la fuite en Egypte. A travers les fables qui viennent de l'invention de l'auteur, on peut y découvrir, sur les ancêtres et les premières années de la Sainte Vierge, plusieurs données précieuses, qui appartiennent manifestement à la tradition : c'est ainsi qu'il nous a conservé les noms des parents de la Sainte Vierge, Anne et Joachin, qu'il rapporte sa présentation au temple, à l'âge de trois ans, son mariage avec Joseph à l'âge de quatorze ans, etc. 2° *L'Evangile de la naissance de la Sainte Vierge*, abrégé du précédent, qui paraît être du VI^e siècle environ. 3° *L'Histoire de Joseph*, en arabe, racontant les circonstances merveilleuses de la vie, de la mort et de la sépulture du père nourricier de Jésus-Christ : plein de mauvais goût et d'enflure. 4° *L'Evangile de la naissance du Sauveur*. On connaît deux ouvrages de ce nom, l'un en grec et l'autre en arabe, traduit en syriaque et en persan. Il paraît être l'ouvrage des Gnostiques, qui l'avaient en grande vénération. 5° *L'Evangile de Nicodème*, dont la 1^{re} partie offre l'histoire très-détaillée du jugement et de l'interrogatoire de Jésus-Christ devant Pilate, des efforts de Nicodème et de Joseph d'Arimathie pour le sauver, de la mort et de la résurrection du Sauveur ; et la 2^e partie, qui paraît être un ouvrage différent, raconte la descente de Jésus-Christ aux enfers d'une manière fantastique et assez poétique. Le style et la manière indiquent un ouvrage du V^e ou du VI^e siècle.

Il suffit de jeter les yeux sur ce qui nous reste de ces ouvrages, pour voir à quelle prodigieuse distance ils se trouvent de nos livres évangéliques. Tandis que les premiers portent partout l'empreinte de la vérité et de la candeur, d'une simplicité noble et sublime, nous ne trouvons dans les autres qu'un amas méprisable de contes et de prodiges ridicules, d'aventures merveilleuses et bizarres, qui n'offrent aucun but pratique et moral ; en un mot, on n'y trouve qu'une espèce de caricature des livres saints, auxquels ils ressemblent à peu près comme les sons discordants et criards d'un orgue de Barbarie ressemblent à cette harmonie majestueuse et sublime qui s'échappe, sous

les voûtes de nos temples, des doigts d'un habile organiste. Aussi ces ouvrages n'ont-ils, généralement, jamais joui d'aucune autorité dans l'Eglise, et sont-ils promptement tombés dans le mépris et l'oubli qu'ils méritaient.

Afin que l'on puisse juger du style et du genre de ces ouvrages le plus souvent ridicules, en voici, à l'usage des curieux de ces sortes de choses, quelques échantillons extraits des deux Evangiles de la naissance du Sauveur.

« Comme Marie et Joseph approchaient de Bethléem,
 » Marie dit à Joseph que le terme de ses couches
 » était arrivé. Joseph trouva une caverne, dans la-
 » quelle il alla dans les environs de Bethléem chercher
 » une sage-femme. Joseph allait et allait. Il regardait
 » le ciel, et il voyait le pôle immobile, et les oiseaux
 » du ciel tremblaient. Il regarda vers la terre, et il
 » vit un bateau où étaient des ouvriers, et ceux qui
 » voulaient soulever quelque chose ne le soulevaient
 » point, et ceux qui voulaient porter quelque chose à
 » leur bouche ne le portaient point, mais leurs yeux
 » étaient tournés en haut. Et il vit des moutons qu'on
 » chassait, et qui restaient immobiles. Le berger
 » levait la main sur eux, et sa main restait immobile.
 » — Des béliers étaient près d'un ruisseau, la bouche
 » dans l'eau, et ils ne buvaient point. Alors il vit une
 » femme de la montagne, laquelle dit : Où vas-tu ?
 » et Joseph lui dit : Je cherche une sage-femme.... »

« Un jour (en Egypte), des enfants, jouant avec
 » Jésus, faisaient de petits animaux de terre; le petit
 » Jésus en faisait comme eux, mais il leur donnait
 » la vie, de sorte qu'ils allaient et venaient, buvaient
 » et mangeaient... »

» Un enfant, étant tombé d'un toit, se tua. On
 » accusa Jésus de sa mort, mais Jésus le fit parler, et
 » déclarer que ce n'était pas lui qui l'avait fait tomber.
 » — Un autre jour, il changea en boue les enfants qui
 » jouaient avec lui, et les remit ensuite dans leur
 » premier état. — Sa mère l'ayant envoyé puiser de
 » l'eau, la cruche se rompit; il ramassa l'eau dans
 » son manteau, et l'apporta à sa mère. — Un docteur,
 » jugeant, d'après tout ce que l'on disait de lui, que

» cet enfant devait avoir une excellente tête, s'offrit
 » pour faire son éducation; mais, lorsque celui-ci
 » voulut lui nommer la première lettre de l'alphabet,
 » l'enfant Jésus les récita et les nomma de suite, tout
 » à rebours, en commençant par la dernière. »

» Un jour, il fit, avec de la terre, douze passereaux.
 » Comme c'était un jour de sabbat, un juif, qui l'a-
 » vait vu, le dit à Joseph pour qu'il lui en fit des
 » reproches. Joseph ne manqua pas de le faire, mais
 » l'enfant Jésus prononça une parole et les oiseaux
 » s'envolèrent. »

» Joseph allait par les maisons de la ville, tra-
 » vaillant de son métier de charpentier. Tout ce qui
 » se trouvait trop long ou trop court, Jésus l'allongeait
 » ou le raccourcissait, selon le besoin. Il agrandit
 » ainsi le trône de Jérusalem, composé d'un bois pré-
 » cieux, conservé depuis le temps de Salomon, et
 » auquel Joseph avait travaillé deux ans. »

» Un jour, comme Jésus marchait dans la rue, un
 » enfant l'arrêta par l'épaule. Jésus lui dit : Ne pas-
 » seras-tu pas ton chemin? et aussitôt, il tomba roide
 » mort. Les parents de cet enfant, en ayant porté
 » des plaintes à Joseph, furent aveuglés par Jésus.
 » Joseph entendant les plaintes qu'on faisait, s'ap-
 » procha de Jésus, et lui tira les oreilles. Jésus, en
 » colère, lui dit : Qu'il vous suffise que ces gens
 » cherchent sans trouver, et vous n'avez pas agi sage-
 » ment; souvenez-vous que je suis votre fils, et laissez-
 » moi en repos. »

Arrêtons-nous : le lecteur trouvera sans doute que
 c'est assez de ces impertinences, et ne sera pas tenté
 d'opposer à nos Evangiles, où respire une si noble
 simplicité, ces récits romanesques, ridicules et puérils.

§ II.

DE L'ÉVANGILE DE SAINT MATTHIEU.

A. DE L'AUTEUR DE CET ÉVANGILE.

L'accord unanime de la tradition, dès les premiers
 siècles de l'Eglise, a toujours proclamé l'apôtre saint

Matthieu comme l'auteur du premier des Evangiles canoniques. D'après saint Marc (II, 14), il était fils d'Alphée (qu'il ne faut pas confondre avec le père de saint Jacques le mineur, car saint Matthieu n'a jamais été placé, dans l'Evangile, parmi les frères ou parents du Seigneur) (V. M. XIII, 35), et probablement Juif de naissance et Galiléen. Avant sa vocation à l'apostolat, il était receveur des impôts (τελωνης), sur le bord du lac de Génézareth, près de Capharnaüm. Il remplissait cette charge, lorsque Jésus le rencontra et l'appela à sa suite (Matt. IX, 9, 10)... Il est désigné, dans le catalogue de saint Marc (II, 14), et de saint Luc (V, 27), sous le nom de *Lévi*, qu'il portait très-probablement avant sa vocation, et qu'il changea lors de sa vocation à l'apostolat pour celui de *Matthieu* (don de Dieu), qui lui rappelait la grâce qu'il avait reçue, de même que Simon prit le nom de *Céphas* ou *Pierre* (a), et Saul le nom de *Paul*. — Les circonstances de temps, de lieu, de profession, de repas, etc., étant les mêmes dans les divers catalogues, et comme, d'ailleurs, on ne trouve qu'un seul publicain dans la liste des Apôtres, on est bien forcé de conclure que le *Lévi* de saint Marc et de saint Luc, et le *Matthieu* du premier Evangile, forment nécessairement une seule et même personne.

Nous ne savons rien de certain sur le reste de la vie de S. Matthieu. Il paraît qu'il demeura longtemps dans la Judée, et qu'il abandonna ensuite sa patrie, pour aller évangéliser les Ethiopiens et autres peuples (Eusèbe, III, 24. — Jérôme, catal. c. 4). On croit qu'il termina sa vie par le martyre, le 14 septembre d'après le Martyrologe. Clément d'Alexandrie (*Pédag.* 11) nous le représente comme menant une vie très-austère, ne mangeant jamais de viande, et ne se nourrissant que de fruits, de racines et de légumes.

B. TEXTE PRIMITIF DE S. MATTHIEU. — SON AUTHENTICITÉ.

De nombreux témoignages des Pères, des premiers siècles de l'Eglise, nous attestent que S. Matthieu

(a) Avec cette différence, toutefois, que ce nom de Pierre fut donné à Simon par Jésus-Christ lui-même, ce qui n'eut pas lieu à l'égard de saint Matthieu.

écrivit l'Evangile qui porte son nom, et qu'il l'écrivit d'abord en *hébreu*, ou plutôt, dans le dialecte *aramaïque* ou *syro-chaldaïque*, qui formait alors la langue usuelle des Hébreux.

Le premier témoignage que nous avons à citer est celui de *Papias*, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, disciple de S. Polycarpe, et des prêtres Jean et Ariston, qui étaient eux-mêmes disciples du Sauveur. C'est Eusèbe qui nous a transmis ce précieux témoignage, (*Hist. Eccl.*, III, 29). Après avoir cité plusieurs détails curieux sur la manière dont S. Marc avait composé son Evangile, « *quant à Matthieu*, dit Eusèbe, *Papias* » *raconte de lui qu'il a écrit en hébreu l'Evangile* » *des oracles de Jésus-Christ, que chacun interprétait* » *comme il pouvait*, » Ματθαῖος μὲν οὖν ἑβραϊδὶ διαλεκτῷ τὰ λόγια συνεταξάτο, ἡρμήνευσε δ' αὐτὰ ὡς ἡδυνάτο ἕκαστος. « C'est du » prêtre Jean et d'Ariston, ajoute-t-il, disciples de » Jésus-Christ, que Papias disait tenir ces détails. » Voilà un témoignage formel en faveur de l'authenticité de l'Evangile de S. Matthieu, non plus seulement de *Papias*, mais de deux disciples immédiats de Jésus-Christ, Jean et Ariston.

Plusieurs critiques (Schleiermacher, Credner, Weisse, Renan dans ces derniers temps, etc.), ont essayé d'affaiblir la force de ce témoignage. Ils objectent, d'abord, que cette expression : τὰ λόγια, est bien vague, et ne désigne pas nécessairement l'Evangile de saint Matthieu, mais peut-être un recueil perdu des discours du Sauveur, qui pourrait avoir été la première origine de nos Evangiles actuels (a).

(a) Cette objection a été répétée par Renan; ce que Schleiermacher avait proposé sous forme de doute, M. Renan l'affirme du haut de son infaillibilité.

» Il est certain, dit-il, que ces deux descriptions de Papias répondent assez bien » à la physionomie générale des deux livres appelés maintenant : *Evangile selon* » *Matthieu*, *Evangile selon Marc*; » le premier caractérisé par ses longs discours, » le second surtout anecdotique... Mais, que ces deux ouvrages, tels que nous les » lisons, soient absolument semblables à ceux que lisait Papias, cela n'est pas » soutenable, d'abord, parce que l'écrit de Matthieu, pour Papias, se composait » uniquement de discours en hébreu, dont il circulait des traductions assez » diverses. »

L'original du livre dont parle Papias aurait passé sous les yeux de M. Renan qu'il ne s'exprimerait pas avec plus d'assurance. Où a-t-il vu, et comment prouvera-t-il que l'œuvre de saint Matthieu se composait uniquement de discours en

Mais, cette locution se trouve expliquée par celle dont se sert le même auteur, deux lignes plus haut, en parlant de S. Marc, où il dit expressément que cet évangéliste avait « *écrit avec exactitude ce que Jésus avait dit et fait*, » τὰ ὑπο τοῦ Κρίστου ἡ λεχθέντα, ἡ πραχθέντα. Il est d'ailleurs avéré, d'après un grand nombre de passages de SS. Pères, que ces expressions λογία τοῦ Χυρίου désignaient généralement, dans le langage de l'Eglise, non-seulement les vérités fondamentales (b) du christianisme, mais les Evangiles que nous possédons actuellement (*Voy. par ex. Irén. Proém. 18. — Clém. Alex. Rom. 7, 18. — Orig. in Matt. 5, 19*). Je ne citerai que *Photius*, qui distingue les Evangiles, qu'il appelle τὰ κυρίακα λογία, des Epîtres des Apôtres, qu'il nomme τὰ ἀποστολικά κηρύγματα. » *Phot. cod. 228.*)

Mais, poursuit-on encore, le témoignage de Papias n'est pas d'une grande autorité, car Eusèbe nous le représente comme un homme d'une grande simplicité, et de peu de jugement, σφόδρα μικρὸς ὢν τὸν νοῦν. — Eusèbe, il est vrai, parle ainsi de lui, parce qu'en effet, prenant trop à la lettre certaines expressions figurées des discours de Jésus-Christ, il aurait été le premier auteur de l'hérésie des Millénaires, et s'était persuadé que Jésus devait régner mille ans sur la terre, d'un règne temporel. Que l'autorité de *Papias* ne soit pas d'un grand poids en matière dogmatique, on l'accorde volontiers, mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'un pur fait, d'autant plus que, suivant Eusèbe lui-même, *Papias*, qu'il appelle « *un homme érudit et versé dans les saintes Ecritures*, » recherchait avec

hébreu? — L'Evangile de saint Matthieu abonde en sentences (λογία); *Papias* pouvait donc à bon droit le désigner ainsi, mais il n'a pas dit que les sentences n'étaient pas encadrées dans les faits. La supposition contraire est d'autant plus invraisemblable qu'un très-grand nombre des discours de Jésus-Christ deviennent inintelligibles, détachés des faits qui en furent l'occasion, et qu'une tête absurde aurait seule pu concevoir la pensée d'un semblable recueil.

Eusèbe, qui était mieux placé que notre académicien pour savoir à quoi s'en tenir sur ce point, ne doute pas le moins du monde que l'Evangile selon saint Matthieu ne soit le même écrit que *Papias* appelle *Sentences*.

(b) Ces mots, λογία τοῦ Θεοῦ, désignent (*Rom. III, 3*) « *les oracles de Dieu*, » c'est-à-dire, la parole de Dieu révélée dans les livres de l'Ancien Testament, puis (1 *Pet. IV, 11*) l'instruction chrétienne en général, ou (*Héb. V, 12*), les vérités fondamentales du christianisme.

le plus grand soin tout ce qui avait rapport à l'histoire du Sauveur, ce que disait Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, etc. (c). — C'est d'ailleurs, ici, moins le témoignage de *Papias* lui-même, que celui du disciple Jean, puisque c'est d'après ce dernier que *Papias* parle.

2° D'après Eusèbe (*Hist. eccl.*, v, 10), Pantænus, directeur de l'Ecole des catéchèses d'Alexandrie, fit, au II^e siècle de notre ère, un voyage apostolique dans la Judée, ou l'Arabie méridionale, et y trouva entre les mains des chrétiens l'Evangile hébreu de saint Matthieu, que l'apôtre Barthélemy y avait laissé, lors de sa première visite. — 3° Saint Irénée (3, 1) dit expressément (d) : « Saint Matthieu a écrit un Evangile » pour les hébreux, dans leur propre langue, dans le » temps que Pierre et Paul prêchaient à Rome et y » fondaient une Eglise. » — 4° Origène, cité par Eusèbe (*Hist. eccl.*, 6, 25), dit également : « J'ai appris » de la tradition qu'il y a quatre Evangiles, qui sont » reçus sans contradiction par l'Eglise universelle. » Le premier a été écrit par Matthieu, d'abord receveur » des deniers publics, ensuite apôtre de Jésus-Christ, » qui l'écrivit en lettres hébraïques, pour l'usage des » fidèles de la Judée (e). » — 5° Eusèbe de Césarée écrit (*Hist. eccl.*, III, 24. « Matthieu, ayant d'abord » annoncé l'Evangile aux Hébreux, et devant se » transporter dans d'autres contrées, leur laissa son » Evangile écrit dans la langue du pays. (*Voy, égal.* » *Cyril. Hier., Cat.* 14. 15).

6° Saint Jérôme, dans ses *Commentaires* sur saint Matthieu, nous dit (f) : « Matthieu écrivit, en

(c) Papias est mis au nombre des saints par l'Eglise, et souffrit la prison et l'exil comme confesseur de la foi. (*Voyez le Martyrologe romain*, 23 fév. et les *Bollandistes*.)

(d) « Ità Matthæus hebræis in ipsorum linguâ scripturam edidit Evangelii, cum Petrus et Paulus evangelizarent et fundarent Ecclesiam. (*Voy. précéd.*) »

(e) « Sicut ex traditione accepi de quatuor Evangelii, quæ sola in universâ Dei Ecclesiâ, quæ sub cælo est, citrà controversiam admittuntur. Primum scilicet Evangelium scriptum est à Matthæo, etc. — (*Origen. in Matt. I, ap. Euseb., Hist. eccl.* I. VI, 25.)

(f) « Matthæus, qui et Levi, ex publicano apostolus, primus in Judæa propter » eos qui ex circumcisione crediderant, Evangelium Christi hebræicis litteris

» Judée, un Evangile, en hébreu, et avec des caractères hébraïques, *Evangelium Christi hebraëcis literis verbisque composuit*. On ne sait pas, d'une manière certaine, quel est celui qui, dans la suite, le traduisit en grec. Or, on conserve, jusqu'à ce jour, un exemplaire de cet Evangile, en hébreu, dans la bibliothèque de Césarée, que Pamphyle, martyr, a rassemblée avec tant de soin. J'ai aussi reçu permission des Nazaréens qui habitent la ville de Béroé en Syrie, et qui se servent de cet exemplaire, de le transcrire. J'y ai remarqué que, partout, l'Evangéliste, soit qu'il parle de lui-même, soit qu'il fasse parler Notre Seigneur Jésus-Christ, ne suit pas l'autorité des Septante, mais le texte hébreu, d'où sont tirés ces deux témoignages : « *Ex Aegypto vocavi filium meum*; » et « *Quoniam Nazareus vocabitur*. » Le même docteur dit encore (*L. III. adv. Pelag.*) : » Dans l'Evangile des Hébreux, qui est écrit dans le dialecte chaldaïco-syriaque, mais avec des caractères hébraïques, dont les Nazaréens se servent jusqu'aujourd'hui, qui est appelé aussi l'*Evangile des Apôtres*, ou, suivant d'autres, « *Sicut plerique autumant*, » l'Evangile de Matthieu, qui se trouve dans la bibliothèque de Césarée; l'histoire raconte, etc., » et dans le commentaire sur S. Matt. : « Dans l'Evangile dont se servent les *Nazaréens* et les *Ebionites*, que nous avons dernièrement traduit en grec, etc. (*g*). »

7° Le témoignage de saint Epiphane (Hær. xxix, 9) n'est pas moins remarquable. Il dit, en parlant des *Nazaréens* : « Ils ont aussi l'Evangile de saint Matthieu, très-complet, dans le dialecte hébraïque : ils le conservent certainement encore, tel qu'il a été originellement écrit en Hébreu. Mais je ne sais pas si, à l'exemple des Ebionites, ils n'ont pas omis la

» verbisque composuit (*Hyer. de Vir. illust.*, c. 3). Quod quis postea in græcum transtulerit, non satis certum est. Porro ipsum hebraicum habetur usque hodie in Cæsariensi bibliotheca, quam Pamphilus martyr studiosissime confecit.

(*g*) (Cap. 2.) « *Evangelium — quod appellatur secundum Hebræos, et à me nuper in græcum latinumque sermonem translatum est.* » — « *In Evangelio quo utuntur Nazaræi et Ebionitæ, quod nuper in græcum de Hebræo sermone translulimus.* » (*Ad Matt.*, xii, 13.)

» généalogie d'Abraham jusqu'à Jésus-Christ. » — Et (Hær. xxx), parlant des Ebionites : « Ils recevaient » aussi l'Evangile de saint Matthieu, et ils l'appelaient » *l'Evangile selon les Hébreux*, κατ' ἑβραῖους, ce qui pouvait se dire avec vérité, car Matthieu est le seul qui » ait écrit l'Evangile en Hébreu. Mais cet Evangile » n'était pas *entier*, mais en partie *corrompu*, en partie » *tronqué*. » Saint Epiphane était né en Palestine, et élevé parmi les Juifs ; il connaissait parfaitement l'hébreu, ainsi que le syro-chaldaïque. Il était donc très-capable de lire l'Evangile des Ebionites et de le juger.

Pour l'intelligence de ces derniers textes de saint Jérôme et de saint Epiphane, il faut savoir que les Juifs chrétiens de la Palestine, très-attachés aux observances judaïques, finirent par se séparer de l'Eglise, et formèrent différentes sectes schismatiques et hérétiques, dont les principales furent celles des *Nazaréens* et des *Ebionites*. Le nom de *Nazaréen*, qui était d'abord celui des chrétiens (de *Nazar*, séparé, consacré à Dieu d'une manière spéciale), devint ensuite celui d'une de ces sectes particulières de juifs qui, trop attachés à la loi mosaïque, voulaient faire une espèce d'amalgame des deux religions. Ils soutenaient l'obligation, pour tous les chrétiens, de pratiquer les observances judaïques, et finirent par ne plus reconnaître ni la préexistence, ni la divinité de Jésus-Christ. Les *Ebionites*, du mot hébreu *ebion*, qui signifie *pauvre*, formèrent aussi une secte de juifs hérétiques, qui avaient adopté les sentiments des Nazaréens, en y ajoutant quelques erreurs particulières.

Or, des passages cités ci-dessus de saint Jérôme et de saint Epiphane, il résulte, 1° que l'Evangile des *Hébreux*, et l'Evangile des *Nazaréens*, étaient le même Evangile ; 2° que l'Evangile des Hébreux était, originairement, l'Evangile même de saint Matthieu ; 3° que l'Evangile des *Nazaréens* et celui des *Ebionites*, étaient également le même Evangile ; 4° que cet évangile s'était insensiblement corrompu entre les mains des hérétiques qui habitaient la Palestine, et avait ainsi mérité d'être répudié par l'Eglise universelle : ce qui explique comment il s'est perdu avec les sectes

particulières qui en faisaient usage; 5° que l'Evangile de saint Matthieu avait été composé, non pas en hébreu proprement dit, mais dans le dialecte que parlaient alors les Juifs de la Palestine, qui n'était autre que le syro-chaldaïque, mais avait été écrit avec les caractères hébraïques. Il est évident, en effet, que saint Matthieu a dû écrire dans la langue usitée par ceux auxquels il le destinait (*h*).

C. POLÉMIQUE RATIONALISTE.

1° « Tous les Pères dont on a cité les témoignages » en faveur du texte authentique n'ont fait que répéter » le témoignage de Papias, qui, par lui-même, n'est » pas d'une grande valeur. » — *Rép.* Nous avons plus haut, défendu le témoignage de Papias contre les attaques dont il a été l'objet. Il est faux que les SS. Pères n'aient fait que répéter le témoignage de Papias. Le témoignage de Pantænus est entièrement indépendant de celui de l'évêque d'Hiérapolis. Ceux de saint Jérôme et de saint Epiphane sont fondés sur leurs propres recherches. Il est absurde de supposer que les plus illustres et les plus savants Docteurs de l'Eglise, un Irénée, un Origène, un Eusèbe, un Jérôme, etc., aient pu citer unanimement, comme un fait authentique, et attesté par la tradition de l'Eglise, un conte futile et sans réalité. Irénée connaissait sans doute *Papias* mieux que nous, et il savait probablement s'il devait, oui ou non, ajouter foi à son témoignage.

Des hommes tels qu'Origène et Eusèbe, qui connais-

(*h*) Il n'est pas impossible, toutefois, que l'Evangile de saint Matthieu ait été écrit en hébreu, dans la langue des livres sacrés. C'est, du moins, le sentiment du docteur *Schegg*, dans son commentaire sur saint Matthieu. Selon lui, les Evangiles des Hébreux et des Nazaréens ne seraient que des traductions syro-chaldaïques, ou paraphrases plus ou moins altérées de l'Evangile de saint Matthieu, et il part de là pour donner le véritable sens de ces mots de Papias : ἡ ἀρχαία δὲ αὐτὰ ἐκ ἡδύνατο ἕκαστος, que chacun interprétait comme il le pouvait. Il s'agirait ici, non d'une traduction grecque proprement dite, mais d'une explication de vive voix, faite en syro-chaldaïque, analogue à celle qui était usitée dans les synagogues, à l'égard du texte sacré. Seulement, dans l'hypothèse du docteur *Schegg*, nous ne voyons pas trop comment il expliquerait la disparition du texte hébraïque.

saient à fond toute la littérature ecclésiastique, auraient-ils pu admettre, comme une vérité incontestable, une conjecture vaine et sans fondement, sans faire aucune recherche pour s'en assurer? Aucun motif ne nous autorise à une supposition aussi injurieuse et aussi invraisemblable.

2° « D'après plusieurs passages recueillis dans les » ouvrages des saints Pères, l'Evangile des *Nazaréens* » et des *Ebionites* était essentiellement différent de » notre Evangile grec de saint Matthieu. Ainsi, par » exemple, il commençait ainsi : « Il y avait un homme, » nommé Jésus, qui était âgé de trente ans, et avait » choisi douze Apôtres. Il vint à Capharnaüm, etc. » — « C'est donc un excès de crédulité, dans les Pères, » qui leur a fait avancer que cet Evangile était origi- » nairement celui de saint Matthieu. » — *Rép.* Les passages allégués prouvent seulement que l'Evangile des *Nazaréens*, et surtout celui des *Ebionites*, ont été mutilés et corrompus par ces hérétiques. C'est ce que les saints Pères eux-mêmes affirment, mais cela ne contredit en rien le témoignage qu'ils donnent que ces Evangiles altérés étaient *primitivement* l'Evangile même de saint Matthieu (a).

3° « L'idiôme grec était alors répandu parmi les » Juifs : il n'y avait donc aucune nécessité, pour saint » Matthieu, d'écrire un Evangile en hébreu. » — *Rép.* L'idiôme grec était, il est vrai, répandu dans les cités les plus importantes; mais le peuple, dans les villes

(a) Voici quelques échantillons des additions et corruptions que les Hébreux ont faites au texte primitif de saint Matthieu :

« Ecce mater Domini et fratres ejus dicebant ei : Joannes Baptista baptizat in remissionem peccatorum; camus et baptizemur ab eo. Dixit autem eis : Quid peccavi, ut vadam et baptizar ab eo? nisi forte hoc ipsum quod dixi, ignorantia est. » (Hyer. adv. Pelag. III, 9. Decepit. Orig. in Matt. 19, 19.) L'histoire du riche jeune homme y est racontée en ces termes : « Magister, quid bonum faciens vivam? Dixit ei : Homo, leges et prophetas fac. Respondit ad eum : Feci. Dixit ei : Vade, vende omnia quæ possides, et veni, sequere me. Cæpit autem dives *scalpere caput suum*, et non placuit ei. Et dixit ad eum Dominus : Quomodo dicis : Legem feci et prophetas, quoniam scriptum est in lege : Diliges proximum tuum sicut te ipsum, et ecce multi fratres tui filii Abraham amicti sunt stercore, morientes præ fame, et domus tua plena est multis donis, et non egreditur omnino aliquid ex ea ad eos. Et conversus dixit Simoni discipulo suo sedenti apud se : Simon, fili Joannæ, facilius est camelum intrare per foramen acus, quam divitem in regnum celorum. »

comme dans les campagnes, parlait la langue chaldaïco-syriaque, et ne connaissait pas d'autre langue, du moins dans les petites villes et les bourgades. Il était donc convenable que saint Matthieu, destinant son Evangile spécialement aux Juifs convertis, l'écrivît dans un langage que tout le monde connaissait, et qui était préféré par le peuple.

4° « Hug, dans sa savante introduction au Nouveau Testament, remarque que saint Matthieu, dans ses citations de l'Ancien Testament, se montre indépendant, et se rapproche tantôt du texte hébreu, et tantôt de celui des Septante, sans suivre littéralement ni l'un ni l'autre. Il en conclut que le texte grec que nous possédons ne saurait être une traduction : car, si saint Matthieu a écrit en hébreu, il a dû suivre le texte hébreu; et il n'est pas possible qu'un simple traducteur se soit permis, de lui-même, une semblable liberté. » — *Rép.* Il suivrait seulement de là, ce que soutiennent en effet plusieurs savants critiques, tant protestants que catholiques (Olshausen, Guérique, Hug, etc.), que saint Matthieu est l'auteur à la fois, et de l'original syro-chaldaïque, et de la *traduction* grecque, qui aurait été, moins une pure traduction littérale, qu'un *second travail*, une *seconde recension*, dans laquelle saint Matthieu se serait permis quelques additions et quelques retranchements. Cette hypothèse n'est pas sans invraisemblance, et pourrait expliquer plusieurs problèmes difficiles à résoudre dans une autre supposition; tels que l'ancienneté du texte grec admis généralement dans l'Eglise primitive, sans qu'on ait jamais parlé du traducteur; les *variantes* entre le texte grec et l'exemplaire hébreu des Nazaréens; l'indépendance du traducteur, à l'égard du texte hébreu original de l'Ancien Testament. Mais il est difficile que nous puissions en savoir, à ce sujet, plus que saint Jérôme, qui nous dit que, de son temps, on ignorait le nom du traducteur : « *Quod quis postea in græcum transtulerit, non satis certum est.* » Quoi qu'il en soit, on pourrait dire, pour répondre à la difficulté précédente, que saint Matthieu, ayant écrit son Evangile, non pas en hébreu, mais en syro-chaldaïque, a dû traduire, dans ce dia-

lecte, les passages de l'Ancien Testament : il a donc pu ne pas les citer littéralement. D'ailleurs, les passages cités par *Hug*, qui se réduisent à deux, n'offrent qu'une différence insignifiante avec le texte hébraïque *actuel*, dont pouvait différer celui que saint Matthieu avait entre les mains, et il ne répugne pas qu'un traducteur, fût-il même disciple de l'apôtre, se les soit permis. Saint Matthieu, d'ailleurs, citait librement et de mémoire.

5° Sieffert et Schneckenburger ont attaqué l'authenticité de l'Evangile de saint Matthieu par des motifs *intrinsèques* à l'Evangile même. — *a)* « Le récit est » trop incomplet pour qu'on puisse le supposer fait par » un témoin oculaire. » — L'évangéliste, bien que témoin oculaire, a pu ne vouloir, et n'a voulu, en effet, raconter les faits évangéliques que d'une manière sommaire et abrégée, qui suffisait au but qu'il se proposait. — *b)* « La chronologie est évidemment arbitraire et fautive. » — C'est que l'évangéliste ne s'est pas proposé pour but de nous donner un récit rigoureusement chronologique, mais qu'il s'est principalement proposé un but dogmatique, qui était de prouver que Jésus-Christ était réellement le Messie. — *c)* « Plusieurs » faits sont répétés deux fois, tels que la multiplication » des pains, la guérison d'un possédé muet, etc. » — C'est que ces faits ont, en effet, eu lieu deux fois, et avec des circonstances différentes. — *d)* « Les récits » sont arrangés d'après les prophéties; par exemple, » Matthieu seul, lors de l'entrée triomphale de Jésus à » Jérusalem, parle d'une ânesse *accompagnée* de son » ânon, afin de se conformer à la prophétie. » — Il faudrait prouver que la circonstance de l'*ânon* n'était pas réellement *historique* : le *silence* des autres évangélistes n'est pas une preuve du contraire : « *Ex silentio non* » *valet argumentum.* » — *e)* « Il se montre d'une crédu- » lité excessive en fait de miracles et de prodiges. » — Saint Matthieu raconte simplement et naïvement ce qu'il a vu de ses yeux et touché de ses mains. Si Jésus-Christ multipliait sur ses pas les miracles et les prodiges, ce n'est pas à l'apôtre qu'il faut s'en prendre. Il n'était pas absolument tenu d'avoir, pour les faits surnaturels, la même aversion que professent les rationa-

listes de nos jours. Les autres difficultés particulières seront résolues dans le cours de l'ouvrage.

D. ORIGINE ET HISTOIRE DE LA COMPOSITION DE L'ÉVANGILE DE SAINT MATTHIEU.

I. *Lieu et époque de composition.*

Il n'y a aucun doute que l'Évangile de saint Matthieu n'ait été composé en *Palestine*, probablement à Jérusalem. L'auteur rapporte les usages civils et religieux sans les expliquer, ce qui prouve qu'il écrit en Judée, et pour des lecteurs pour lesquels ces explications étaient parfaitement inutiles.

Quant à l'époque précise de sa composition, il est certain, par le 24^e chapitre, où la ruine de Jérusalem est annoncée comme un événement futur, que l'Évangile a été composé avant cet événement, par conséquent avant les autres Évangiles. Eusèbe nous apprend (*Hist. Ecclés.*, 11, 14), que Matthieu composa son Évangile lorsqu'il était sur le point de quitter la Palestine, pour aller prêcher l'Évangile aux nations étrangères. D'après une ancienne tradition digne de foi, les apôtres se séparèrent pour aller porter la parole du salut par tout l'univers, 12 ans après l'ascension de Jésus-Christ. De plus, d'après Eusèbe, l'Évangile de saint Marc a dû être composé en l'an 43 et 44, ce qui placerait la composition de l'Évangile de saint Matthieu vers l'an 42 de l'ère chrétienne.

Mais, d'un autre côté, saint Irénée nous dit expressément, comme nous l'avons vu plus haut, que cet Évangile a été composé au temps où saint Pierre et saint Paul prêchaient l'Évangile à Rome, ce qui en ferait remonter la composition à l'an 60 ou 61 de l'ère chrétienne.

Il y aurait un moyen facile de concilier ces deux assertions contraires, ce serait de supposer que saint Matthieu aurait écrit son Évangile en hébreu vers l'an 42 de Jésus-Christ, et qu'il en aurait donné la traduction grecque l'an 67.

II. *Du texte grec de saint Matthieu.*

Les citations tirées de l'Évangile grec de saint Mat-

thieu que nous trouvons dans les écrivains ecclésiastiques, tant orthodoxes qu'hérétiques, du II^e siècle, tels que saint Justin, Tatien, Clément d'Alexandrie, les hérétiques Ptolémée, Isidore, Théodote, Basilide, Marcion, prouvent évidemment que, dès le commencement du II^e siècle, le texte grec de saint Matthieu était répandu dans toute l'Eglise, et reçu partout, comme l'Evangile même de l'apôtre, ce qui reporte nécessairement son origine vers les temps apostoliques. Les paroles citées plus haut de Papias : « Chacun l'interprétait comme il pouvait, » suivant la connaissance plus ou moins parfaite qu'il avait de l'original, semblent indiquer, il est vrai, qu'il n'existait pas de traduction ; mais il faut remarquer que Papias parle ici, non de ce qui existait de son temps, mais de ce qui existait du temps du disciple *Jean*, dont il rapporte le témoignage : il parle d'un temps passé, qui n'existait plus, ce qui suppose, au contraire, que, de son temps, il y avait une traduction reçue par l'Eglise : dans les premiers temps, l'exemplaire grec a pu se répandre lentement, et n'être pas connu du disciple Jean : plus tard, il supplanta, à son tour, l'exemplaire hébraïque.

Quel fut l'auteur de cette traduction ? Les uns pensent, comme nous l'avons dit précédemment, que ce fut saint Matthieu lui-même. — Dans la *Synopsis Scripturæ sacræ*, qui se trouve parmi les œuvres de saint Athanase (p. 202, édit. Bened.), Jacques, le frère du Sauveur, 1^{er} évêque de Jérusalem, est désigné comme le traducteur, ἡμενηύθη δὲ ὑπὸ Ἰακώβου τοῦ ἀδελφοῦ τοῦ Κύριου. Théophilacte attribue cette traduction à l'apôtre saint Jean. Nous ne connaissons rien de certain à cet égard.

III. Plan et but de l'Evangile de saint Matthieu.

D'après les saints Pères, et les meilleurs critiques, le but principal que s'est proposé saint Matthieu était de prouver aux Juifs, par l'histoire de Jésus-Christ, qu'il était véritablement le Messie prédit et annoncé par les prophètes. Il le montre comme le Fils de David, comme celui qui doit réunir les nations sous le même berceau,

comme le Sauveur du monde, annoncé par un second Elié, proclamé, par une voix céleste, comme le Fils bien-aimé de Dieu; il le représente comme le Vainqueur de Satan, le Fondateur du royaume de la vérité et de la vertu, le souverain Législateur, qui vient, non exécuter la loi ancienne, mais la perfectionner; comme réunissant en lui tous les caractères du Messie prédit par les prophètes, et prouvant sa mission divine par les miracles qu'il opère, etc..... Tout son Evangile s'annonce comme le précis, l'abrégé de sa prédication qui eut lieu, probablement, d'une manière spéciale, dans la partie septentrionale de la Palestine, et sur les rives occidentales du Jourdain. Aussi remarque-t-on, en comparant l'Evangile de saint Matthieu avec ceux de saint Marc et de saint Luc, que l'auteur du premier, bien qu'il suive généralement l'ordre chronologique dans les grandes divisions de la vie de Jésus-Christ, ne s'y astreint pas toujours rigoureusement dans l'ordre et l'arrangement des faits particuliers, nous donnant, dans le sermon sur la montagne, un précis de la doctrine du Sauveur (v, 7), réunissant ensemble, pour prouver sa mission divine, une suite de miracles opérés en des époques différentes (c. viii et ix); puis nous exposant les résultats de son ministère apostolique, la mission des apôtres, l'hostilité toujours croissante du parti pharisaïque, etc. (x, xviii), jusqu'à la passion et la mort du Sauveur, suivie de sa résurrection glorieuse, etc. Ce que nous avons dit précédemment sur le lieu spécial de la prédication de l'apôtre nous explique également pourquoi, en exceptant l'histoire de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ, il s'est arrêté spécialement aux événements de la vie de Jésus-Christ qui eurent pour théâtre la Galilée et les environs de Capharnaüm : il devait rappeler en effet, de préférence, aux habitants de ces contrées, les événements qui s'étaient passés au milieu d'eux et sous leurs yeux. Plusieurs récits lui sont particuliers, tels que la généalogie légale de Jésus-Christ, la révélation faite à Joseph de la naissance surnaturelle de Jésus, l'adoration des Mages, la fuite en Egypte, la plus grande partie du sermon sur la montagne, un grand nombre de paraboles, plusieurs

miracles et instructions de Jésus-Christ, la trahison de Judas, les gardes apostés au tombeau de Jésus-Christ, etc., etc.

L'Évangile de saint Matthieu peut se partager en trois parties principales.

I. La 1^{re} partie renferme la *naissance de Jésus-Christ*, et ce qui précéda son ministère public (I, 1. — II, 23). L'évangéliste nous donne la généalogie de Jésus-Christ, pour établir son droit au trône théocratique de David, et nous raconte quelques merveilleux événements de son enfance.

II. La 2^e partie renferme l'*Histoire du ministère public* de Jésus-Christ, et peut se subdiviser en trois sections principales (III, 1. — XXV, 46) :

1^o Le ministère du Précurseur, le baptême, l'inauguration solennelle de Jésus-Christ comme *Messie*, et l'épreuve de la tentation dans le désert (III, 1—IV, 11).

2^o L'apostolat de Jésus-Christ en Galilée (IV, 12—XVIII, 35). Jésus-Christ nous y apparaît *a*) comme Législateur et Thaumaturge, par conséquent, le *Roi* du monde moral et du monde physique; *b*) comme Prophète, c'est-à-dire, comme revêtu d'une mission divine, pour enseigner aux hommes la voie du salut.

3^o Le dernier voyage de Jésus, vers Jérusalem, son entrée triomphale, et le séjour qu'il y fit (XIX, 1—XXV, 46). L'évangéliste y décrit d'une manière particulière la *lutte* que Jésus-Christ eut à soutenir contre ses adversaires, et qui devait aboutir à la dernière catastrophe. Le tout finit par le discours prophétique de Jésus-Christ sur la ruine de Jérusalem et la fin du monde.

III. La 3^e partie nous offre l'*histoire de la passion et de la mort* du Sauveur, s'immolant lui-même pour le salut du genre humain, puis ressuscitant glorieux le 3^e jour (XXVI, 1—XXVII, 60). Ainsi Jésus-Christ nous est représenté dans son triple caractère messianique, de Roi, de Prophète et de Souverain-Prêtre.

§ III.

DE L'EVANGILE DE SAINT MARC.

A. DE L'AUTEUR DE CET ÉVANGILE.

Les témoignages des saints Pères s'accordent à nous représenter saint Marc, l'auteur de cet Evangile, comme le disciple et l'interprète de saint Pierre (*Voy. Euseb., Hist. eccl., III, 37. v, 8. VI, 45. — Tertullien, Adv. Marc. IV, 5*).

Ils assurent que c'est lui qui se trouve désigné dans l'Épître de l'apôtre, lorsqu'il dit (*Petr. v, 13*) : « L'Église qui est élue en Babylone (c'est-à-dire Rome) et » Marc, mon fils, vous saluent. » Mais il est douteux si l'on doit confondre notre évangéliste avec Jean, surnommé Marc, dont parlent les Actes des Apôtres. Ce Jean-Marc était fils de Marie, chez laquelle l'apôtre saint Pierre, délivré de prison, se retira, et où les fidèles s'assemblaient, priant pour sa délivrance (*Act. XII. 12*). Il était cousin (ἀνεψιός) de saint Barnabé, suivit saint Paul et saint Barnabé à Antioche, et de là en Chypre; mais, étant arrivé avec eux à Page en Pamphylie, il les quitta, et s'en retourna à Jérusalem, ce qui fut cause que saint Paul ne voulut pas qu'il l'accompagnât dans son second voyage d'Asie (*V. Act. xv, 37-39*).

Un grand nombre de critiques (Baronius, Grotius, Tillemont, Dom Calmet, Marchetti, etc.), pensent que ce sont deux personnages différents; mais les raisons qu'ils apportent n'ont pas une grande force. On ne voit nulle part, disent-ils, ni l'Écriture, ni les anciens auteurs ecclésiastiques donner à Marc le nom de Jean. Cela prouve seulement qu'il était plus connu sous ce nom, ou ce surnom de Marc.

— Il ne pouvait pas accompagner, à la fois, saint Paul et saint Pierre. — Sans doute; mais qui empêche de supposer que, Marc s'étant séparé de saint Paul et de saint Barnabé, se joignit pour un temps à l'apôtre saint Pierre? Plus tard, il apparaît de nouveau comme l'ami et le fidèle compagnon de saint Paul, pendant sa capti-

vité à Rome (*Col.* iv, 10. — *Phil.* i, 26). Aussi plusieurs critiques modernes (Kleuker, Olshausen, Hug, Guerike, Ebrard, Friedlieb, etc.) pensent-ils, avec saint Jérôme, que notre évangéliste ne doit pas être distingué de Jean-Marc, cousin de Barnabé.

Saint *Epiphane* (Hær. 51. 1, 5) avance que Marc était l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, qu'il se scandalisa, avec les Capharnaïtes, des paroles de Notre Seigneur : « *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous,* » et se retira avec beaucoup d'autres; mais que saint Pierre, après la résurrection, le convertit; mais le témoignage de Papias, qui dit expressément « *qu'il n'avait pas vu, ni entendu le Christ, mais qu'il avait appris de saint Pierre, tout ce qu'il nous raconte dans son Évangile,* » nous paraît mériter plus de confiance. — Une tradition constante attribue à saint Marc la fondation de l'Eglise d'Alexandrie, en Egypte, dont il fut le premier évêque, et où il resta jusqu'à son martyre, qui eut lieu probablement le 24 avril 68, quatorzième année du règne de Néron.

B. ORIGINE ET COMPOSITION DE L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.

Si nous essayons de recueillir ce que les saints Pères nous apprennent sur ce sujet, nous trouvons d'abord le précieux et important témoignage de *Papias*, dont nous avons déjà parlé précédemment, et que voici dans toute son étendue.

Le prêtre Jean a dit aussi—c'est Papias qui parle—(a): « Marc, l'interprète de Pierre, écrivit, d'après lui, ce que le Christ avait dit ou fait, et qu'il conservait dans sa mémoire, avec exactitude, mais non pas dans le même ordre que le Seigneur l'avait fait; car il n'avait pas vu, ni suivi le Seigneur, mais il avait été le disciple de Pierre, qui proportionnait son enseignement au besoin de son disciple, mais qui ne chercha en aucune manière à lui transmettre un traité complet de

(a) « Istud, inquit, presbyter mihi dicebat : Marcus qui fuit interpres Petri quæcumque tenebat memoriâ scripsit quidem accuratè; sed tamen non et ordine quo erant à Domino dicta, factave, etc. »

» l'histoire du Sauveur. Et Marc, quand il écrivait, suivait exactement les paroles de Pierre : il n'avait qu'un soin à prendre, celui de ne rien supprimer de ce qu'il avait entendu, comme de n'y rien ajouter, et de n'y rien changer. » (*Voy. Eusèb., Hist. eccl., III, 39.*)

Voici maintenant ce que nous dit Clément d'Alexandrie dans ses hypothèses citées par Eusèbe (vi, 24. 11. 15). « L'apôtre Pierre, prêchant l'Evangile à Rome, un grand nombre de fidèles supplièrent *Marc*, qui, à cause de son étroite liaison avec l'apôtre, connaissait parfaitement toute sa doctrine, de leur laisser par écrit ce qu'il avait appris. » Le même Père ajoute (c'est Eusèbe qui parle) : « Que Marc, acquiesçant à leur demande, avait écrit son Evangile, que saint Pierre, l'ayant appris, l'avait approuvé, et ordonné que cet Evangile fût lu publiquement dans les assemblées des fidèles. »

Il résulte de ces témoignages :

1° Que saint Marc avait puisé son Evangile dans les instructions de saint Pierre, et que cet apôtre l'avait approuvé. Toute l'antiquité est, en effet, unanime à attribuer à saint Pierre une certaine coopération à l'Evangile de saint Marc, et Tertullien dit expressément : « *Licet et Marcus quod edidit Evangelium Petri affirmetur, cujus interpretes Marcus.* » Saint Marc, en effet, simple disciple des Apôtres, n'avait pas dans l'Eglise assez d'influence personnelle, et avait besoin de l'autorité de saint Pierre, pour que son Evangile fût reconnu unanimement et sans opposition de l'Eglise universelle et prit un rang parmi les livres canoniques. L'évangéliste ne rapporte point ce que le Sauveur dit à l'avantage de saint Pierre, lorsque celui-ci l'eût reconnu pour le Christ et le Fils de Dieu ; il ne rapporte point non plus qu'il ait marché sur les eaux, mais il raconte son renoncement avec beaucoup d'étendue, et en marque toutes les circonstances. Il servait, en cela, l'humilité du saint Apôtre, qui supprimait tout ce qui aurait pu lui attirer l'estime des hommes, et qui racontait, dans la confusion que lui inspirait un vif repentir, le crime qu'il avait commis en reniant son maître. C'est l'observation de saint Chrysostôme. (*Hom. 58 et 85, in Matth.*)

Il résulte, 2° que cet Evangile a été écrit à Rome, ce qui se trouve, d'ailleurs, confirmé par l'examen de l'Evangile lui-même. On voit, au soin qu'il prend de joindre aux coutumes judaïques quelques éclaircissements, qu'il n'écrit pas, comme saint Matthieu, pour des Juifs, mais pour des étrangers peu au courant de ces coutumes particulières. On voit également, par les termes latins qui s'y rencontrent, que cet ouvrage a dû être écrit en Italie. Ainsi, par exemple, le λεπτόν, monnaie judaïque, est évalué non en drachmes, mais en *quadrants*, monnaie romaine; c'est ainsi encore qu'il se sert du terme *centurion*; κεντόριον, expression latine, au lieu de l'expression grecque : εκατοντάρης, etc.

3° D'après *Clément d'Alexandrie*, saint Marc aurait composé son Evangile *du vivant et sous les yeux* de saint Pierre; d'après saint Irénée, au contraire, il ne l'aurait fait que *dans l'absence* pour cause de voyage, ou *après la mort* des apôtres Pierre et Paul, (μετά την τούτων (τού Πέτρου καὶ τοῦ Παύλου) ἔξοδον, Μάρκος δ' μαθητὴς, καὶ ἐρμηνευτὴς Πέτρου, καὶ αὐτὸς τὰ ὑπὸ Πέτρου κηρυσσόμενα ἐγγράφος ἡμῖν παραδέδωκε). On pourrait peut-être concilier ces deux témoignages, en disant que saint Marc *composa* son Evangile, pour la plus grande partie, sous les yeux de saint Pierre, et dans les derniers temps de son séjour à Rome, mais qu'il ne l'acheva et ne le rendit public que *dans l'absence*, ou plutôt immédiatement *après la mort* des deux apôtres, vers l'an 66 de Jésus-Christ.

C. TEXTE ORIGINAL DE L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.

Baronius a prétendu que l'Evangile de saint Marc avait été écrit en latin. « Saint Marc, dit-il, écrivant à Rome, et pour les Romains, a dû écrire dans la langue du pays. » Mais cette raison n'est pas solide : car, du temps des Apôtres, la langue grecque était généralement comprise et parlée à Rome, même par les *femmes*, dit Juvénal, qui se plaint qu'elles faisaient gloire de paraître plutôt *grecques* que *romaines*, et qui poursuit de ses sarcasmes cette invasion d'une langue étrangère (a).

(a)

« Nisi quæ de tuscâ græcula facta fuisset,....

» Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,

» Hoc cuncta effundunt animi sensa... » (Sat. 6, v. 2.)

Les Juifs, en particulier, auxquels s'adressaient d'abord les prédications des Apôtres, la plupart étrangers, étaient plus familiarisés avec le grec, qui se parlait partout, qu'avec le latin ; aussi voyons-nous saint Paul et saint Ignace, dans leurs Epîtres aux Romains, écrire en grec, et Josèphe, qui écrivit aussi pour les Romains son histoire des *Guerres de la Judée*, choisir également la même langue.

Baronius s'appuie de plus sur les suscriptions de quelques anciens manuscrits, qui disent expressément que l'Evangile de saint Marc a été écrit à Rome en latin ; mais, peut-on opposer les assertions de quelques manuscrits, dont l'origine est incertaine, au témoignage unanime des saints Pères, à celui, entre autres, de saint Augustin (*de Consens.* 1, 2) et de saint Jérôme (*in Matt.* 1), qui assurent, qu'à l'exception de saint Matthieu, qui écrivit en hébreu, ou syro-chaldaïque, les trois autres évangélistes ont écrit en grec ? Jamais, d'ailleurs, on n'a vu ni entendu parler, dans l'Eglise, d'un original ou d'un autographe latin de saint Marc.

Il est vrai que les Vénitiens ont prétendu posséder cet original dans leur bibliothèque. Mais, ce manuscrit, tellement défiguré qu'on ne peut plus en déchiffrer les caractères, ni même en détacher les feuilles collées ensemble, paraît n'être, d'après les plus habiles critiques, qu'un fragment d'un ancien manuscrit (*Codeæ forculensis*, publié par Blanchini), qui remonte probablement au V^e siècle, et qui renfermait la traduction latine des quatre Evangiles corrigée par saint Jérôme.

D. BUT ET CARACTÈRE PARTICULIER DE L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.

D'après les témoignages précédemment cités de saint Clément et de saint Jérôme, nous connaissons positivement le *but* pour lequel cet Evangile fut composé. Il ne suffisait pas aux chrétiens de Rome d'avoir entendu une fois la prédication orale de l'Evangile, ils désiraient avoir un *Mémorial* écrit, qui leur aidât à se mieux pénétrer de la doctrine annoncée, et à en conserver le souvenir. C'est ce *Mémorial* que saint Marc s'est chargé, sous la surveillance et avec l'aide de saint Pierre, de

rédigé. Il a voulu laisser aux chrétiens un récit abrégé du ministère public de Jésus-Christ, qui renfermât dans une courte et vive esquisse ses paroles les plus remarquables, ses actions, ses miracles et ses souffrances. Ecrivain, non pour les Juifs de la Palestine, mais pour les Gentils convertis au christianisme, il cherche moins à représenter le Sauveur sous le caractère du Messie prédit par les prophètes, que comme l'envoyé de Dieu, le rédempteur du monde, dont la mission divine est clairement prouvée par les miracles qu'il a opérés.

Saint Marc se borne à exposer la vie de Jésus-Christ, depuis son baptême par la main de saint Jean-Baptiste jusqu'à son ascension dans le ciel; ce qui formait, sans doute, le plan et la substance principale de la prédication apostolique de saint Pierre (*Act. Ap.*, I, 21, 22. x, 37, 42). C'est l'exposé le plus concis des actions et des enseignements de Notre Seigneur; sa narration s'accorde, pour la plus grande partie, avec celle de saint Matthieu, dont il semblerait presque l'abréviateur (*epitomator Matthæi*, dit S. Aug.), si son Évangile n'avait un caractère trop original pour qu'on puisse n'y voir qu'un simple résumé.

C'est ainsi qu'il raconte le commencement de la vie publique de saint Jean-Baptiste, la tentation de Jésus-Christ, la mission des Apôtres, etc., puis il arrive à son objet propre et raconte la prédication de Jésus-Christ en Galilée (I, 14. x, 1) depuis son commencement jusqu'à sa fin. Il résume ensuite brièvement ce qui regarde le voyage de Notre Seigneur à Jérusalem pour la dernière pâque, et termine brusquement après la résurrection.

Il ajoute souvent des particularités qui ne se trouvent pas dans saint Matthieu, et qu'il avait dû apprendre de saint Pierre. Il ne suit pas, non plus, le même ordre que saint Matthieu dans la narration des faits, et, sous ce rapport, il s'accorde mieux avec l'ordre suivi par saint Luc et saint Jean. Il cite plusieurs faits qui ne se trouvent pas dans l'Évangile de saint Matthieu, tels que la guérison d'un démoniaque à Capharnaüm (I, 23), celle de l'aveugle de Bethsaïde (viii, 32), le trait de la pauvre veuve, qui met deux oboles dans le tronc (xii, 41, 44); d'un autre côté, il omet une foule d'événements racon-

tés par saint Matthieu, dont quelques-uns sont assez importants.

D'après le jugement des meilleurs critiques, la manière de narrer de notre évangéliste est concise, intéressante, et se caractérise surtout par la manière vive, et en quelque sorte *pittoresque*, avec laquelle il fait ressortir, et met, pour ainsi dire, sous les yeux du lecteur, les événements qu'il raconte; mais il n'atteint pas l'élégance du langage et la pureté d'expression de saint Luc.

§ IV.

DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

A. DE L'AUTEUR DE CET ÉVANGILE.

Toute l'antiquité chrétienne désigne S. Luc comme l'auteur de notre troisième Évangile canonique, et de l'histoire des *Actes des Apôtres* qui en forme le complément. *Luc* ou *Lucas* est probablement une contraction de *Lucanus*, comme parlent plusieurs manuscrits (entre autres *Codez Vercell.* et *Corbej.*, etc.). Mais, comme on ne trouve guère Λουκανος parmi les noms grecs, d'autres préfèrent le faire dériver de *Lucianus*, qui viendrait lui-même de *Lucius*.

D'après le témoignage d'Eusèbe (*Hist. Eccl.*, III., 4) et de saint Jérôme, etc., saint Luc était natif d'Antioche, métropole de Syrie, célèbre alors par sa population, ses richesses, ses écoles renommées par toute l'Asie. Saint Paul lui-même nous atteste qu'il était médecin : « *Salutat vos Lucas, medicus carissimus,* » (Col. IV., 14), ce qui est confirmé par l'auteur de la *Synopsis*, et S. Jérôme. On remarque, en effet, dans son Évangile, plusieurs expressions médicales qui indiquent un homme de l'art (Περὶ μεγάλῃ, IV, 38; ἄχλυσ, Act, XIII, 11).

La plupart des critiques traitent de fable l'assertion de Nicéphore qui vivait au XIV^e siècle, et qui prétend que saint Luc était *peintre*, et qu'il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge. Cependant, ce fait se trouve appuyé par l'autorité de

Théodore, lecteur, qui vivait en 508, et qui rapporte qu'on envoya de Jérusalem, à l'impératrice Pulchérie, un portrait de la Sainte Vierge, peint par saint Luc, et que cette princesse plaça dans une église qu'elle avait fait bâtir (*L. 1, p. 551*); et on a trouvé à Rome, dans un souterrain, près de l'église de Sainte-Marie *In viâ latâ*, une ancienne inscription où il est dit, d'un portrait de la Sainte-Vierge, que c'est l'un des sept peints par saint Luc. (*Voy. Jac. Assemani in Calend. univ. 180. oct. 1, 8, p. 306. — Roma subter. III, 4, etc.*)

Comme saint Paul (*Col. iv, 10, 11*) ne le met point au nombre des circoncis, que l'Eglise d'Antioche était primitivement presque toute composée de Grecs, que saint Luc parlait un grec plus pur que les autres évangélistes, on a tout lieu de croire qu'il était grec de naissance et d'éducation, et que ce fut un païen converti. Saint Epiphane a tort de le placer au nombre des soixante-dix disciples du Sauveur, lorsqu'il était encore sur la terre (*Adv. Marc. iv, 2.*).

De même que saint Marc fut le disciple de saint Pierre, *Luc* fut le fidèle compagnon de saint Paul, qui le choisit pour coopérateur dans ses travaux apostoliques. Il commence à parler de lui-même, comme faisant partie des compagnons de saint Paul (*Act. xvi, 11*), lorsqu'il dit : « *Nous cherchâmes aussitôt le moyen de passer de Troade en Macédoine,* » voyage qui eut lieu l'an 51 de Jésus-Christ. Peu de temps après le départ de saint Barnabé, il l'accompagna dans son voyage en Macédoine, et le suivit à Rome, où il resta pendant la captivité de l'apôtre. Après le martyre de saint Paul, il alla, suivant les uns (saint Epiphane), annoncer l'Evangile dans la Dalmatie, dans les Gaules, en Italie et dans la Macédoine; d'autres veulent qu'il ait prêché en Egypte, dans la Lybie, et la Thébàide (Fortunat, Métaphraste). On croit qu'il mourut en Achaïe, de la mort du martyre, suivant S. Grégoire de Nazianze et saint Paulin. On célèbre sa fête le 18 octobre.

B. AUTHENTICITÉ, INTÉGRITÉ.

L'authenticité de l'Evangile de saint Luc découle d'abord, nécessairement, de celle de l'histoire des *Actes*

des Apôtres, où l'on ne peut méconnaître l'empreinte d'un écrit composé dans les temps apostoliques, par un homme apostolique. On trouve, dans les deux écrits, le même style et la même manière d'écrire, et il est dit expressément (*Act.* i. 1) que le deuxième ouvrage est la continuation du premier.

Cette *authenticité* est, d'ailleurs, comme nous l'avons montré précédemment, attestée par une multitude de témoignages de l'antiquité chrétienne. *Celse* et *Tatien*, comme nous l'avons précédemment prouvé, connaissaient nos quatre Evangiles; *Théodote* cite plusieurs passages de l'Evangile de saint Luc, tels que les suivants : (*L.* i, 35. ii, 24. xi, 22. xiv, 16-23. xv, 11-23. xvi, 19). — Les Valentinien s'autorisaient, pour défendre leurs erreurs, d'un passage de l'histoire de l'hémorrhôisse guérie par Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans S. Luc (viii-7). *Héracléon*, d'après *Clément d'Alexandrie* (*Strom.* 4, 9), cite un passage de saint Luc (xii, 8). Saint-Justin, martyr (*Tryph.*), cite Luc (i, 38), et de *Résurrect.* (*L.* xx, 34 — xxii, 32). Saint *Irénée* place l'Evangile de saint Luc parmi les quatre Evangiles universellement reçus (*Hær.*, iii, 2). Joignez à cette liste les témoignages de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, du *Peschito*, du canon de Muratori, d'Origène, d'Eusèbe, de saint Jérôme, qui s'accordent tous à proclamer saint *Luc*, comme l'auteur incontesté du troisième Evangile. Une preuve frappante de cette authenticité se trouve dans la circonstance attestée par Tertullien (*de Præscrip. adv. hæ.* c. 51), que déjà Marcion, qui vivait en 140, et même *Cerdon*, son maître, se servaient de l'Evangile de Luc, qu'ils reconnaissaient comme le seul Evangile canonique, comme plus en rapport avec la doctrine de saint Paul, et dont ils ne craignaient point de falsifier les passages qui ne s'accordaient pas avec leur manière de voir. Saint *Epiphane* (*adv. Hær.* iii. 11, 12), nous a conservé un grand nombre de ces passages falsifiés. Qu'opposer à de semblables autorités?

Les rationalistes ont attaqué principalement l'authenticité des deux premiers chapitres de saint Luc. Mais ces chapitres se trouvent dans tous les manuscrits

et les anciennes versions. Ils manquaient, il est vrai, d'après le témoignage de saint Epiphane, dans l'Evangile de Marcion; mais cela n'est pas étonnant de la part d'un hérétique qui ne se faisait aucun scrupule de mutiler et de tronquer le seul Evangile qu'il voulait bien conserver. D'ailleurs, ces mêmes chapitres se trouvent cités dans saint *Justin*, martyr, contemporain de Marcion (*Apol.* 1, 22, et *Tryph.* c. 100). Les raisons qui portent ces critiques à révoquer en doute l'authenticité de ces deux chapitres sont le merveilleux des faits, qui semblent indiquer un récit *mythique*, et la *différence* de style; mais la première raison, qui n'est pas particulière à ces deux chapitres et qui s'étend à tout l'Evangile, n'a aucune valeur pour ceux qui croient que Dieu peut faire des miracles; et si l'on remarque dans ces chapitres une certaine teinte d'hébraïsme, on peut l'attribuer aux *Mémoires* hébraïques que saint Luc aura pu avoir sous les yeux et peut-être traduits. On trouve, d'ailleurs, dans ces deux chapitres, les expressions et les tournures familières de saint Luc, *Εγέρετο ἐν τῷ* avec l'infinitif, ἀπὸ τοῦ νόου, (*Voy. Guérique, Introd. au N. Test.*)

C. OCCASION ET MOTIF DE LA COMPOSITION DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

Saint Luc lui-même, dans une courte préface, qu'il joint à son Evangile, nous fait connaître les motifs qui l'ont décidé à l'écrire; « Plusieurs, dit-il, ayant entrepris » d'écrire le récit des choses qui se sont accomplies » parmi nous, suivant que nous les ont transmises ceux » qui, dès le commencement, les ont eux-mêmes vues, » et qui ont été les ministres de la parole, j'ai cru, moi » aussi, excellent Théophile, après m'être diligemment » informé de tout, dès l'origine, devoir t'en écrire par » ordre toute l'histoire, afin que tu connaisses la vérité » de ce dont tu as été instruit. »

Nous voyons ici que cet Evangile, et les *Actes des Apôtres* qui en sont la continuation, sont dédiés à un personnage nommé Théophile, qui reçoit le titre de Κράτιστος. Tous les essais pour découvrir qui était ce

Théophile sont restés infructueux. Reithmayr, (*Introd. au N. Test.* 1. 82), précédé en cela par Baronius, est porté à croire que le vocatif Κράτιστε Θεόφιλε (excellent ami de Dieu), est une vague formule de dédicace, par laquelle saint Luc adresse son ouvrage aux chrétiens en général, sans aucune détermination de personne ou de lieu.

L'idée d'écrire cet Evangile fut suggérée à saint Luc par la vue des essais qu'on avait faits avant lui, et par la conscience qu'il avait de pouvoir donner à l'Eglise quelque chose de plus. Il était naturel que, parmi les premiers chrétiens, plusieurs fussent portés à mettre par écrit, pour en conserver le souvenir, ce que la tradition des témoins oculaires et la prédication évangélique leur avaient appris des actions et des paroles de Jésus-Christ. Ces écrits se répandaient dans l'Eglise, mais ils n'avaient aucune autorité, et ce ne furent d'abord que des essais imparfaits, où se glissaient facilement plusieurs inexactitudes. C'est pour remédier à cet inconvénient que saint Luc entreprit d'écrire une histoire appuyée sur les recherches les plus rigoureuses, et qui pût remplacer avantageusement des essais informes qui, en effet, ne tardèrent pas à disparaître.

La *tradition* et le *récit des Apôtres*, telle fut la source commune où furent puisés ces divers récits de la vie de Jésus-Christ, mais ces récits étaient *incomplets*; l'Evangile de saint Luc, au contraire, forme un *tout complet*, il remonte au *commencement*, « *ab initio*, » à l'histoire même de la naissance du Sauveur. Ils étaient *inexacts*, et n'offraient aucune certitude; l'Evangile de saint Luc, au contraire, est le fruit des recherches les plus minutieuses, « *assecutio omnia diligenter*. » Ils étaient *confus* et *sans ordre*; saint Luc, au contraire, y a mis un ordre naturel et chronologique, « *ex ordine tibi scribere*, » du moins dans l'ensemble des faits : car les critiques avouent que l'ordre chronologique, à l'égard de quelques faits en particulier, n'est pas toujours suivi rigoureusement.

D. SOURCES DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.

Nous avons vu que saint Luc était disciple et com-

pagnon de saint Paul. D'après les témoignages des anciens Pères, il aurait écrit sous l'influence, et en quelque sorte, avec la collaboration de saint Paul, que Tertullien appelle « *magister illuminator Paulus*, » pour rappeler la garantie donnée par le maître à l'œuvre du disciple. Saint Irénée nous dit expressément que saint Luc a mis par écrit *l'Evangile prêché* par saint Paul (a).

On voit, en effet, une entière concordance, entre le récit que fait saint Paul de l'institution de l'Eucharistie, et celui que nous lisons dans saint Luc (xxii, 19). La citation de saint Paul (I. Tim. v. 18) « *Dicit enim scriptura: Dignus est operarius mercede sua* », qui se trouve quant au sens, dans saint Matthieu (x, 10), se trouve, *textuellement et mot à mot* dans saint Luc (x. 7). Tandis que saint Matthieu s'adresse principalement aux Juifs, saint Luc, compagnon de saint Paul, s'adresse plus particulièrement aux païens. Il représente Jésus-Christ comme le Sauveur de tous les hommes; c'est pour cela qu'il fait remonter sa généalogie jusqu'au premier homme, tandis que saint Matthieu s'arrête à Abraham. On voit donc que l'Evangile de saint Luc porte, en quelque sorte, l'empreinte de la prédication de saint Paul, surnommé *l'Apôtre des Gentils*. De plus, l'autorité de saint Paul, comme celle de saint Pierre par rapport à l'Evangile de saint Marc, explique facilement, et, au fond, peut *seule expliquer* la réception de ces deux Evangiles dans le canon des écrits inspirés, leur adoption par toute l'Eglise chrétienne, la lecture que l'on en faisait dans les assemblées publiques. Au reste saint Paul lui-même, d'après les témoignages des *Actes des Apôtres* (ix, 19), avait eu soin de s'instruire avec exactitude de la vie de Jésus-Christ; ce qui était indispensable, pour qu'il pût remplir son apostolat.

Mais la prédication de saint Paul ne fut pas la *seule source* où saint Luc puisa son Evangile. Il fut en relation avec saint Barnabé, fondateur de l'Eglise d'Antioche,

(a) Καὶ ὁ Λουκᾶς δὲ, ὁ ἀκόλουθος Πάυλου, τὸ ὑπ' ἐκείνου γηρυσσόμενον Ἐυαγγέλιον ἐν βιβλίῳ κατέθετο. » (Adv. hæ. III, 1, IV, 1. — Voy. *égalem.* Tertull., ad Marc. vi, 5, Origène, S. Jérôme, catal. c. 17, Eusèbe, etc.)

et probablement l'un des soixante-douze disciples; avec saint Pierre qu'il connut à Antioche (*Gal.* 11, 12), vers l'an 50, avec saint Jacques de Jérusalem, frère du Seigneur (*Act.* XXI, 18), et qui, étant membre de la sainte famille, pouvait lui donner les renseignements les plus sûrs, au sujet des premiers temps de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il vint lui-même à Jérusalem; il vivait, en un mot, dans un entourage, dans des circonstances, qui lui permettaient de trouver les récits les plus précis, les plus assurés des faits évangéliques. Le changement de style, qui se fait principalement remarquer dans les deux premiers chapitres, comme nous l'avons déjà insinué, fait présumer avec grande vraisemblance qu'il se sera servi des *Mémoires* que lui auront fourni probablement la famille de saint Jean-Baptiste, l'apôtre saint Jacques, et peut-être, la mère de Dieu elle-même.

E. TEMPS, LIEU DE LA COMPOSITION.

Saint Luc n'a pu écrire son Evangile avant l'an 50, époque où il se joignit à saint Paul, après le Concile de Jérusalem. Il n'a pu l'écrire après l'année 67, puisque, d'après *Act. Ap.*, xxviii, 20 21, le martyre de saint Paul, qui eut lieu dans l'été de l'année 66 ou 67, n'était pas encore connu, lorsque saint Luc termina et publia ce livre. Il est très-vraisemblable que saint Luc écrivit d'abord son Evangile, et une partie des *Actes des Apôtres*, après avoir recueilli, pour cela, les renseignements les plus exacts à Jérusalem, puis y mit la dernière main, et termina les *Actes* peu de temps après son arrivée à Rome, vers l'an 61.

Tous les témoignages de l'antiquité s'accordent à affirmer que saint Luc a écrit son Evangile en *grec*. Le grec en est plus pur et plus correct que celui des autres évangélistes, et se trouve mêlé, pourtant, d'un grand nombre d'hébraïsmes. Le style en est clair, élégant et varié. C'est celui de tous les Evangiles qui s'astreint le plus à l'ordre chronologique.

M. Renan, dans son introduction à la *Vie de Jésus* (p. 16, 17), veut bien admettre que, par rapport à l'au-

thenticité de l'Evangile de saint Luc, le doute n'est guère possible. « L'auteur de cet Evangile est bien certainement le même que celui des Actes des Apôtres » (*Act. i, Comp. Luc, i. 1. 4*). Or, l'auteur des Actes est un compagnon de saint Paul (*V. Act. x, § 1, 10*), titre qui convient parfaitement à Luc (*II. Tim. iv, 11; Phil. 51, Col. iv, 14*). La date de cet Evangile peut d'ailleurs être déterminée avec beaucoup de précision par des considérations tirées du livre lui-même. Nous sommes donc ici sur un terrain solide; car il s'agit d'un ouvrage écrit tout entier de la même main, et de la plus parfaite unité. » Ne pouvant attaquer l'authenticité de l'Evangile de saint Luc, le critique se rattrappe sur la valeur historique du document. « C'est un document de seconde main. Il a une fausse idée du temple qu'il se représente comme un oratoire où l'on va faire ses dévotions; il émousse les détails pour tâcher d'amener une concordance entre les différents récits; il adoucit les passages embarrassants; il commet des erreurs de chronologie, il exagère le merveilleux, il ignore totalement l'hébreu, ne cite aucune parole de Jésus en cette langue, nomme toutes les localités par leur nom grec. On sent l'écrivain qui compile, qui n'a pas vu directement les témoins, et se permet de fortes violences pour les mettre d'accord; il est démocrate et exalté, etc., etc. » Sur quoi reposent ces assertions tranchantes? Sur rien absolument. Saint Luc (*L. i, 31*) ne sait pas l'hébreu, parce qu'il omet d'expliquer le nom de Jésus. D'où viennent donc alors les *hébraïsmes* qui fourmillent dans son Evangile?..... C'est « un dévot très-exact, » parce qu'il rappelle (*xxiii, 56*) que les saintes femmes, revenues du sépulcre, demeurèrent en repos selon la loi..... C'est « un démocrate, » parce qu'il nous raconte la parabole du mauvais riche et de Lazare, etc..... Est-ce assez de puérilités?..... Que le lecteur se donne la peine de vérifier lui-même les textes que M. Renan cite pour preuves de ses impudentes assertions, et il sera bientôt convaincu que l'ignorance, ou la mauvaise foi du critique, ne peut être égalée que par son outrecuidance.

§ V.

RAPPORTS SYNOPTIQUES DES TROIS PREMIERS ÉVANGILES.

I. EXPOSITION DU PROBLÈME.

Les trois premiers Évangiles offrent entre eux des rapports de ressemblance *très-remarquables, et très-étroits*. Ils présentent, dans leur ensemble, la même suite, la même étendue, en quelque sorte le même contenu, la même matière. Nous y trouvons par exemple (Mt., 1, 2. L. 1, 2), l'histoire de l'enfance de Jésus-Christ (Mt., Mc., L.); son baptême, son ministère dans la Galilée, suivi du voyage à Jérusalem, l'entrée triomphale à Jérusalem, et son séjour dans cette cité, sa passion, sa résurrection; on trouve également, jusque dans les expressions, un rapport tellement frappant, qu'on se sentirait porté à croire qu'ils se sont copiés les uns les autres, ou qu'ils ont puisé à une source commune.

Mais ce qui est plus frappant encore que tout le reste, c'est le rapport extraordinaire de l'Évangile de saint Marc avec ceux de saint Matthieu et de saint Luc. Presque tout ce qui se trouve dans l'Évangile de saint Marc, à l'exception de vingt-trois versets qui lui sont propres, se trouve également dans l'un des deux autres, ou dans tous les deux en même temps. Saint Marc suit presque toujours, bien que ce ne soit pas précisément toujours mot à mot, ou saint Matthieu, ou saint Luc, ou les deux ensemble, et cet accord se remarque même dans les liaisons ou transitions, qui semblent devoir être arbitraires. On rencontre quelquefois un texte qui semble formé du mélange de ceux de saint Matthieu et de saint Luc, etc.

Mais, d'un autre côté, au milieu de cette harmonie, et de cet accord, se rencontrent aussi des différences très-remarquables. Non-seulement chacun des évangélistes renferme des additions qui ne se trouvent pas dans les autres, mais, de plus, ils diffèrent souvent entre eux par l'ordre et la suite des événements. Le même

fait est rapporté par l'un avec plus d'étendue, par l'autre, avec plus de brièveté; l'un y ajoute des circonstances accessoires que l'autre omet, et d'autre part, les expressions diffèrent entre elles presque aussi souvent qu'elles s'accordent. Ainsi, à une ressemblance et à une harmonie qui semblent leur imprimer le même cachet, se joint une individualité distincte, et une foule de particularités et de différences caractéristiques.

Comment expliquer, humainement du moins, la cause et l'origine de ces rapports et de ces différences? Problème difficile, qui, dans ces derniers temps, a beaucoup intrigué les critiques protestants de la savante Allemagne, et dont l'examen a donné lieu à une foule d'hypothèses, qui peuvent toutefois se rattacher aux trois suivantes.

B. PREMIÈRE HYPOTHÈSE : — UN ÉVANGILE PRIMITIF, SOURCE COMMUNE DES TROIS AUTRES.

Cette supposition fut d'abord mise en avant par Semler. Eichorn, en la revêtant de couleurs brillantes, parvint à lui gagner de nombreux suffrages. Mais, lorsqu'il s'est agi de désigner cet *Évangile primitif* d'une manière plus précise, on ne put s'accorder. Les uns (Corrodi, Schmidt, Bolten, etc.), prirent pour cet Évangile primitif l'*Évangile aramétique* des Nazaréens, attribué à saint Matthieu, dont parle Papias.... D'autres (Lessing, Nimeyer, Weber, Thiess, etc.), désignèrent l'Évangile apocryphe, soi-disant appelé l'*Évangile des Hébreux*. D'autres enfin, (Herder, Eichorn, Marsh), supposèrent un Évangile primitif *aramétique*, ou *syro-chaldaïque* inconnu, et qui s'est perdu dans la suite.

Voici, suivant *Marsh*, théol. angl., quelle serait, d'après ce système, la généalogie, passablement compliquée, de nos trois Évangiles synoptiques.

1° L'Évangile primitif aramétique, composé par les Apôtres;

2° La traduction grecque du même Évangile;

3° A/. Nouvelle *recension*, ou nouvelle transcription du N° 1, retouchée, et remaniée, employée par saint Matthieu;

4° Version grecque du N° 3, avec usage du N° 2;

5° B/. Autre recension du N° 1 dont s'est servi saint Luc;

6° C/. 3° Recension des N° 3 et 5, employée par saint Marc;

7° D/. 4° Recension du N° 1, avec des additions;

8° Version grecque du numéro précédent;

9° L'Evangile aramaïque de saint Matthieu, tirant son origine des N°s 3 et 7, ou des recensions A et D;

10° L'Evangile grec de saint Matthieu, du précédent, avec usage des N°s 4 et 8;

11° L'Evangile de saint Marc, du N° 6-C, avec usage des N°s 4 et 5;

12° L'Evangile de saint Luc, du N° 5-B. et 6-C.

Cette hypothèse construite avec tant de labeur, comme on le voit tout de suite, ne tend à rien moins qu'à renverser toute l'autorité divine du Nouveau Testament. Car, prétendre que les témoins des actions de Jésus, et les auditeurs les plus habituels de ses discours, aient eu besoin de secours étrangers pour écrire la vie de leur maître, ce n'est pas seulement les dépouiller du privilège de l'inspiration que le Sauveur leur avait si souvent promise, pour le moment où il leur enverrait son Esprit, c'était encore les rendre responsables de toutes les erreurs volontaires ou involontaires que pouvaient avoir commises, dans leur travail de rédaction, des écrivains sans mission.

Cette hypothèse téméraire ne peut du reste supporter un examen sérieux. 1° On ne trouve pas le moindre vestige dans l'antiquité de ce prétendu Evangile primitif, qui, cependant, puisqu'il venait des Apôtres, et qu'il eut à subir tant de recensions différentes, devait être très-répandu, et jouir d'une très-grande autorité : quant à l'Evangile aramaïque de saint Matthieu et à l'Evangile des Hébreux, qui n'en diffère pas essentiellement, nous avons montré précédemment qu'ils n'étaient autres, du moins primitivement, que l'Evangile actuel de saint Matthieu. 2° Cette hypothèse ne peut se concilier avec la préface de saint Luc et les assertions de Papias. (*Voy. précéd.*) 3° Une telle manie d'écrire, de retoucher, de remanier sans cesse un écrit que l'on dit être l'ouvrage des Apôtres, est tout à fait en oppo-

sition avec l'autorité que devait obtenir un semblable écrit, avec le caractère, l'usage et les besoins des temps apostoliques. 4° Cette manière d'expliquer la formation des Evangiles est tellement compliquée, tellement recherchée, tellement artificielle, qu'on ne sait trop comprendre comment des hommes de bons sens ont pu transformer ainsi en une laborieuse et aride compilation des écrits où brille une si belle et si évidente originalité. 5° Enfin, n'est-il pas de la dernière évidence que des ouvrages qui ne seraient que le produit d'une sorte de compilation mécanique et artificielle, n'auraient jamais joui dans l'Eglise de l'autorité accordée à nos Evangiles?

C. DEUXIÈME HYPOTHÈSE : USAGE DES EVANGILES PRÉCÉDENTS.

Cette hypothèse consiste à supposer que les évangélistes postérieurs auraient fait usage des évangiles parus avant les leurs. Mais, dans quel ordre cette publication successive et cet usage mutuel ont-ils pu avoir lieu? C'est ce sur quoi les critiques sont loin d'être d'accord, et il s'est formé à ce sujet autant d'opinions différentes qu'il y a de combinaisons possibles dans la permutation des noms des trois Evangiles.

1° Matthieu—Marc—Luc—(défenseurs : Grotius, Mill, Wetstein, Hug).

2° Matthieu—Luc—Marc—(Griesbach, Von Ammon, Saunier, Theile).

3° Marc—Matthieu—Luc—(Storr, etc.).

4° Marc—Luc—Matthieu—(Weisse, Wilke, Bruno Bauer, Hitzig).

5° Luc—Matthieu—Marc—(Busching).

6° Luc—Marc—Matthieu—(Vogel).

La première et la deuxième supposition ont trouvé des défenseurs parmi les saints Pères, et plusieurs critiques catholiques : « *Marcus Matthæum sequitur*, dit » saint Augustin; *tanquam pedissequus et brevior ejus » orditur.* » Toutefois, dans quelque ordre que l'on place les Evangiles, cette hypothèse d'un usage mutuel des Evangiles est sujette à de graves difficultés.

1° Dans quelque ordre que l'on place les Evangiles, il arrivera toujours que ceux que l'on suppose être posté-

rieurs aux autres ont omis et laissé de côté bien des choses qui se trouvaient dans les précédents; or, on ne peut assigner aucun motif raisonnable d'une telle conduite. — On ne peut expliquer, dans cette hypothèse, pourquoi les évangélistes ont souvent suivi, dans les mêmes récits, et même dans les paroles qu'ils rapportent de Jésus-Christ, un ordre tout différent. — 3° Les différences dans les expressions sont encore, dans cette hypothèse, plus extraordinaires et plus inexplicables. Ici, l'évangéliste copie mot à mot, plus loin, il change les expressions, et emploie, pour exprimer les mêmes pensées, des mots synonymes; pourquoi cela? — 4° Dans quelque ordre que l'on place les Evangiles, on trouvera encore que ceux que l'on suppose les derniers ont, dans certains endroits, au lieu d'améliorer le récit qu'ils ont emprunté aux Evangiles précédents, raconté, au contraire, le même événement avec moins de clarté et d'une manière plus incomplète. — 5° C'est transformer, contre toute raison et vraisemblance, les évangélistes en maigres et ineptes compilateurs. « *Multò minùs pro-*
bandi sunt, dit Lachman, *quibus placet Marcum esse*
ineptissimum desultorem qui nunc tædio, modo cupi-
ditate, tum negligentia, denique recordi studio inter
Evangelia Matthæi et Lucæ incertus feratur atque
oberret... Nempè hos quædam Griesbachii disputatio
sedulæ subtilitatis specie illusit, cum tamen minimè
ingeniosa sit, sed frigida tota ac jejuna. » Lach., *de*
Ord. narrat. in Ev. Synop.) — Qu'est-ce qu'une compilation, dans laquelle on trouve des omissions sans motifs, des changements arbitraires de ce qui a déjà été dit d'une manière plus distincte et plus complète, une copie en quelque sorte mécanique, une espèce de photographie, dans les récits particuliers, et un ordre différent dans l'ensemble, un nouveau travail, pour dire les mêmes choses avec moins de clarté et en laissant même subsister des contradictions apparentes? Un pareil travail de compilateur est en opposition complète avec le caractère et l'esprit des temps apostoliques. — 6° Enfin, les évangélistes n'avaient aucun besoin de recourir aux écrits de leurs prédécesseurs, puisqu'il trouvaient, soit dans leurs propres souvenirs, soit dans

leurs relations habituelles avec les Apôtres, soit dans la tradition apostolique, une matière assez riche et assez abondante pour leur travail.

L'hypothèse de *Saunier*, qui admet un *usage de mémoire*, nous offre un nouveau prodige, celui de retenir le contenu d'un livre *mot à mot*.

D. TROISIÈME HYPOTHÈSE : LA TRADITION ORALE APOSTOLIQUE,
SOURCE COMMUNE DES TROIS ÉVANGILES.

Les défenseurs de cette hypothèse sont Herder, Eckermann, Kaiser, Gieseler, qui l'a très-bien développée dans un ouvrage spécial, Sartorius, Guericke, P. Lange, etc.

Vers l'époque de Jésus-Christ, disent ces critiques, la littérature des Juifs était pauvre. Ils étaient entièrement étrangers à la polygraphie, à cette manie d'écrire qui tourmentait les Grecs, et qui enfante tant de productions de nos jours. Les saintes Écritures leur suffisaient, et la science des Docteurs consistait bien moins à écrire et à composer de nouveaux ouvrages, qu'à éclairer et à expliquer les anciennes Écritures. Les saints Pères eux-mêmes nous attestent que les Apôtres et leurs collaborateurs regardaient comme leur mission essentielle et principale la *prédication orale* de la doctrine de Jésus-Christ. Ce fut par une espèce de nécessité que les premiers évangélistes écrivirent les Évangiles qui portent leur nom. L'histoire de Jésus-Christ, ses divers miracles, ses leçons et ses paraboles, sa passion, sa résurrection, formaient le sujet ordinaire, la matière principale de leur prédication, et, à force de répéter ces récits, ou de les entendre répéter, il s'était formé dans l'esprit des Apôtres une espèce de type en quelque sorte fixe et stéréotypé, où, non-seulement le fond des choses, mais les expressions mêmes étaient conservées. De là, parmi les Apôtres et les premiers évangélistes, une certaine uniformité, un certain accord dans la manière de présenter les faits particuliers, ainsi que dans leur suite générale.

On sait que c'était la coutume des Juifs de conserver littéralement, et mot à mot, les sentences les plus remarquables de leurs docteurs, et les paroles de Jésus-Christ étaient d'autant plus faciles à s'imprimer dans la

mémoire des Apôtres, que, le plus souvent, il se servait, pour exprimer ses pensées, de la forme saillante des sentences ou gnomes, et de paraboles. Cette *tradition orale* fut la source commune où puisèrent les *évangélistes*, et elle est plus que suffisante pour expliquer l'harmonie et la conformité, ainsi que les divergences qui se remarquent entre les Evangiles, et qui tiennent à l'individualité propre de leurs auteurs.

E. CONCLUSION.

L'hypothèse de *Gieseler*, que nous venons d'exposer, nous paraît préférable à celles qui précèdent, pourvu qu'on ne la pousse pas trop loin, et qu'on ne fasse pas de la tradition et de la prédication apostoliques un enseignement en quelque sorte stéréotypé, et comme une espèce de liturgie. Nous croyons pouvoir assigner les sources suivantes des récits évangéliques :

1° Par rapport aux apôtres *saint Matthieu* et *saint Jean*, le *souvenir* des faits dont ils avaient été témoins, et des paroles de Jésus-Christ qu'ils avaient entendues, et qui avaient dû faire sur leur esprit une impression si vive et si puissante : « *Sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt*; » souvenir renouvelé et ravivé sans cesse par la prédication apostolique.

2° A l'égard de *saint Marc*, les *récits* et la *predication* de *saint Pierre*, dont il était le disciple, et, peut-être, l'original syro-chaldaïque de S. Matthieu.

3° A l'égard de *saint Luc*, les *récits* et la *predication* de *saint Paul*, les *recherches* qu'il fit lui-même dans la Palestine, auprès des témoins oculaires, probablement auprès de Marie elle-même, et probablement aussi, quelques *Mémoires* ou écrits particuliers, qui lui furent communiqués : « *Multi conati sunt ordinare narrationem*. »

4° Enfin, l'*inspiration divine*, qui n'a jamais délaissé les Apôtres, et l'assistance de l'Esprit-Saint, qui, suivant la promesse même de Jésus-Christ, devait leur suggérer, dans l'occasion, les paroles mêmes qu'ils auraient à dire, et leur rappeler toutes choses. C'est à ces sources qu'il faut attribuer l'unité et l'harmonie qui règnent dans les Evangiles. Les différences s'expliquent par l'individualité des auteurs, les circonstances parti-

culières où ils se trouvaient, le but spécial qu'ils se proposaient, la différence des lecteurs auxquels ils s'adressaient, etc.

§ VII!

DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

A. SON AUTEUR.

D'après les récits évangéliques, saint Jean était fils de Zébédée; il exerçait la profession de pêcheur sur le lac de Génézareth, et résidait, selon toute apparence, à Bethsaïde, patrie de saint Pierre et de saint André, dont il était le compagnon. Sa mère, Salomé, faisait partie de cette troupe de pieuses femmes Galiléennes qui suivaient Jésus (M. xv, 40, xvi,), et l'accompagnaient dans son voyage à Jérusalem. Il avait pour frère Jacques, surnommé *le Majeur*, qui fut martyrisé sous le règne d'Hérode Agrippa (Act. xii, 2).

Le métier de pêcheur de poissons, sur le lac si poissonneux de Génézareth, n'était alors ni méprisé, ni sans profits. Si l'on considère, en outre, qu'indépendamment de ses enfants, Zébédée se faisait aider par des serviteurs à gages (Marc, i, 20), que Salomé, son épouse, était l'une de ces pieuses femmes qui suivaient le Seigneur dans ses voyages, et qui l'aidaient de leurs moyens (L. vii, 3), et qui, après la mort du Sauveur, achetèrent des parfums pour l'ensevelir (Matth. xxvii, 56), que saint Jean était en relation avec le grand-prêtre Caïphe (J. xviii, 15 et 16), et que ce fut à ses soins que Jésus, près de mourir, confia sa mère (J. xix, 26), on peut en conclure avec une grande vraisemblance que la famille de Zébédée, sans être riche, jouissait d'une honnête aisance, et possédait quelque patrimoine.

Suivant les Evangiles apocryphes, la famille de saint Jean était unie, par les liens de la parenté, à celle du Sauveur, ce qui expliquerait pourquoi Salomé se croyait autorisée à faire à Jésus les demandes ambitieuses rappelées par saint Matthieu (xx, 20), pourquoi elle suivait Jésus-Christ et pourvoyait à ses besoins, pourquoi Jésus confia sa mère à saint Jean.

Avant de s'attacher au Sauveur, Jean fut disciple de Jean-Baptiste. Sur la parole de son maître que Jésus était l'*Agneau rédempteur du monde*, il suivit Jésus-Christ avec André (J. I, 37); un an plus tard, il fut, avec Jacques, son frère, appelé à l'apostolat (Matth., VI, 21); ils ne laissèrent pas de continuer leurs fonctions, et ce ne fut que lorsqu'ils furent témoins de la pêche miraculeuse de saint Pierre qu'ils quittèrent tout pour s'attacher à Jésus, et le suivre en tous lieux (L. V, 11).

Saint Jean occupa, dès l'origine, une place éminente dans le collège des Apôtres. Il formait, avec Jacques et Simon-Pierre, le cercle intime qui entourait Jésus. Eux seuls furent témoins de la résurrection de la fille de Jair, de la transfiguration de Jésus sur le Thabor; eux seuls l'accompagnèrent, la veille de sa passion, dans le jardin de Gethsémani. Saint Jean se nomme lui-même, avec une ingénuité pleine de candeur, le disciple *que Jésus aimait* (J. XIII); il reposa, lors de la cène, sur la poitrine du Sauveur; il eut le bonheur, d'être choisi pour recueillir sa mère délaissée. Il faut chercher, avec les saints Pères, les premières causes de cette affection, qui n'était ni aveugle, ni sans motifs, dans l'âme aimante et dévouée, la pureté virginale, la simplicité, l'innocence de l'Apôtre. Il fut vierge comme Jésus, et « *ce* » *privilege singulier de la chasteté*, dit saint Augustin, » *le rendit digne de la prédilection de Jésus.* »

Saint Jean répondit à cet amour du Sauveur par un amour réciproque et un dévouement sans réserve. Au moment de la passion, nous le voyons suivre le Sauveur jusque dans le palais de Pilate, nous le trouvons ensuite, avec les saintes femmes et la mère de Jésus, aux pieds de la croix.

Immédiatement après la descente du Saint-Esprit, saint Jean s'employa avec un zèle ardent à répandre partout la doctrine de Jésus-Christ. Nous le voyons, avec saint Pierre, guérir miraculeusement, au nom de Jésus-Christ, un boiteux à la porte du temple (*Act. III, 6*). Arrêté et frappé de verges, rien ne peut intimider sa constance, et il se glorifie de souffrir pour Jésus-Christ. Il se rend avec saint Pierre dans le pays de Samarie. Il formait, en un mot, avec saint Jacques et saint Pierre,

l'une des *colonnes* sur lesquelles s'appuyait la maison de Dieu (Gal. II, 9). — Nous ne savons pas exactement combien de temps il exerça son ministère en Palestine. Lorsque, vers l'an 50, saint Paul vint à Jérusalem, pour conférer sur ses travaux évangéliques avec les autres Apôtres, saint Jean se trouvait encore en cette ville (Gal. II, 9); mais, lorsqu'il y revint, après plusieurs années (*Act. XX*, 18), il n'est plus question de saint Jean qui avait apparemment, vers ce temps, quitté la Palestine.

Quelques auteurs pensent que saint Jean porta l'Evangile chez les Parthes, ce que contestent d'habiles critiques. Quoi qu'il en soit, l'antiquité s'accorde unanimement à attester qu'il passa la dernière partie de sa vie dans l'Asie-Mineure, et particulièrement à Ephèse. Comme apôtre, il avait une inspection générale sur tous les évêques de l'Asie (*Apoc.*, I, 4).

Saint Jean ne put échapper aux persécutions qui poursuivaient les premiers chrétiens. — D'après le témoignage de *Tertullien* (*Præsc.*, c. 36), de saint Augustin et de saint Jérôme, il fût arrêté par l'ordre du proconsul d'Asie, et envoyé à Rome. Il y fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, mais la vie lui fut miraculeusement conservée. Il fut, de là, banni dans l'île de *Pathmos*, l'une des îles Sporades de l'Archipel, où, suivant le témoignage de saint Irénée, il composa l'*Apocalypse*.

Les saints Pères ne s'accordent pas sur l'époque précise de l'exil de saint Jean à *Pathmos*. Il n'y a, du reste, à choisir qu'entre Néron et Domitien. Ce dernier est indiqué par saint Irénée sur l'autorité duquel s'appuie Eusèbe (*Chron. an.* 94. — *Hist. eccl.*, III, 18). La persécution de Domitien, qui commença en 95, ne dura pas longtemps. Bientôt après, sous le règne de Nerva, saint Jean put retourner à Ephèse, où il mourut, vers l'an 100, âgé, suivant saint Epiphane, d'environ 94 ans, selon saint Chrysostôme, de 108 ans.

Saint Jean nous apparaît, dans ses écrits, comme l'âme la plus belle, la plus noble, la plus aimante, qui puisse sortir des mains du Créateur. On voit que son cœur était embrasé de ce feu divin qu'il avait puisé sur la poitrine de Jésus. Tout, dans ses Epîtres, respire l'a-

mour le plus ardent pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour les hommes, ses frères. C'est avec raison qu'il est appelé *l'Apôtre de l'amour*, car il y revient sans cesse. Saint Jérôme nous rapporte (*In. Gal.*, c. 6) que, vers la fin de sa vie, la faiblesse de son grand âge ne lui permettant plus de faire de longs discours, il ne laissait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles, et leur répétait chaque fois ces paroles : « *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres.* » Ses disciples lui demandèrent enfin pourquoi il leur répétait chaque fois la même chose : « *C'est le précepte du Seigneur*, répondit-il, *et, si vous l'accomplissez, il suffit.* » — Chacun connaît la touchante histoire du jeune homme devenu voleur.

Le surnom que Jésus donna à Jacques et à Jean, de *Boanerges, Fils du tonnerre* (Marc, III, 17), et le zèle indiscret avec lequel ils demandèrent un jour qu'il fit descendre le feu du ciel sur une ville qui n'avait pas voulu le recevoir (L. IX, 54), sembleraient indiquer que cette douceur et cette tendresse ineffable qui respirent dans les écrits du saint Apôtre étaient plutôt l'œuvre de la grâce que du tempérament, et que le caractère de saint Jean était, au contraire, vif, ardent, irascible. On voit (II Ep., I, 11 et 12) que la tendresse de son cœur ne l'empêchait pas d'être, quand il le fallait, plein de force et de vigueur.

B. AUTHENTICITÉ.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le quatrième Évangile, pour se convaincre qu'il n'a pu être que l'œuvre de l'Apôtre auquel la tradition constante de l'Eglise l'attribue.

L'auteur se désigne comme témoin oculaire de ce qu'il raconte (J. I. 14. — I. J. I, 2); certaines choses qu'il dit de lui-même ne conviennent qu'à l'apôtre Jean (J. XIX, 35). Amené souvent, par son sujet, à parler de l'apôtre Jean, il ne le nomme pas, et se borne toujours à l'appeler vaguement « un autre disciple. » Cet « autre disciple » apparaît d'abord avec André (I, 41), puis, à côté de saint Pierre (V, 15, XXIII, 2 — 4, XIX, 7, 20); il est désigné ailleurs comme étant le disciple « que Jésus

» aimait », comme « celui qui, dans la dernière cène, » reposa sur la poitrine de Jésus » (XIII, 23, XXI, 20), et » auquel le Sauveur expirant recommanda sa mère » (XIX, 26) ; comment ne pas reconnaître, dans ce disciple, l'auteur lui-même ? Il l'affirme du reste lui-même ouvertement : le disciple que Jésus aimait, dit-il, celui qui reposait sur sa poitrine, « est celui qui rend ce témoignage », et a écrit ceci » (XXI, 20 — 24, XXI, 35).

Le contenu spécial de cet Evangile, et le ton inspiré de son exposition révèlent aussi son véritable auteur. On y reconnaît l'apôtre dont la vie se prolongea jusqu'à l'époque où il devint urgent d'opposer un témoignage nouveau aux entreprises des Gnostiques.

Ajoutons qu'il serait fort difficile d'expliquer l'intention d'un auteur écrivant, sous un nom emprunté, un livre comme nul génie n'en écrira jamais ; plus difficile encore de voir l'Eglise accepter, sous le patronage de saint Jean, un évangile qu'elle savait n'être pas de lui, puisque les disciples de l'Apôtre vivaient encore, quand son écrit était reçu de tous.

Les *témoignages extrinsèques* sont aussi nombreux et aussi éclatants qu'on peut le désirer. Cet Evangile était évidemment connu par saint Barnabé, saint Ignace, saint Polycarpe, saint Justin ; les Valentiniens en faisaient usage dans le II^e siècle de l'Eglise, vers l'an 140. Héracléon, disciple de Valentin, a fait un *Commentaire* sur cet Evangile qu'il attribue nominativement à l'apôtre saint Jean. L'authenticité de cet Evangile est expressément attestée par saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, le canon de Muratori, Origène, Eusèbe, etc., etc. « L'apôtre Jean, dit saint Jérôme, écrivit » le dernier son Evangile, sur la demande des évêques » d'Asie, contre Cerinthe et d'autres hérétiques, etc. »

Malgré tout cela, il n'est point d'Evangile qui ait été plus vivement attaqué par les critiques protestants et rationalistes de l'Allemagne que l'Evangile de saint Jean. Il est devenu en quelque sorte, dans ces derniers temps, comme le champ-clos des rationalistes et des supernaturalistes, comme la *question décisive*, d'où doit dépendre la victoire entre les ennemis et les défenseurs de la révélation chrétienne. Il n'est donc pas sans intérêt

de connaître l'histoire et les circonstances de cette lutte acharnée de la critique rationaliste contre la foi. On peut la diviser en trois périodes.

PREMIÈRE PÉRIODE. — Le premier qui ouvrit le combat fut l'anglais Evanson, qui publia, en 1792, un ouvrage sous ce titre : « *The Dissonance, etc.*, c'est-à-dire : » *Les dissonances des quatre Evangiles généralement reçus, et l'évidence de leur authenticité respective examinée, par Ev. Evanson.* » — Il eut pour antagoniste Priestley : « *Lettres à un jeune homme anglais,* » et Simpson : « *Essai sur l'authenticité du Nouveau Testament,* » 1792. » — Bientôt la controverse fut portée en Allemagne par Vogel : « *L'évangéliste Jean et ses commentateurs devant le tribunal de la critique moderne,* » auquel se joignirent Cludius, Horst, Ballenstedt, etc. Ces attaques furent victorieusement repoussées par Horn, Susskind, Wegschneider, et Eichorn, dans son *Introduction aux livres de l'Ancien Testament*, Glaser, Van Gruythaisen, etc. Le rationalisme vaincu garda le silence pendant une dizaine d'années.

DEUXIÈME PÉRIODE. — En 1820, commence avec *Bretschneider* une période nouvelle, par la publication de l'ouvrage intitulé : « *Probabilia de Evangelii et Epist. Johannis apostoli indole et origine, eruditorum judiciiis modestè subjecit C.-T. Bretschneider.* » L'auteur de cet ouvrage, professeur célèbre de l'université de Iéna, prétendit prouver que ni l'apôtre, ni aucun autre juif devenu chrétien du I^{er} siècle de l'Eglise, ne pouvait en être l'auteur ; mais qu'il dut être composé par un juif converti à la foi chrétienne, qui prit sur lui, probablement vers le milieu du II^e siècle de l'Eglise, de le rédiger pour fermer la bouche à des contradicteurs du Christ et des Apôtres, etc. ; que cet Evangile était en opposition avec les trois autres, que Jésus y paraissait sous un autre aspect et y parlait tout autrement que dans les synoptiques, etc. Cet ouvrage, qui fit beaucoup de bruit, à cause de la position de son auteur, souleva ce nombreux contradicteurs qui défendirent avec beaucoup de science l'authenticité de l'Evangile de saint

Jean. Les principaux furent Stein, Usteri, Calmberg, Hemsén, Crome, Rettberg, Renecke, etc., (a). Le résultat du combat fut encore en faveur de l'authenticité de l'Évangile, et Bretschneider lui-même, spectateur impartial de la lutte qu'il avait provoquée, déclara que ses « *Probabilia* » n'avaient eu d'autre but que de réveiller l'attention des savants, et de leur offrir l'occasion de raffermir les bases de cet Évangile, que ce but était suffisamment rempli, et que de nouvelles lumières étaient venues le persuader de l'authenticité de cet Évangile (*Voy. Dogm.* 2^e éd., 1, 1, p. 292).

TROISIÈME PÉRIODE. — La *Vie de Jésus*, par Strauss, est venue en 1835, ouvrir la troisième période, et renouveler la dispute avec une nouvelle vivacité. Strauss avait prophétisé, dans sa *dogmatique*, qu'un homme ne pouvait manquer de paraître bientôt, qui démontrerait pleinement la non-authenticité du quatrième Évangile; et, en effet, Lutzberger, qui avait depuis longtemps communiqué au nouveau prophète ses manuscrits, se mit sur les rangs avec Bruno Bauer, et, marchant sur les traces de Strauss, ils poussèrent encore plus loin leur témérité (b). Les défenseurs de l'authenticité de l'Évangile ne faillirent pas plus à cette attaque qu'aux précédentes, et parmi eux se signalèrent Lucke dans son *Commentaire* sur l'Évangile de saint Jean, et Ebrard, dans sa *Critique scientifique* des Évangiles.

Quel a été le résultat dans cette lutte acharnée?

(a) 1. Stein. — Authentic. Evang. Johann. contra Bretsch., dubia vindicata.

2. Usteri. — Commentatio critica, in qua Ev. Joh. genuinum esse, ex comparatis quatuor Evang. narrationibus de coenâ et pass. Jesu Christi ostenditur.

3. Calmberg. — Dissert. de antiquissimis Patrum pro Ev. Joh. authentic. testimoniis. 1823.

4. Hemsén. — Die authentie des scriften des Ev. Joh. — *De l'authenticité de l'Ev. de saint Jean*.

5. Crome. — Probabilia, haud probabilia. 1824.

6. Rettberg. — An Johannes, in exhibendâ Jesu naturâ, reliquis canonicis scriptis verè repugnet. 1826.

7. Renecke. — De constanti et æquabili Jesu Christi indole et ingenio, sive de Ev. Joh. cum synopt. Evang. conciliatio. 1827.

(b) Lutzberger, — *Die Kirchl. tradit.....* C'est-à-dire : *La tradition chrétienne sur l'apôtre Jean et ses écrits dans la nullité de ses fondements*. 1840. — Bruno Bauer, — *Critique de l'Evang. de Jean*. 1840.

Écoutons *Strauss* lui-même, dans la préface de sa troisième édition de sa *Vie de Jésus* : « Le *Commentaire* » de de Wette, et la *Vie de Jésus-Christ* de Néander à la main, j'ai recommencé l'examen du quatrième Évangile, et cette étude renouvelée a ébranlé dans mon esprit la valeur des doutes que j'avais conçus contre l'authenticité de cet Évangile, et la créance qu'il mérite : ce n'est pas que je sois convaincu que le quatrième Évangile est authentique, mais je ne suis plus autant convaincu qu'il ne l'est pas. »

« Lorsqu'un écrivain comme *Strauss*, remarque avec raison l'auteur de *l'Histoire du rationalisme moderne*, page 440, s'exprime de la sorte, c'est qu'il s'avoue vaincu ; car il ne faut pas avoir la science d'un professeur de théologie, pour comprendre que l'Évangile de saint Jean, une fois admis comme authentique, tout le *système mythique* s'écroule (c). »

Pour exposer cette discussion dans toute son étendue, il faudrait un volume tout entier et un ouvrage spécial, qui pourrait bien être pour les lecteurs français passablement aride et ennuyeux. Laissant de côté les vaines subtilités et les misérables chicanes qui remplissent les gros volumes des critiques allemands, je ne puis qu'exposer rapidement les principales objections et leurs réponses.

C. POLÉMIQUE RATIONALISTE.

I. Preuves extrinsèques.

1° « On ne trouve, dans les Pères apostoliques, et les écrivains ecclésiastiques des I^{er} et II^e siècles de l'ère chrétienne, aucune *citation textuelle* qui prouve que ces écrivains aient eu la connaissance de l'Évangile de saint Jean ; donc il n'existait pas de leur temps, et son origine est postérieure, du moins, à la première moitié du II^e siècle. » — *Rép. a)* Quand bien même l'assertion des adversaires serait admise et conforme à la vérité, ce ne serait encore là qu'un argument *néga-*

(c) Dans une édition suivante, *Strauss* a rétracté cet aveu compromettant, mais sans en donner la raison.

tif et sans valeur. Outre que nous n'avons des écrivains de la première moitié du II^e siècle, tels que saint Ignace, Polycarpe, Papias, etc., que bien peu de choses, quelques fragments et quelques lettres; c'était alors principalement sur la prédication orale, sur la tradition apostolique, alors encore dans toute sa jeunesse et sa vivacité, que s'appuyaient la doctrine et la foi du chrétien; la connaissance de l'Evangile ne s'étant répandue que peu à peu dans les diverses contrées du monde chrétien, on ne pouvait attendre, à cette époque, comme des époques suivantes, un usage universel des Evangiles, ni de fréquentes allusions directes à ces écrits. Le manque de citations serait donc ici d'autant moins extraordinaire, que le contraire, la fréquence de ces citations, serait, pour ces écrits, une marque fort suspecte de leur authenticité.

b) Mais il faut vraiment y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas trouver ces citations réclamées. —

aa) Dans l'Épître de *saint Barnabé*, on peut voir, au chapitre 12, où il désigne le serpent d'airain érigé par Moïse, comme la figure de Jésus-Christ, une allusion au verset 14 du troisième chapitre de l'Evangile de saint Jean.

bb) Saint Ignace (*Épître aux Romains*, c. VII) dit ces paroles : « Je ne place pas ma joie dans une nourriture » corruptible, ni dans les plaisirs de cette vie; je veux » le pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ, de » la race de David, et pour boisson, je veux son sang, » qui est la charité incorruptible. » Allusion manifeste au chap. VI de saint Jean, v. 32, 33, 43, 51, 58.

cc) Saint Polycarpe (*Épître aux Philippiciens*, c. 7), nous offre également une allusion évidente à la première Épître de saint Jean (IV, 2, 3). « Quiconque ne confesse » pas que Jésus-Christ est venu dans la chair est un » hypocrite. » — S'il a connu l'Épître de saint Jean, pourquoi n'aurait-il pas connu son Evangile? Qu'on se rappelle d'ailleurs le beau passage de saint Irénée sur saint Polycarpe, cité précédemment, page 9. — Saint Justin, Tatien, Athénagore, nous offrent également une riche moisson d'allusions manifestes au quatrième Evangile, et même des citations textuelles.

2° « Papias déclare expressément qu'il s'informait » avec soin de ce que les Apôtres avaient enseigné, et » il ne parle que de Matthieu et de Marc, comme auteurs des Evangiles. Donc du temps de *Papias*, vers » l'an 140, l'Evangile de S. Jean n'existait pas encore » (Credner). — *Rép.* C'est là une conclusion un peu précipitée. Nous ne connaissons de *Papias* que le fragment cité par Eusèbe (*voy. plus haut, page 28*). Or, évidemment ce fragment n'est pas cité dans son intégrité. Eusèbe ne voulait citer de cet auteur que ce que celui-ci disait avoir appris du prêtre Jean. Tout ce que l'on pourrait conclure de là, à la rigueur, c'est que Papias n'avait reçu de ce prêtre aucune tradition sur l'origine de l'Evangile saint Jean; mais il ne s'ensuit pas, le moins du monde, que Papias ne connaissait que les deux Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc. Papias a connu les Epîtres de saint Jean qu'il cite, d'après le témoignage d'Eusèbe, dans ses *λογῶν κυριακῶν ἐξηγήσεις*; il est permis d'en conclure, avec une grande vraisemblance, qu'il a également connu l'Evangile de cet Apôtre.

3° *Lutzelberger* s'efforce bien vainement d'éluder la force irrécusable et victorieuse du témoignage des Gnostiques et des païens même en faveur de l'authenticité de l'Evangile de Saint Jean. *Tertullien* nous assure que *Valentin*, le gnostique, se servait de l'Evangile de saint Jean dans son intégrité, « *Integro instructo*; » — mais dit *Lutzelberger*, ce n'est, de sa part, qu'une simple opinion, une conjecture. » Saint Irénée exprime aussi le même fait : « *Qui à Valentino sunt, eo quod est secundum Johannem plenissime utentes ad ostensionem conjugationum suarum,* » etc., sur lequel il lui était impossible de se tromper, puisqu'il avait entre les mains les écrits des hérétiques. Il est vrai, encore, que cet auteur nous montre *Ptolémée* s'efforçant d'expliquer l'origine de ses éons par le prologue de saint Jean. » C'est que saint Jean, dit le critique, a puisé son prologue dans la théosophie orientale, » qui sait? peut-être dans *Valentin* ou *Ptolémée* lui-même! Il est vrai, encore, que les disciples de *Valentin* se sont servis de l'Evangile de saint Jean pour

y étayer leurs erreurs. « Il ne s'ensuit pas de là, dit le » critique, qu'ils aient reconnu son authenticité. » Il s'ensuit, du moins, que de leur temps, cet Evangile, non-seulement était connu, mais jouissait d'une bien grande autorité qui ne peut s'expliquer qu'autant qu'on reconnaissait en lui l'œuvre de l'apôtre. — « Mais, comment se fait-il que Marcion, contemporain de ces » hérétiques, et originaire de l'Asie-Mineure, n'ait eu » aucune connaissance de l'Evangile de saint Jean? » Or, il est avéré que cet hérésiarque ne connaissait » que l'Evangile de saint Luc, que, encore, il avait » mutilé, afin de le faire concorder avec ses erreurs. » — Si Marcion n'admettait que l'Evangile de saint Luc, ce n'était pas par *nécessité*, et parce qu'il n'en *connaissait* aucun autre, mais par *choix*, comme étant l'Evangile du disciple saint *Paul*, dont il se flattait de défendre la doctrine. Il est certain, d'ailleurs, que les *Marcionites* qu'Origène réfutait, se servaient, du moins, de quelques passages de saint Jean (*Voy. Orig. comm. in Evang.*, p. 4. 5).

Le païen *Celse* connaissait aussi l'Evangile de saint Jean, et en rapporte un grand nombre de passages qui prouvent qu'il l'avait sous les yeux (*Voy. précéd.*, page 19). — « Personne ne sait, dit Lutzberger, d'une manière précise, quand cet auteur a vécu. — Il est, du moins, certain qu'il a vécu avant Origène, qui l'a réfuté, et vers le milieu du II^e siècle, au plus tard vers 160, et que, dès lors, nos Evangiles étaient connus, même des païens.

4^e Nous avons cité précédemment les témoignages de saint *Irénée* en faveur de l'authenticité de nos Evangiles. Après avoir parlé des Evangiles de saint *Matthieu*, de saint *Marc* et de saint *Luc*, il ajoute : « Après » cela, Jean, disciple du Sauveur, qui reposa sur son » sein, a aussi publié un Evangile, lorsqu'il résidait à » Ephèse. » (*Adv. Hær.*, III, 1). Il est impossible d'avoir rien de plus péremptoire et de plus décisif qu'un pareil témoignage, et, à défaut d'autres, il suffirait seul pour établir l'authenticité du quatrième Evangile. Saint *Irénée* était un écrivain instruit, expérimenté, mêlé dans toutes les affaires ecclésiastiques de son temps,

et jouissait d'une grande autorité, et d'une grande influence par toute l'Eglise. Il connaissait parfaitement, et l'Eglise occidentale, où il exerça le ministère épiscopal dans la force de l'âge, et l'Eglise orientale, particulièrement l'Asie-Mineure, où il avait passé sa jeunesse et reçu son éducation chrétienne. Ses souvenirs historiques s'étendaient jusqu'au temps de saint Polycarpe, successeur immédiat des Apôtres; et, dans sa vieillesse, il se rappelait, de la manière la plus vive, le souvenir de ses entretiens avec le saint vieillard. Il lui semblait encore entendre ses discours, voir sa figure, sa démarche, ses manières extérieures, etc. (*Voy. plus haut, page 9*).

Lutzelberger essaie pourtant d'ébranler ce puissant témoignage. a) « Quand Irénée, dit-il, connut Polycarpe, » il n'était alors qu'un enfant, *παῖς ὄν ἐτι*; or, qu'est-ce » que le témoignage d'un enfant? » — *Rép.* Comment un critique, qui se pique de quelque instruction, peut-il prendre ce mot, *παῖς ὄν*, comme signifiant un enfant, de 6 à 10 ans, et non plutôt un jeune homme de 12 à 16, comme le prouvent toutes les circonstances du récit, qui supposent dans saint Irénée, assez d'intelligence pour entendre et retenir les discours du saint vieillard? Ce n'est pas assurément à un enfant de 6 à 10 ans, que Polycarpe aurait « *raconté les discours du Seigneur.* » Et pourquoi un tel souvenir, qui avait laissé dans l'âme de saint Irénée une impression si profonde, n'aurait-il pas sa valeur?

b) « Le témoignage d'Irénée en faveur des Evangiles » n'a, en lui-même et pour la critique, aucune valeur, » puisqu'il repose, non sur des arguments solides et une » critique sérieuse, mais sur des raisons dogmatiques, » sur de froides et ridicules allégories. Il prouve qu'il » y a quatre Evangiles, par la raison qu'il y a quatre parties du monde, quatre vents principaux, quatre chérubins, etc., etc., » — *Rép.* Saint Irénée, en combattant les hérétiques qui repoussaient l'Evangile de saint Jean (les Allogiens, par exemple), ne se sert pas d'arguments historiques et critiques, parce que ses adversaires n'en demandaient pas. Ils repoussaient l'Evangile pour des motifs purement dogmatiques. Ils pen-

saient que, puisque toute vérité repose sur l'unité et l'indivisibilité de l'essence des choses, il ne devait y avoir qu'un Evangile dans le canon ecclésiastique. Saint Irénée leur répond avec raison que l'ordre divin et la vérité se manifestent aussi souvent dans la *pluralité* et dans le *nombre quaternaire*, que ce nombre n'est pas *arbitraire* et dénué de raison, etc.; en un mot, il réfute les raisons métaphysiques de ses adversaires par d'autres raisons métaphysiques ou mystiques; mais ce n'est pas là-dessus qu'il appuie l'*authenticité* des Evangiles, qui n'était pas en cause, et qui reposait à ses yeux sur la tradition universelle de l'Eglise.

c) « Irénée, non plus que les auteurs ecclésiastiques » contemporains et du siècle suivant, ne cite aucune » preuve historique de l'authenticité du quatrième Evangile; il ne fait que suivre une tradition vulgaire et dénuée de critique, tradition qui, comme un fleuve impur, roule, à la fois, dans ses ondes, le vrai et le faux, le certain et l'incertain. » — *Rép.* Ce ne sont là que des assertions vaines et déclamatoires. Saint Irénée nous atteste que, de son temps, au II^e siècle de l'Eglise chrétienne, l'Evangile de saint Jean, ainsi que les trois autres, était reconnu et vénéré par l'Eglise universelle, comme l'œuvre de l'Apôtre dont il portait le nom. Or, nous avons démontré, plus haut, qu'une telle unanimité dans la croyance de l'Eglise était une preuve certaine de cette authenticité. Evidemment, jamais l'Eglise d'Ephèse, par exemple, gouvernée longtemps par l'apôtre saint Jean lui-même, n'aurait pu recevoir et vénérer le quatrième Evangile comme l'œuvre de l'Apôtre, s'il était avéré, que, de son vivant, l'Apôtre n'avait jamais composé ni publié aucun écrit de ce genre, ou s'il en avait laissé un tout autre que celui qu'on lui attribuait. C'est là un fait de notoriété publique sur lequel il était impossible de s'abuser; et il est métaphysiquement impossible que des ouvrages *supposés*, qui devaient être, par leur contenu même, la base et le fondement de la foi chrétienne, s'ils avaient été réellement l'œuvre de faussaires, aient été reçus unanimement et sans opposition par toute l'Eglise, répandue en tant de contrées différentes. Le sort des écrits apocryphes en

est une preuve manifeste (*Voy. plus haut*, p. 21).

On voit que les attaques des rationalistes contre les *preuves extrinsèques* de l'authenticité de l'Evangile de saint Jean ne sont pas bien formidables, et qu'elles n'en ébranlent pas la force le moins du monde. Voyons s'ils ont été plus heureux par rapport aux *preuves intrinsèques*.

II. *Preuves intrinsèques de l'authenticité du quatrième Evangile.*

5° D'après Bretschneider, « Jésus-Christ, dans le quatrième Evangile, nous apparaît tout autre dans ses » paroles, dans sa doctrine, dans son caractère, que » dans les Synoptiques. Si les trois premiers Evangiles » sont l'œuvre des Apôtres, ou de leurs disciples immé- » diats, on ne peut attribuer au quatrième Evangile » une origine apostolique, et il doit être l'œuvre d'un » auteur postérieur au 1^{er} siècle de l'Eglise.

» Dans les trois premiers Evangiles, dit ce critique, » Jésus s'exprime avec simplicité, avec clarté, avec une » éloquence naturelle, tirant son origine, bien plutôt » de la conviction intérieure, que des artifices de l'art. » Dans le quatrième Evangile, au contraire, Jésus fait » de longs raisonnements, suivant les lois de la dia- » lectique, il s'exprime d'une manière obscure et am- » bigüe, se sert d'expressions mystiques ou métaphy- » siques que, de nos jours mêmes, les grands savants » ont grand peine à comprendre.

» Dans les Synoptiques, Jésus s'exprime par des » maximes courtes, sentencieuses, remplies de sens, » se sert de paraboles adaptées au génie oriental, aussi » ingénieuses que frappantes. Dans le quatrième Evan- » gile, on ne trouve plus rien de tout cela.

» Dans les Synoptiques, les discours de Jésus-Christ » roulent d'ordinaire sur des sujets moraux, sur la loi » mosaïque et la loi naturelle, sur les préjugés et les » erreurs du peuple juif, etc. Ici, au contraire, ils ne » roulent que sur des dogmes particuliers, des idées » transcendentales, sur sa dignité individuelle, et sa » prétendue nature divine.

» Dans les Synoptiques, Jésus ne parle presque » jamais de cette nature divine, et lorsqu'il lui arrive

» de parler de lui-même, il se donne seulement comme
» un homme doué de dons célestes, et envoyé par Dieu
» lui-même, comme le *Messie*, suivant l'idée com-
» mune que les Juifs s'en formaient alors. Ici, au
» contraire, il ne semble occupé qu'à prouver sa di-
» vinité, qu'à montrer qu'avant sa naissance corpo-
» relle, déjà il existait, qu'il était le Verbe de Dieu,
» qu'il possédait la nature divine, etc.

» Dans les trois premiers Evangiles, il reproche à
» ses persécuteurs, aux Scribes, aux Pharisiens, aux
« prêtres, leur corruption, leur orgueil, leur hypo-
» crisie et leur fausse piété, et s'élève contre eux avec
» le zèle d'une vertu indignée. Dans celui-ci, au con-
» traire, il n'a avec eux que des disputes dogmatiques,
» et leur reproche, par-dessus tout, de ne pas croire
» à son autorité et à sa nature divine.

» Par rapport au mérite littéraire des discours de
» Jésus, la différence n'est pas moins frappante. Dans
» les Synoptiques, on trouve, tant dans la matière que
» dans les expressions, une richesse et une variété
» telle qu'on devait l'attendre d'une intelligence si fé-
« conde et si puissante sur l'esprit de la multitude.
« Dans le quatrième Evangile, on voit régner une éter-
» nelle uniformité, et l'on ne trouve rien de cette élo-
» quence vive et profonde qui part d'un cœur rempli
» de Dieu. C'est ainsi que la prière de Jésus, la veille
» de sa mort, si belle et si touchante dans sa brièveté,
» se trouve transformée, dans le quatrième Evangile,
» en un discours long, verbeux, froid, et uniquement
» rempli des idées de sa grandeur divine. » Il faut
donc opter entre les Synoptiques et le quatrième Evan-
gile.

Rép. Le caractère particulier de Saint-Jean et le but
spécial qu'il s'est proposé, ont dû, en effet, établir une
certaine différence entre son Evangile et les trois qui
l'avaient précédé; mais il est évident que les préten-
dus oppositions que *Bretschneider* essaie de faire res-
sortir sont exagérées et imaginaires.

Il est vrai qu'en général, les discours de Jésus-
Christ, dans les trois premiers Evangiles, sont popu-
laires, courts, gnomiques, sentencieux, paraboliques,

et que ceux que saint Jean nous a conservés sont plus étendus, plus raisonnés, et semblent présenter une plus grande profondeur, et une mysticité plus haute. Toutefois, même dans les Synoptiques, Jésus ne parle pas toujours de la même manière, mais varie son langage, suivant les occasions et les circonstances, tantôt, lorsqu'il s'adresse au peuple, employant les sentences et les paraboles; tantôt, au contraire, usant de raisonnements et d'argumentations, lorsqu'il parle à des adversaires savants et instruits (*Voy., par exemple, Matt. XII, 22. XXII, 15. XXIII, 41*). Les Synoptiques, dont le but principal était de nous exposer la vie de Jésus-Christ au milieu du peuple, nous offrent naturellement, dans ses discours, une éloquence plus simple et plus populaire.

Le souvenir des Apôtres, ou la tradition orale, ont dû conserver naturellement les sentences frappantes et courtes qui se gravent facilement dans la mémoire. Saint Jean, au contraire, nous donnant un choix des entretiens que Jésus a eus avec les docteurs et les rabbins, devait nous offrir plus de développement. D'ailleurs, le style sentencieux, parabolique et populaire ne manque pas entièrement dans son Evangile (*Voy., par exemple, IV, 33. VI, 32. X, 1. XV, 1, etc.*).

« Quel'on cède sans prévention, dit Néander dans » sa *Vie de Jésus* (en All.), à l'impression que fait » éprouver le discours sur la montagne, et que l'on » se demande ensuite, s'il est probable qu'un génie » aussi profond, aussi sublime, aussi puissant, ne se » soit servi, durant tout le cours de son ministère, que » d'un seul genre de locution. Un esprit qui étendait » sa puissance, non-seulement sur les caractères simples et pratiques, mais encore sur les génies sublimes et profonds, tels que Paul, doit aussi, dans l'occasion, avoir répandu des éléments propres à une pareille direction. S'il est vrai que le Christianisme attira bientôt, de divers lieux, et des directions les plus opposées, les esprits les plus diversement cultivés, on est en droit de supposer, dans son divin fondateur, des qualités et des éléments en rapport avec ces directions diverses. »

Si les discours de Jésus-Christ, dans saint Jean, roulent plus particulièrement sur la nature divine, c'est que c'était justement le but spécial qu'il s'était proposé, que son dessein était de faire ressortir les preuves de la divinité de Jésus-Christ et de confondre les hérétiques de son temps qui la niaient. Les Synoptiques, ainsi que les Epîtres de saint Paul, nous offrent également les preuves de cette divinité (*Voy.* Matt. xi, 27. xvii, 2. xviii, 18. xxii, 41, etc., et les endroits parallèles de saint Marc et de saint Luc). Au reste, il est faux que l'on trouve dans saint Jean des idées spéculatives et métaphysiques (a), telles qu'on les trouverait, par exemple, dans un philosophe judaïco-alexandrin, ou un gnostique du II^e siècle. Tout, dans cet Evangile, a un rapport essentiel et pratique avec la vie intérieure et toute divine que l'auteur du christianisme est venu fonder sur la terre. Un Evangile qui aurait été composé dans le II^e siècle, dans l'unique but de propager une doctrine philosophique sur le λόγος, aurait une toute autre forme, comme il est facile de s'en convaincre, pour peu que l'on veuille comparer

(a) « Toute une langue nouvelle, dit Renan, p. xxxv, se déploie dans saint Jean, langue dont les Synoptiques n'ont pas la moindre idée. (Par exemple : » monde, vérité, lumière, ténèbres, etc.). Si Jésus avait jamais parlé dans ce » style, qui n'a rien d'hébreu, rien de juif, rien de thalmudique, comment un » seul de ses auditeurs en aurait-il si bien gardé le secret? »

Qui ne croirait, en lisant ces mots : « les Synoptiques n'ont pas la moindre idée, » que M. Renan a quelque raison d'affirmer cela? Il n'en a pas la moindre. Tous ces mots, comme il est facile de le vérifier, se trouvent précisément et clairement dans les Synoptiques, dans le même sens mystique.

Qu'il nous soit permis d'en citer quelques exemples. Ouvrez les Evangiles, vous trouverez (Luc, xvi, 8) : « Fils du siècle, et enfants de lumière, » (Matt., xviii, 73) : « Si tu veux entrer dans la vie, pratique les commandements; » — (Matt., vii, 14) : « Qu'elle est étroite, la porte qui conduit à la vie! » — (Matt., xxii, 13) : « Jetez-le » dans les ténèbres extérieures; » (et iv, 16) : « Ceux qui étaient couchés dans les » ténèbres et l'ombre de la mort, une grande lumière s'est levée sur eux; » — (Luc, ii, 23) : « Lumière de révélation pour les peuples; » etc. — Dans tous ces passages, les mots : ténèbres, lumière, monde ou siècle, vie, etc., sont pris évidemment dans le même sens mystique que dans saint Jean. Et comment s'en étonner? Comme le remarque le P. Gratry, c'est la langue des prophètes et des psaumes : elle constitue l'éternelle et divine poésie déposée dans le peuple de Dieu.

Tout cela n'empêchera pas le critique rationaliste de prononcer avec une assurance imperturbable ce jugement définitif : « Toute une nouvelle langue mystique se déploie en saint Jean, dont les Synoptiques n'ont pas la moindre idée! » (*Voyez la réponse à M. Renan, par le P. Gratry, p. 13.*)

l'Evangile de saint Jean avec les écrits apocryphes, ou gnostiques, ou philosophiques, composés à cette époque.

Il est vrai, enfin, que saint Jean semble pénétrer plus profondément dans la nature et le caractère du Sauveur, et s'élever à une hauteur de spéculation plus sublime; mais cette différence de coloris qui, au fond, nous offre toujours la même doctrine, et qui ne présente aucune contradiction avec les Synoptiques, trouve son explication, en premier lieu, dans la richesse infinie et inépuisable de l'esprit de Jésus-Christ lui-même, se modifiant suivant les diverses circonstances, et s'adaptant aux besoins et à la capacité de ceux avec lesquels il traite, et, en second lieu, dans l'individualité même de saint Jean, qui, par suite de son amour plus ardent, de son intimité plus étroite avec le sauveur, des lumières plus vives dont il était éclairé, de l'élévation et de la sublimité naturelle de son esprit, était plus capable qu'un autre de découvrir et d'apprécier ce qu'il y avait en Jésus de grand et de divin.

Loin de trouver le *style* de saint Jean inférieur à celui des Synoptiques, les critiques impartiaux, au contraire, trouvent qu'il l'emporte par son élévation et sa sublimité. On y respire comme un parfum de la divinité et de l'amour divin, qu'il est difficile de méconnaître. Il faut avoir le goût faux, et dénaturé par l'incrédulité qui dessèche le cœur, pour trouver, par exemple, le sublime et touchant discours de la cène long, froid et verbeux (b).

(b) Cette objection a été renouvelée par M. Rensan, dans son Introduction à la *Vie de Jésus* : « Une distinction capitale, dit-il, p. xxix, doit être faite dans » l'Evangile de Jean. D'une part, cet Evangile nous présente un canevas de la » vie de Jésus, qui diffère considérablement de celui des Synoptiques. De l'autre, » il met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les allures, » les doctrines, n'ont rien de commun avec les *Logia* rapportés par les Synop- » tiques. Sous ce second rapport, la différence est telle qu'il faut faire son choix » d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu » parler comme le veut Jean; entre les deux autorités, aucun critique n'a hésité, » ni n'hésitera. A mille lieues du ton simple, désintéressé, impersonnel des Sy- » noptiques, l'Evangile de Jean montre sans cesse les préoccupations de l'apolo- » giste, les arrière-pensées du sectaire, l'intention de prouver une thèse, et de » convaincre des adversaires. Ce n'est pas par des tirades prétentieuses, lourdes,

6° Quant aux *prétendues contradictions* que l'on a cru trouver entre les Synoptiques et le quatrième Evangile, elles trouveront leurs solutions dans le cours de l'ouvrage.

» mal écrites, disant peu de choses, au sens moral, que Jésus a fondé son œuvre » divine. Les discours de Jean sont remplis d'une gnose obscure, d'une métaphysique contournée. Leur ton mystique ne répond en rien au caractère de l'éloquence de Jésus-Christ..... Un nouvel esprit a soufflé..... On entre dans les » aridités de la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait. »

Sans répéter dans cette note la réponse que nous donnons à cette objection fondamentale du rationalisme moderne, je me contenterai de citer ici la manière dont M. l'abbé Freppel fait ressortir le goût littéraire de notre critique. « Jusqu'ici, dit-il, lorsqu'on voulait procurer à un homme une de ces jouissances qui remplissent le cœur, en même temps qu'elles élèvent l'intelligence, on lui disait : » Si vous avez l'âme faite pour sentir, pour savourer le vrai, le bon, le beau, le » pathétique, le sublime, lisez, et relisez encore, par exemple, les chapitres 14, » 15, 16, 17, de l'Evangile de saint Jean. Il n'existe rien de pareil sur la terre. » Chaque mot est une lumière et une force pour des millions et millions d'âmes » qui y ont puisé la confiance en Dieu, le sentiment de la dignité, le courage de » la vertu. » Erreur que tout cela ! Théologiens, philosophes, littérateurs, tous s'y sont trompés. Il était réservé à M. Renan de nous apprendre que ces discours » ne sont que des tirades prétentieuses, lourdes, mal écrites, disant peu de choses » au sens moral, remplies d'une gnose obscure, d'une métaphysique contournée, » des discours raides et gauches, au ton faux et inégal, etc. » Voilà ce qu'un membre de l'Institut ose écrire en France au XIX^e siècle. Si quelqu'un venait me soutenir que les discours de Démosthène sont des tirades prétentieuses et lourdes, et les *Oraisons funèbres* de Bossuet des discours raides et gauches, je ne lui répondrais pas, parce qu'il manquerait d'un sens pour m'entendre, et si un candidat osait émettre sur le discours de la cène, le jugement que se permet M. Renan, j'ai trop de confiance dans le discernement de mes collègues de la Faculté des lettres, pour ne pas penser qu'ils ne l'admettraient pas au grade de bachelier.

« Qu'on ne vienne donc pas, poursuit l'abbé Freppel, nous parler des *Entretiens* de Xénophon et des *Dialogues* de Platon, pour éblouir les simples par un rapprochement ridicule. Est-ce que Platon a jamais prétendu tromper le public sur le rôle qu'il prête à Socrate dans ses *Dialogues* ? La fiction saute aux yeux. Les discours que Platon place dans la bouche de Socrate ne sont pas plus authentiques que ceux des autres interlocuteurs, d'Eutyphron, d'Alcibiade ou de Menon. Le simple bon sens suffit pour avertir que l'auteur ne les donne pas pour des pièces historiques. Y a-t-il là le moindre semblant d'analogie avec une relation que son auteur fait suivre de cette attestation solennelle : « Ce que nous avons » entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et » touché de nos mains, nous vous l'annonçons ? » [*1^{re} Eptre de saint Jean, 1, 1 et suiv.*] — (Que l'auteur de cette Eptre soit le même qui a écrit le quatrième Evangile, c'est ce dont personne ne doute, pas même M. Renan). Où donc Platon a-t-il écrit quelque chose de pareil pour faire accroire qu'il ne fait que reproduire littéralement, dans ses *Dialogues*, ce qu'il avait entendu de la bouche de Socrate ? »

« Tout le monde sait chez nous, dit M. Keim, dans une recension qu'il a faite » du livre de Renan, dans la *Gazette d'Augsbourg*, qu'il faut accepter ou rejeter » en entier l'Evangile de saint Jean. C'est un tout indivisible dans son unité. » Aucun mot irrévérencieux ne semble trop fort à Renan, quand il veut caractériser les discours qui forment une moitié de cet Evangile ; il parle d'une métaphysique sèche et stérile, de tirades fatigantes, peu propres à convertir le monde, de tirades prétentieuses, lourdes, mal écrites, disant peu de choses au sens moral, nous faisant entrer dans les aridités de la métaphysique, dans les

D. LIEU ET TEMPS DE LA COMPOSITION DE L'ÉVANGILE.

D'après les témoignages de saint Irénée, et de toute l'antiquité chrétienne, S. Jean a écrit son Évangile à Ephèse (ἐν Ἐφέσῳ τῆς Ἀσίας διατρέπων, *Hæc.*, III, 1). L'ancien canon de *Murator* (*Voy. précéd.*, page 15), assure qu'il l'a écrit sur la demande des évêques de l'Asie. Saint Jérôme dit la même chose, et raconte que : « Lorsque » saint Jean était en Asie, et que, déjà, les hérésies » commençaient à pulluler de toutes parts, il fut pressé » par presque tous les évêques de l'Asie, et l'ambassade » de plusieurs Eglises, de laisser un témoignage par » écrit en faveur de la vérité en péril (a). »

Le même auteur raconte plus loin, qu'étant prié par ses frères d'écrire l'*Évangile*, il ordonna des jeûnes et des prières publiques, et prononça les premières paroles : « Au commencement était le Verbe, » au sortir d'une profonde méditation (b).

L'explication des noms hébreux, des usages judaïques, les remarques topographiques, la rareté des citations de l'Ancien Testament, etc., sont autant d'indices

» ténèbres du dogme abstrait. Quant à l'autre moitié de l'Évangile de saint Jean, » la partie historique, M. Renan déclare, avec la même assurance, qu'il faut y » reconnaître les renseignements précis d'un témoin oculaire entièrement digne » de confiance. Il procède de la même manière, mais en sens inverse, dans le » jugement qu'il porte sur les trois autres Évangiles : la partie historique est fort » dépréciée, mais les discours qu'ils renferment, surtout ceux de l'Évangile de » saint Matthieu, sont des pierres précieuses d'une valeur inestimable.

» En lisant ces choses étranges, le lecteur le plus naïf se sent porté à en douter, et il a bien raison : car, en poursuivant la lecture de la *Vie de Jésus*, nous » nous convaincrions que M. Renan lui-même ne les a pas prises au sérieux. En » effet, les récits fidèles du témoin oculaire, auxquels l'auteur attache tant de » valeur, sont plus loin passés sous silence, répudiés, scandaleusement défigurés. » Nous citons pour exemple la résurrection de Lazare. Les discours qui, dans » l'Introduction, sont si sévèrement jugés, reprennent plus tard de la faveur, » même le discours à la Samaritaine, les paroles adressées aux Capharnaïtes, les » promesses du Paraclet, même enfin, ceux qui contiennent la subtile métaphysique qu'on avait repoussée avec tant de dédain. M. Renan brûle ce qu'il avait » adoré, il adore ce qu'il avait brûlé. » (*Voy. Corresp.*, 25 oct. 1863).

(a) « Johannes cum esset in Asia, etiam tum hæreticorum semina pullularent, » coactus est ab omnibus penè tunc Asiae episcopis, et multarum ecclesiarum » legationibus, de æternitate salvatoris altius scribere » (*Hier. proëm. in Matt.*)

(b) « Ecclesiastica narrat historia cum à fratribus cogeretur ut scriberet, ita » facturum se respondisse, si, indicto jejuniis, in commune omnes deprecarentur : » quo expleto, revelatione saturatus, illud proëmium à cælo veniens eructavit : » In principio erat Verbum. » (*Proëm. in Matt.*)

que l'Évangile de saint Jean a été spécialement écrit pour les *Grecs* et pour les Gentils convertis au christianisme.

L'Évangile de saint Jean a été écrit le dernier de tous : « *Novissimus omnium scripsit Evangelium* » (*Hyer. script. eccl.* 9).

La différence qui existe entre le grec de l'Apocalypse et celui de l'Évangile, et la plus grande pureté que l'on remarque dans ce dernier, induisent à supposer que l'Évangile a dû être composé à une époque postérieure, et lorsque l'Apôtre, par suite de son séjour prolongé dans l'Asie mineure, avait acquis une connaissance plus exacte de la langue grecque. On ne sait rien d'une manière bien certaine sur l'époque précise de la composition de l'Évangile. Suivant saint Epiphane (*Hær.* 5. 1, 21), il l'aurait composé étant âgé de 90 ans, vers l'an 87 de l'ère chrétienne. Toute l'antiquité est d'accord que l'Évangile de saint Jean a été écrit en grec.

E. BUT SPÉCIAL QUE S'EST PROPOSÉ L'ÉVANGÉLISTE.

M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, a fait une curieuse découverte. Nous ignorions jusqu'à ce jour pour quel motif saint Jean s'était décidé à écrire son Évangile; il était réservé à M. Renan de nous le découvrir au bout de 18 siècles : c'est : « qu'il fut froissé de voir qu'on ne » lui accordait pas dans l'histoire du Christ une assez » grande place; c'est pourquoi il commença à dicter » une foule de choses, avec l'intention de montrer que, » dans beaucoup de cas où l'on ne parlait que de Pierre, » il avait figuré avec et avant lui. » — « Ainsi, observe très-bien l'abbé Freppel (*Réf. de Ren.*), cet admirable Évangile, dont Herder aimait à dire : « La main d'un ange l'a écrit, » c'est à un vif sentiment de jalousie contre saint Pierre, que nous le devons. Le pauvre homme était blessé dans son amour-propre de vieillard : il s'indignait de voir qu'on ne lui faisait pas la part assez belle dans l'histoire évangélique. Alors, pour faire pièce à saint Pierre, il se décide aussi à dicter ses souvenirs, et aussitôt sort de sa bouche cette parole sublime que 18 siècles ont admirée, méditée, commentée : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le*

Verbe était Dieu. » Voilà ce que M. Renan nomme de la *haute critique*, et ce que nous appelons, nous, *une plate et impertinente puérilité.* »

Saint Jean a déclaré lui-même quelle fin il s'était proposée en écrivant son Evangile : « Ceci est écrit, » afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de » Dieu, et afin que, croyant, vous ayez la vie en son » nom. » Ainsi saint Jean s'est principalement appliqué, dans son Evangile, à fortifier la foi des chrétiens en Jésus-Christ, Fils de Dieu, à mettre en lumière la divinité de Jésus-Christ, à confondre ainsi les hérétiques qui la niaient. La divinité de Jésus-Christ est également annoncée dans les autres Evangiles : elle est prouvée par les miracles qui y sont rapportés. Mais leurs auteurs ne se sont pas proposé pour but spécial de faire ressortir cette vérité ; elle découle, en quelque sorte, naturellement, des choses mêmes qui font la matière de leur récit. Pour saint Jean, au contraire, c'est l'idée principale et dominante à laquelle tout le reste se rapporte, c'est la pierre fondamentale sur laquelle repose l'édifice entier.

Parmi les Juifs de l'Asie-Mineure convertis au christianisme, plusieurs possédaient une certaine culture scientifique. Ces hommes orgueilleux, enflés de leur vain savoir, se croyaient supérieurs aux Apôtres, et voulaient expliquer la doctrine de Jésus-Christ qu'ils comprenaient mal, par leur prétendue science (gnosis), et corrompaient la foi, en y mêlant leurs fausses idées philosophiques. Cette manie de dogmatiser et d'expliquer philosophiquement les mystères se répandit, comme une épidémie, parmi les Juifs orientaux convertis au christianisme. Le mal était d'autant plus inquiétant, que cette classe de chrétiens se croyait appelée à instruire les autres, et, pour gagner de nombreux disciples, déviait facilement de la vérité évangélique. Les premiers symptômes de ce mal se déclarèrent sous les yeux mêmes de saint Paul. Il se plaint amèrement, dans ses lettres pastorales, de la perversité de certains hommes, qui voulaient se poser en docteurs, et qui n'entendaient pas eux-mêmes ce qu'ils disaient (1 *Tim.* 1, 3, 7).

C'est contre cette propagande gnostique que furent dirigés les écrits de saint Jean. Sa première Epître est comme la *Préface* de son Evangile, et nous en explique le but. L'auteur ne prétend pas apporter aux chrétiens auxquels il s'adresse des vérités inconnues : son but est seulement de les confirmer dans ce qu'ils ont reçu, et de les prémunir contre les efforts de certains hommes, qu'il appelle des *antéchrists*, et qui cherchent à les induire en erreur. Ces antéchrists ayant sans cesse à la bouche le mot magique de *Science* (γνῶσις), l'Apôtre donne aux fidèles les caractères de la vraie science, et leur montre que cette science, dont ils possèdent déjà le trésor, n'a besoin ni d'être complétée ni d'être transformée par la gnose prétendue de ces hérétiques, etc. Saint Irénée nous apprend le nom d'un de ces nombreux *antéchrists*, contre lesquels saint Jean avait à lutter. Il s'appelait Cérinthe, était juif de nation, et s'était peut-être formé à Alexandrie ; on ne sait en quel lieu il se fit chrétien. Il se trouvait à Ephèse en même temps que saint Jean, et saint Polycarpe nous apprend que saint Jean, lors de son séjour dans cette ville, voulut entrer dans un bain public, mais qu'apercevant l'hérétique Cérinthe, il sortit aussitôt en s'écriant : « Fuyons, de » crainte que ce bâtiment ne nous écrase, en s'écrou- » lant sur cet ennemi de la vérité. »

Cérinthe croyait que Dieu n'avait pas créé l'univers immédiatement par lui-même, mais qu'il avait produit des esprits, des intelligences ou génies, plus ou moins parfaits les uns que les autres, que l'un de ceux-ci avait été l'artisan du monde, que tous le gouvernaient, et en administraient chacun une portion. Il prétendait que Jésus était né de Joseph et de Marie, comme les autres hommes, mais qu'il était doué d'une sagesse et d'une sainteté fort supérieures ; qu'au moment de son baptême, le *Christ* ou le Fils de Dieu, l'un de ces génies supérieurs aux hommes, mais inférieurs à Dieu, ou *éons*, (comme il les appelait), était descendu sur lui en forme de colombe, lui avait donné le pouvoir de faire des miracles ; qu'au moment de la passion de Jésus-Christ, le Christ s'était séparé de lui, pour retourner vers son Père, que Jésus seul avait souffert, était mort, était res-

susité, mais que le Christ, pur esprit, était incapable de souffrir.

A cet hérétique, saint Epiphane et saint Jérôme joignent les *Ebionites*, chrétiens judaïsans, qui niaient la divinité de Jésus-Christ. D'autres y joignent encore les *Docètes*, espèces de *Gnostiques*, qui prétendaient que Jésus-Christ n'avait qu'une chair apparente, et les disciples de saint Jean-Baptiste, qui voulaient élever le Précurseur au-dessus même de Jésus-Christ.

Ce n'est pas que l'Evangile de saint Jean renferme précisément une polémique en règle contre tous ces hérétiques, et leurs erreurs ; mais il les confond d'une manière indirecte par le développement positif et précis de la nature du Verbe ou λόγος, et de ses rapports avec le Père éternel, avec le monde et avec l'humanité, etc.

Plusieurs Pères (Clément d'Alexandrie, S. Jérôme, Eusèbe, Epiphane), disent, en outre, que S. Jean avait composé son Evangile dans le but de compléter les trois premiers Evangiles, et de suppléer à leurs omissions. C'est à cause de cela qu'il passe sous silence un grand nombre d'événements importants, tels que le choix des Apôtres, la mort de Jean-Baptiste, le ministère de Jésus en Galilée, la transfiguration, la confession de S. Pierre, la prédiction de la ruine de Jérusalem, l'institution de la scène, l'ascension, etc..., qui, pourtant, entraient dans le but spécial de son Evangile.

Mais cette opinion, qui n'est, après tout, que l'opinion particulière des saints Docteurs, offre plusieurs difficultés. 1° Entre plusieurs récits de S. Jean, mis en rapport avec ceux des autres évangélistes, on trouve, soit par rapport à l'ordre du temps, soit par rapport aux circonstances du récit, plusieurs divergences et contradictions apparentes que l'*Exégèse*, il est vrai, parvient à expliquer, et qui n'ébranlaient en rien la véracité et la bonne foi de l'évangéliste, mais que, vraisemblablement, il aurait pris à tâche d'éviter, s'il avait eu les autres Evangiles sous la main, pendant son travail. (*Comparez par exemple*, Jo. VI, 1. — III, 12. — XI, avec Matt. XXV, 6. — XVIII, 39. — XXVII, 23. — XIX, 17. — XXVII, 32, etc. — *Voyez particulièrement les récits de la passion et de la résurrection*).

2° Saint Jean a rappelé dans son Évangile plusieurs événements rapportés par les autres évangélistes. (*Comparez* Jo. I, 19. — Matt. III, 13. — M. I. 9. — L. III, 31. — Jo. VI, 6. — Matt. XI, 22, etc.) Or, cette répétition était superflue, si le but de S. Jean avait été de suppléer aux omissions.

3° Enfin, S. Jean ne dit nulle part, qu'il ait écrit pour suppléer aux omissions des autres évangélistes; il n'en fait aucune mention, et n'y renvoie jamais ses lecteurs.

On peut donc conclure que S. Jean connaissait certainement les trois Évangiles publiés avant le sien, qu'il crut inutile de rapporter au long ce qui s'y trouvait déjà, mais qu'il ne les avait pas sous la main dans son travail, qu'il n'en avait que des réminiscences, et qu'il ne se proposait pas, d'une manière précise et déterminée de les compléter.

STYLE. — Le caractère particulier du style de S. Jean est d'unir une grande simplicité d'expression à la sublimité, et à la profondeur des idées. Ses récits sont, en général, *particularisés*, et entourés de circonstances qui les mettent, en quelque sorte, sous les yeux du lecteur; circonstances de lieux, de temps, de personnes, motifs de l'action, etc. Les autres évangélistes se bornent au récit simple et nu, S. Jean y joint souvent ses remarques particulières et ses propres réflexions. Il s'applique plus à rapporter les paroles de Jésus-Christ que ses actions, et il les rapporte avec une certaine suite, et une certaine étendue. Il a quelques expressions favorites, qui reviennent souvent, et dont l'intelligence répand un grand jour sur le reste de ses idées, telles que λόγος, μαρτυρία, δόξα, φῶς, σκότος, ἀλήθεια, ζωὴ αἰώνιος, etc. S. Denys d'Alexandrie trouve son style pur, élégant et correct. On remarque qu'il aime les répétitions, qu'il se plaît à commencer une proposition par un mot employé dans la précédente, qu'il ne parle jamais de lui qu'à la troisième personne.

§ VII

INTÉGRITÉ DES LIVRES ÉVANGÉLIQUES

Ce n'est pas assez d'avoir prouvé que nos Evangiles sont incontestablement des auteurs auxquels on les attribue, il nous reste encore à montrer qu'ils sont parvenus jusqu'à nous purs de toute altération, du moins essentielle.

Ce n'est pas sans raison que nous posons cette exception, *du moins essentielle*, car nous sommes loin de prétendre qu'il n'ait pu se glisser dans le texte quelques fautes légères produites par l'inattention, la précipitation, ou l'ignorance des copistes; dans la supposition contraire, il faudrait admettre *un miracle perpétuel*, qui, dans tous les siècles, aurait préservé une multitude innombrable de copistes de toute espèce de négligence et d'inadvertance, miracle qui n'était pas nécessaire, et qui n'entre pas dans les vues de la Providence.

Après la mort de Jésus-Christ, les Apôtres, d'après l'ordre de leur divin Maître, se répandirent dans les diverses régions du monde connu, formant partout des églises, dont ils confièrent le gouvernement à des pasteurs qui devaient tenir leur place, et qui étaient chargés de maintenir intact, et dans toute sa pureté, le précieux dépôt de la foi, et des saints livres qui en contiennent la substance, et qui en étaient le fondement. Ces livres, où les Apôtres avaient consigné leur doctrine, qui renfermaient la vie et les paroles mêmes de Jésus-Christ, étaient révéérés comme divins, gardés avec le soin le plus religieux, comme un trésor venu du ciel, et confié à la vigilance particulière des pasteurs.

Or, il est de toute impossibilité que de tels livres aient jamais pu être, en matière importante et essentielle, altérés et corrompus.

A quelle époque, en effet, placer cette altération? — Durant la vie des Apôtres? — Ils s'y seraient nécessairement opposés. Eux, qui versaient leur sang pour dé-

fendre la doctrine de leur Maître, auraient-ils pu voir, sans réclamation, et avec indifférence, cette doctrine, et les livres qui la renfermaient, altérés, défigurés, corrompus par les faussaires ?

La placera-t-on dans les temps qui suivirent immédiatement la mort des Apôtres, dans la première moitié du II^e siècle ? — Mais la doctrine des Apôtres était alors toute récente ; les disciples qui les avaient entendus vivaient encore. Un S. Ignace, un S. Polycarpe, et les autres évêques chargés du dépôt sacré des écritures, auraient-ils pu voir, sans s'y opposer de toutes leurs forces, une entreprise aussi sacrilège ? Les autographes qui, suivant le témoignage de Tertullien, se conservaient alors dans les principales églises, ne suffisaient-ils pas pour confondre les faussaires et faire avorter leur vaine tentative ?

Aimera-t-on mieux assigner une époque plus éloignée ? — Les difficultés ne feront que s'accroître, et devenir plus insurmontables ; car, avec le temps, les copies se multiplièrent sans nombre, il se fit des traductions dans toutes les langues connues ; les SS. Pères expliquèrent ces saints livres, en firent des *Commentaires*, les prirent pour le texte de leurs instructions.

Voilà donc un faussaire qui entreprend de corrompre l'Evangile. L'entreprise n'est pas facile ; car, pour y réussir, il faudra s'emparer, du même coup, de tous les exemplaires, de toutes les versions de ces saintes Ecritures disséminées par toute la terre ; ce n'est pas assez, de tous les ouvrages des SS. Pères et des Docteurs de l'Eglise, sans qu'un seul échappe à cette perquisition, et remettre tous les exemplaires corrompus et falsifiés entre les mains de leurs anciens propriétaires, et cela, sans la moindre réclamation de la part de l'Eglise et de ses pasteurs. Le bon sens se révolte contre une supposition aussi absurde, qui se trouve, d'ailleurs, pleinement réfutée par l'histoire, puisque, toutes les fois que des novateurs ont essayé d'altérer le texte sacré, pour y trouver la confirmation de leurs erreurs, l'Eglise s'est élevée avec indignation contre leur entreprise sacrilège, et que leurs exemplaires falsifiés, condamnés et re-

poussés par l'Eglise, n'ont jamais obtenu la moindre autorité, et ont fini par disparaître.

Au reste, les recherches de la critique moderne, le soin que l'on a mis à compiler tous les anciens manuscrits, les anciennes versions et les écrits des SS. Pères, pour en recueillir toutes les variantes, ont placé l'intégrité des livres évangéliques, telle que nous l'avons expliquée plus haut, au-dessus de toute contestation sérieuse.

Les ressources dont dispose la critique, à cet égard, sont immenses.

La première source où l'on a pu recueillir les variantes est la collection des *anciens manuscrits*. *Griesbach*, dans son édition du Nouveau Testament, rien que sur les Evangiles, a rassemblé les variantes de 356 manuscrits. *Scholz*, qui en a donné une édition plus nouvelle, en a comparé 426, dont 27 en lettres *onciales* ou majuscules, sans compter 178 *Lectionnaires*, ou recueil des Evangiles de chaque dimanche. Le manuscrit du Vatican remonte, de l'aveu des savants, au IV^e ou V^e siècle.

La deuxième source est fournie par les écrits des *SS. Pères*, qui ont expliqué et commenté les saints Evangiles, et dans lesquels on les retrouve tout entiers. Les œuvres de ces saints Docteurs nous représentent le texte des manuscrits de l'époque où ils vivaient, de sorte que nous pouvons constater le texte des Evangiles, tel qu'il existait de siècle en siècle, jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne.

La troisième source nous est fournie par les différentes *versions*, faites en toutes les langues, à mesure que le christianisme se répandait par tous les peuples. Ainsi, nous avons d'abord la version *latine*, ou *italique*, qui remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne, qui, collationnée sur les meilleurs manuscrits par S. Jérôme, et purifiée des légères taches qui avaient pu s'y glisser, a toujours joui dans l'Eglise latine, sous le nom de *Vulgate*, de la plus grande autorité, et a été déclarée, par le Concile de Trente, *authentique*, c'est-à-dire conforme au texte original (a).

(a) « *In ipsis autem interpretationibus Itala cæteris præferatur, nam est verborum tenacior cum perspicuitate sententiæ.* » (S. August. de doct.) — Nous

Nous avons ensuite la version *syriacque*, dite le *Peshito*, (c'est-à-dire *simple*, *fidèle*), qui, de l'aveu des savants, remonte aux premiers siècles de l'église; les versions copte, éthiopienne, arménienne, géorgienne, arabe, persique; la version gothique d'Ulphilas, qui remonte au IV^e siècle. Ces versions ont été accueillies, pour la plupart, dans les diverses polyglottes. On possède, en outre, un grand nombre d'autres manuscrits slaves, russes, etc.

C'est à l'aide de ces divers moyens que *Mill*, dans l'édition in-folio qu'il donna, en 1717, du Nouveau Testament grec, en rassembla plus de 30,000 variantes. Mais ses travaux ont encore été surpassés par ceux de *Bengel* (in-4^o, 1734), de *Wetstein* (2 vol., 1751), de *Griesbach* (in-8^o, 1774), de *Matthæi* (12 vol. in-18^o, 1782), d'*Alter* (2^e vol. in-8^o, 1786), de *Scholz* (2^e vol. in-4^o, 1830), et de *Lachmann* (ie-8^o, 1842). Le nombre des variantes, ainsi recueillies, monte à plus de 60,000.

Mais, en quoi consistent ces variantes? Changent-elles, en rien d'essentiel, le sens et la substance des saints livres? Nullement. Ainsi, par exemple, c'est 1^o une lettre prise par erreur de copiste, pour une autre à laquelle elle ressemble, (ὡς ἑαυτοῦ, pour ὡς σεαυταῦ; ἐγενήθημεν νήπιοι, pour ἤπιοι); 2^o un mot changé de place (Καρπὸν τίνα, pour τίνα Καρπὸν); 3^o un mot pris pour un autre qui a le même son (ποιησώμεν, pour ποιήσομεν; Κενω, pour Καινω; χριστός, pour χρηστός; ἡμεῖς, pour ὑμεῖς, etc.); 4^o un mot synonyme, en place du mot primitif (θεοῦ pour Κύριου; πόλη, pour θύρα, etc.); une lettre qui appartient à un mot, jointe au mot voisin, par suite de l'usage où l'on était autrefois de ne pas séparer les mots, les uns des autres, (ἐκάστοις κοποῦντες, pour ἐκάστοι σκοποῦντες, τὰ δε, pour τόδε, etc.); 6^o quelquefois, un mot qui était à la marge est glissé dans le texte. C'est ainsi qu'on trouve dans un manuscrit, (*cod. conent.* 3), ces mots, qui, d'abord, avaient

avons encore cette version italique du Nouveau Testament entier, telle qu'elle était avant la correction de S. Jérôme, dans le recueil de Dom Sabbatier : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ, seu vetus Itala, etc.* (Rhm. 1743, 3 v. fol). Chacun peut se convaincre par soi-même qu'elle ne contient aucune erreur, et que les fautes que le saint docteur y a corrigées ne sont pas considérables.

été écrits en marge, ἐν πολλὰς τῶν ἀντιγραφῶν οὕτως εὐρήται; 7° quelquefois, le copiste veut embellir l'original, et y substituer des expressions plus élégantes, et plus conformes aux règles de la grammaire, etc., etc.

Ainsi, de toutes ces recherches critiques, si laborieusement entreprises, avec l'esprit le plus indépendant, par des écrivains protestants et rationalistes, il ressort, avec la dernière évidence, un fait que personne ne peut nier, qu'il est facile de constater en ouvrant les divers recueils indiqués plus haut, et qui place l'intégrité des Evangiles au-dessus de toutes contestations, c'est que, malgré cette prodigieuse multitude de variantes, rassemblées de toutes parts, et qui ne roulent le plus souvent que sur des minuties, le sens des mots et des phrases, le fond des faits et de la doctrine, restent toujours les mêmes.

POLÉMIQUE RATIONALISTE.

S'il en faut croire M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*,
 » les Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc ne
 » nous sont pas parvenus tels qu'ils étaient sortis des
 » mains de leurs auteurs. L'Evangile de saint Matthieu
 » se bornait d'abord à un recueil de sentences écrit par
 » l'Apôtre, et ne renfermait que les discours de Jésus-
 » Christ; l'Evangile de saint Marc était un recueil d'anec-
 » dotes, et de renseignements personnels, que ce dis-
 » ciple écrivit d'après les souvenirs de Pierre. Ceux qui
 » possédaient ces recueils ne se faisaient aucun scrupule d'y insérer des additions, de les combiner diversément de les compléter les uns par les autres, etc. »

Rép. M. Renan s'appuie sur le texte de Papias, que nous avons cité précédemment p. 28), pour en conclure que l'Evangile de saint Matthieu ne contenait que les discours de Jésus-Christ. Nous avons montré p. 28 et 29, l'inanité de cette preuve, et la fausseté des imaginations romanesques de M. Renan. Il est d'ailleurs suffisamment démontré par ce qui précède, que ces Evangiles n'ont pas été altérés ni chargés d'additions, soit pendant la vie des Apôtres, soit après leur mort. Du reste, M. l'abbé Freppel fait très-bien sentir l'absurdité

de l'hypothèse du sieur Renan, hypothèse sur laquelle s'appuie toute entière son histoire romanesque de Jésus-Christ.

« D'après ce critique, les choses se seraient passées de la manière suivante : Matthieu et Marc avaient recueilli, l'un quelques discours de Jésus-Christ, l'autre quelques anecdotes. Puis, chacun y avait mis la main. Tel ajoutait à son exemplaire, tel autre retranchait du sien : autant de têtes, autant de combinaisons diverses.

« Chacun voulait posséder un exemplaire complet. Celui qui n'avait que des discours, voulait avoir des récits, et réciproquement ; ici, le pauvre homme, qui n'avait qu'un livre, y mettait tout ce qui lui allait au cœur ; là, le petit livre se grossissait de paraboles, que l'on trouvait ailleurs. » Enfin, un beau matin, l'Eglise s'est réveillée en possession de deux Evangiles, dont les manuscrits offraient le même texte, sauf quelques variantes insignifiantes de points, de virgules et d'accents, sans qu'il y eut eu l'ombre d'un concert entre les mille rédacteurs de ces pièces, et bien que chacun d'eux y eut inséré de son côté, ce qui lui allait au cœur. M. Renan, qui repousse les miracles, nous propose ici à croire un miracle de premier ordre, plus étonnant, plus inconcevable mille fois, que tous les miracles de l'Evangile. Dans l'hypothèse de M. Renan, il y aurait eu, dans le second siècle de l'Eglise, une multitude innombrable d'Evangiles différents, autant que de rédacteurs, en quelque sorte, que de familles chrétiennes ; que devient alors l'assertion du critique, (p. 18 de son Introd.) que, vers l'an 100, tous les écrits du Nouveau Testament étaient à peu près fixés dans la forme où nous les lisons ? Comment concilier ce système avec le fait certain d'une rédaction unique, universellement acceptée, des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc, à partir du II^e siècle de l'Eglise ? A qui doit-on cette rédaction universellement admise ? — D'après le système de M. Renan, elle eût été absolument impossible ; on le défie bien de pouvoir jamais l'expliquer. Il se réfute donc lui-même.

M. Renan veut bien nous assurer que, jusqu'à la fin du II^e siècle, on attachait peu d'importance aux Evan-

giles, et qu'ils jouissaient de peu d'autorité. Rien de plus faux qu'une semblable assertion. Saint Justin, né dans les premières années du II^e siècle, sinon à la fin du I^{er}, nous apprend, dans son Apologie, 78, qu'on lisait les Evangiles, avec les écrits des prophètes, dans l'assemblée des fidèles. Les premiers chrétiens sortaient de la synagogue, et le respect des Juifs pour l'Ecriture sainte est une chose proverbiale : y changer une syllabe passait pour un crime à leurs yeux. Comment supposer, dès-lors, que ces disciples de l'Evangile n'eussent pas, pour les livres du Nouveau Testament, la vénération qu'ils professaient pour l'histoire des Juges et des rois d'Israël? L'auteur de l'Apocalypse exprimait le sentiment général des premières communautés chrétiennes, quand il prononçait l'anathème contre quiconque oserait ajouter à son livre, ou en retrancher un seul mot. *Apoc.*, XXII, 18, 19, — Voy. la *Critiq. de la vie de Jésus* de Renan, par l'abbé Freppel.

§ VIII.

VÉRACITÉ DES LIVRES ÉVANGÉLIQUES.

A. ATTAQUES DU RATIONALISME MODERNE CONTRE LA VÉRACITÉ DES LIVRES ÉVANGÉLIQUES.

Les Evangiles sont authentiques ; ils se sont conservés jusqu'à nous sans altération ; mais les faits qu'ils rapportent sont si inouis, si extraordinaires, si opposés au cours ordinaire de la nature, qu'une certaine défiance se glisse malgré nous dans notre esprit. Faut-il leur accorder une valeur historique réelle et incontestable, ou les reléguer au rang des légendes fabuleuses? — Cette question semble en quelque sorte la question fondamentale de notre temps, où une philosophie orgueilleuse, sous le nom de *rationalisme*, repousse avec opiniâtreté toute révélation divine, toute intervention surnaturelle de la puissance divine dans l'humanité.

Nous exposerons brièvement les diverses attaques qui ont été dirigées dans ces derniers temps contre la

véracité des livres saints, et nous en donnerons la réfutation.

La véracité des livres évangéliques a été attaquée, de nos jours, de trois manières différentes. Les incrédules et les esprits forts du dernier siècle ne voulaient y voir qu'un tissu d'absurdités et de mensonges, et dans ceux qui les avaient écrits, que des fourbes et des imposteurs. Cette grossière impiété n'est plus de mise aujourd'hui; le rationalisme moderne, sans être plus croyant, se montre plus modéré et plus habile, et, par là même, peut-être, plus dangereux. Les auteurs de nos Evangiles ne sont pas des fourbes et des imposteurs, on veut bien l'avouer; mais, simples et crédules, séduits par les préjugés de leur siècle et de leur nation, pleins d'enthousiasme pour leur maître qu'ils regardaient comme le libérateur d'Israël, ils crurent découvrir en lui une nature supérieure à l'humanité, ils l'entourèrent d'une auréole divine, et ne virent plus dans ses actions les plus simples, que des miracles et des prodiges. C'est la tâche du critique de dégager le fond réellement historique de ces fantastiques embellissements, de séparer le fait du jugement que les narrateurs en portaient, et de parvenir à construire ainsi une *vie de Jésus* qui pût satisfaire un homme raisonnable.

Tel est le système de *l'interprétation naturelle*, qui s'est introduit, depuis un siècle, dans les universités protestantes de l'Allemagne, et qui consiste à expliquer, d'une manière plus ou moins ingénieuse, ou plus ou moins forcée, les faits miraculeux rapportés par les évangélistes, afin d'en faire disparaître tout le merveilleux, et de les faire rentrer dans la classe des faits purement naturels. Le docteur *Paulus*, professeur de l'université protestante d'Heidelberg, s'est surtout signalé par cette manie de dénaturer et de contourner les faits évangéliques, dans son *Commentaire sur les Evangiles*, et sa *Vie de Jésus*, publiée en 1828, en Allemagne. On trouvera, dans le cours de cet ouvrage, des échantillons de son savoir-faire. Pour ce critique, Jésus n'est plus le Fils de Dieu, comme le croient les chrétiens, mais un homme sage et vertueux; ce ne sont pas des miracles qu'il accomplit, ce sont des actes, tantôt de bonté, tantôt

de philanthropie, tantôt d'habileté médicale, tantôt de hasard et de bonne fortune. D'autres, tels que le docteur *Weisse*, n'ont vu dans Jésus-Christ qu'un habile magnétiseur, un prédécesseur de Cagliostro, de Mesmer, et de Robert Houdin. Voilà où en est venue la théologie protestante de nos jours. Mais elle ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et descendra plus bas encore.

Les partisans du système d'interprétation du docteur *Paulus* voulaient bien admettre, dans les Evangiles, un fond réel et historique. Que leur importait-il, au fond? L'essentiel, pour eux, c'était de se débarrasser de ces miracles malencontreux, de ces faits surnaturels qui les offusquaient. Malheureusement, l'entreprise n'était pas des plus faciles : le texte de l'Evangile se montrait rebelle aux tours de force qu'on lui faisait subir; et toutes ces prétendues explications naturelles furent si forcées, si ridicules, si invraisemblables, faisaient une telle violence au texte, que l'on finit par s'apercevoir que cette méthode ne pouvait réussir, ni conduire au but désiré, qui était de se débarrasser de l'élément surnaturel : car ces explications étaient souvent plus merveilleuses que le miracle lui-même qu'elles prétendaient remplacer. On crut donc qu'il fallait prendre une autre voie, et entreprendre une destruction plus radicale. Assimilant les faits évangéliques aux anciens *mythes* de l'antiquité païenne, on ne craignit pas de les reléguer parmi les légendes fabuleuses. Ce système d'interprétation fut d'abord timidement appliqué par *Eichorn*, *Gabler*, *Ludw. Bauer*, etc., aux faits miraculeux de l'Ancien Testament, puis à l'histoire de l'enfance de Jésus-Christ; puis, enfin, en 1836, le docteur *Strauss* dans un livre intitulé *Vie de Jésus*, qui eut alors en Allemagne, un déplorable retentissement, et qui, maintenant, est déjà à peu près oublié, ne craignit pas de l'appliquer, avec une audace inouïe, à l'histoire entière de Jésus-Christ, dont, à ses yeux, l'existence même devint problématique. *Bruno Bauer* et *Feuerbach* marchèrent sur ses traces, et enchérèrent encore, s'il est possible, sur leurs prédécesseurs.

D'après ces nouveaux docteurs, l'époque à laquelle Jésus apparaît, et dans laquelle se reflète son histoire,

est mythique. Une tendance générale à la crédulité, l'amour du merveilleux, la croyance aux miracles, dominent tous les esprits. L'imagination mobile du peuple hébreu s'empare des moindres faits, les embellit à son gré, et en dénature ainsi la valeur. La Judée entière est dans l'attente du Messie, ce Libérateur d'Israël, annoncé par les prophètes sous les plus pompeuses images. C'est alors que le Christ se montre.

Le fils d'un charpentier se déclare le Sauveur des nations; il étonne, il confond la foule qui se presse sur ses pas; on admire sa profonde sagesse, et l'éloquence toute divine de ses leçons. Les pauvres, les infortunés, les malades, tous les petits du monde, dont il se déclare le protecteur et l'ami, lui font un cortège de disciples; et quand les Pharisiens, jaloux de ses triomphes et de la faveur qu'il a su se captiver, le crucifient au calvaire, Jérusalem entière contemple son supplice. Quel thème pour enfanter des mythes! le peuple, qui regrette le Juste immolé sur la croix, ne voit plus en lui un simple homme; il raconte avec enthousiasme l'héroïque douceur et la résignation sublime qu'il a montrées dans sa lente et terrible agonie. Les Apôtres, dispersés par la peur, se rassemblent; ils reprennent peu à peu le courage; ils se figurent que leur Maître est ressuscité, parce qu'il l'a promis; comme ils l'espèrent, ils le croient, et bientôt l'annoncent partout avec intrépidité. Quelques âmes amies du merveilleux embrassent, avec foi, ces récits; de toutes parts, dans la Palestine, on se rassemble au nom du Crucifié. L'Eglise chrétienne est fondée. Dès lors, l'histoire de son chef est destinée à passer à la postérité, et sera consignée dans ses annales.

Qu'on envisage maintenant cette histoire, racontée d'abord avec tant d'enthousiasme, lorsqu'après avoir passé de bouche en bouche, elle aura été transcrite dans les Evangiles, et l'on verra quels changements notables, la tradition a su y introduire. Elle a joint des prodiges à la réalité, elle a prêté au Christ des miracles qu'elle a multipliés à l'infini, elle a réuni sur cette tête vénérée tous les oracles messianiques de l'ancienne loi. Ainsi se sont formés tous les mythes de l'histoire merveilleuse de Jésus-Christ.

Si l'on veut débarrasser l'histoire évangélique de son enveloppe mythique, que trouve-t-on? Un rabbin pieux, éclairé, enthousiaste, nommé Jésus, disciple de Jean, reçoit son baptême, le suit au désert, et prêche, comme lui, la pénitence et la sanctification : Jean ayant été jeté en prison, Jésus poursuit son œuvre indépendamment de lui, et entreprend le renouvellement moral de sa nation. Peu à peu, il arrive à l'idée qu'il pourrait bien être le Messie attendu alors universellement. Cette idée, qui effaroucha d'abord sa modestie, finit par s'emparer entièrement de son esprit, et se propagea parmi ses disciples et une partie de la nation. Sa polémique acerbe contre les Pharisiens, jointe à la faveur dont il jouissait auprès du peuple que charmaient son éloquence, le rendit odieux aux grands de la nation, qui réussirent à s'emparer de sa personne, et le firent mourir sur une croix. Après sa mort, le bruit de sa résurrection se répandit, et contribua beaucoup au progrès de sa religion.

Tel est le noyau historique que Strauss laisse subsister au fond des récits de nos Evangiles; c'est au moyen de ce petit nombre de faits qu'il s'explique la fondation du Christianisme, doctrine belle et relevée, mais doctrine humaine, que son auteur ne prêcha pas telle que nous l'avons aujourd'hui, et qui doit se perfectionner d'âge en âge, à mesure que la raison humaine fera elle-même de nouveaux progrès.

Mais bientôt Strauss semble se reprocher d'accorder trop encore à la réalité historique, et la personnalité de Jésus semble lui échapper. Jésus-Christ lui-même n'est plus qu'un grand *mythe*, un mythe *philosophique*, dont le fond est l'idée de l'humanité entendue dans le sens du panthéisme.

« Tout ce que les auteurs sacrés racontent du Christ, dit-il, doit être entendu de l'humanité. Le Dieu devenu homme qu'annoncent les Evangiles, c'est *l'humanité*, car elle est l'union du principe divin et du principe humain, l'identité de la nature et de la divinité, suivant la doctrine du panthéisme; cet enfant de la mère visible et du père invisible, c'est *l'humanité*, produit de l'esprit et de la matière : c'est *l'humanité* qui est l'être doué d'un pouvoir miraculeux, car, dans le développe-

ment de son histoire, en voit se manifester toujours davantage l'empire de l'esprit sur la matière; c'est *l'humanité* qui meurt, ressuscite, monte au ciel; en tant que se dépouillant, par la mort, de son enveloppe grossière, elle atteint à une vie spirituelle plus noble, plus digne d'elle, et se dégageant des entraves qui l'attachent à la terre, s'absorbe, se perd dans le grand tout, s'unit à l'esprit infini qui règne dans les cieux... » (*Str.*, t. II, p. 767 de la trad. franc.). Envisagée de cette manière, l'histoire évangélique n'a, suivant notre critique, rien perdu de sa valeur dogmatique; tous les principaux points qu'elle retrace : la naissance surnaturelle, les miracles, l'ascension, etc., demeurent d'éternelles vérités. Ainsi, consolons-nous, si le Christ que nous adorons nous échappe, si tout l'Évangile ne nous offre qu'un tissu de mythes et de fables; en revanche, nous avons, pour nous dédommager, les lumineux enseignements du *panthéisme*, et la consolante perspective d'être un jour absorbés dans le *grand tout*. En vérité, nous préférons, pour notre part, la franche et ouverte incrédulité des voltairiens, des encyclopédistes et des athées du XVIII^e siècle, à cette verbeuse et basse hypocrisie, qui n'a pas le courage de se déclarer pour ce qu'elle est au fond, un athéisme déguisé, et qui essaie de voiler sa nudité et ses hideuses doctrines, sous une phraséologie religieuse fausse et vide de sens. Voilà l'abîme où s'engloutit le protestantisme, et où l'a conduit sa liberté d'interprétation.

En publiant, l'année dernière, sa *Vie de Jésus*, M. Renan a tenté de propager et de populariser en France les fruits empoisonnés de toutes ces élucubrations allemandes; mais son livre, accablé, enseveli sous une avalanche de réfutations auxquelles l'auteur n'a su opposer aucune réponse, n'a fait que constater une fois de plus l'irrémédiable faiblesse des ennemis de Jésus-Christ, et l'inanité de cette science vaine et creuse, qui prétend se substituer à la révélation chrétienne, et dont les phrases prétentieuses, le style de roman, les assertions tranchantes, débitées d'un ton d'oracle, propre à éblouir les sots, ne suffisent pas à couvrir et à déguiser la pauvreté et le vide. « Sur tous les terrains où elle a voulu

» s'engager, la négation a été battue. Sa dernière entre-
 » prise, annoncée avec tant de pompe, est scientifique-
 » ment ruinée; et tel est déjà le renom de ce fameux
 » labeur, que la honte de l'avoir conçu est presque com-
 » parable au malheur de l'avoir produit. Cela est dé-
 » sormais méprisé, mis au rang des engins de Fréret,
 » de Dupuis, de Volney, successivement proclamés
 » invincibles, successivement broyés. » (L. Veuillot,
Vie de N. S. J.-C., p. v).

B. LES ÉVANGÉLISTES ONT-ILS PU ÊTRE TROMPÉS, ET PRENDRE POUR DES MIRACLES DES FAITS PUREMENT NATURELS? POSSIBILITÉ DES MIRACLES, ET RÉFUTATION DU SYSTÈME D'INTERPRÉTATION DU DOCTEUR PAULUS.

C'est un axiome fondamental pour le docteur Paulus, et pour tous les rationalistes de nos jours, que tout fait miraculeux est nécessairement faux, et ne peut être admis que par des esprits crédules et dénués de toute critique. Toutes les histoires qui nous racontent des faits miraculeux ne peuvent être que des recueils de fables, et ne peuvent avoir aucune valeur historique. Examinons sur quoi repose ce principe fondamental du rationalisme moderne.

1° « Une raison éclairée ne peut admettre ce qui est impossible; or, le miracle est *métaphysiquement impossible*. » — *Rép.* Pour l'*athée* qui n'admet aucun Dieu, pour le *panthéiste* qui confond Dieu avec la nature, oui. Pour le *panthéiste*, oui, nous l'avouons, le miracle est impossible; mais il ne peut pas l'être, pour celui qui admet l'existence d'un Dieu personnel. — Le *panthéisme*, terme fatal où vient aboutir le rationalisme moderne, est évidemment inconciliable avec l'idée du miracle. Dans ce système absurde, Dieu et la nature ne sont qu'un; les lois de la nature sont les lois nécessaires et inflexibles de l'essence divine elle-même, sont l'expression nécessaire de son action persévérante et fatale. Supposer que Dieu suspende ses lois, agisse contre ces lois, ce serait supposer qu'il agit contre lui-même. Mais aussi, quel homme de bon sens peut admettre une doctrine aussi monstrueusement absurde que le *panthéisme*? Un Dieu impersonnel, dénué de conscience,

d'intelligence, de liberté, d'où procèdent tous les êtres personnels, intelligents, libres; un Dieu qui *devient*, qui croît sans cesse, comme un champignon, sans jamais atteindre sa croissance définitive; un Infini qui ne peut exister qu'à la condition d'être fini; tout l'univers, le produit d'une simple abstraction, sans aucune réalité, de ce qui n'est pas; l'identité de l'infini et du fini, du bien et du mal, de l'être et du non-être; une même substance à la fois *spirituelle*, *simple* par conséquent, et *matérielle*, par conséquent *composée*; un Dieu pierre, plante, singe, ver de terre, vertueux et scélérat, stupide et plein d'esprit, un et multiple, immuable et changeant sans cesse, etc. Quel tissu de contradictions et d'absurdités! N'admettre qu'une *seule substance*, c'est ôter toute différence réelle entre les êtres, c'est confondre en une seule et même chose le *sujet* et l'*objet*, l'*esprit* et la *matière*, la *cause* et l'*effet*, c'est détruire toute personnalité divine et humaine. Mais cela est impossible : la nature humaine ne permet pas une si grande folie. Le sentiment de notre personnalité, de notre *individualité*, de notre *moi*, est un de ces sentiments intimes, que rien ne peut détruire, et qui résiste opiniâtrement à tous les systèmes d'une vaine philosophie. Avons-nous besoin d'ajouter que le panthéisme, refusant à Dieu toute personnalité, n'est au fond qu'un véritable athéisme, qu'il détruit toute idée de moralité et de religion, qu'il étend sur toute la nature le joug de fer d'un fatalisme inflexible, qu'il ne laisse plus d'espoir pour le juste, plus de consolation pour le malheureux? La nature humaine repousse avec horreur une aussi abominable doctrine.

Or, si l'on admet une fois l'existence d'un Dieu personnel, et distinct de la nature, il est impossible de mettre sérieusement en doute la *possibilité* du miracle. Comment prouvera-t-on jamais que l'Être infini et tout-puissant qui a créé l'univers ne puisse suspendre momentanément les lois qu'il a établies, ne puisse *produire immédiatement* par sa puissance créatrice des phénomènes qui, dans le cours ordinaire, ne présenteraient aucune liaison avec la *cause naturelle* à laquelle on voudrait les attribuer? Jean-Jacques Rousseau, lui-

même, tout ennemi des miracles qu'il était, a été obligé d'en faire l'aveu : « Dieu, demande-t-il, peut-il faire » des miracles ? c'est-à-dire, peut-il déroger aux lois » qu'il a établies ? cette question serait impie, si elle » n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui » qui la résoudrait négativement, que de lui répondre ; » il suffirait de l'enfermer. »

2° « Soit ; on ne peut philosophiquement nier la *possibilité métaphysique* et absolue du miracle ; mais » nous en nions la *possibilité morale*. Qu'est-ce qu'un » miracle, en effet ? C'est la violation des lois mathématiques, divines, éternelles. L'ordre établi dans la » nature est l'expression de la volonté divine. Admettre » en Dieu la puissance de changer ces lois, c'est lui » donner une volonté muable et changeante, c'est détruire son immutabilité, c'est donner à Dieu un caractère de légèreté et d'inconstance. » (Voltaire, Spinoza, etc).

« La nature, dit Jean-Jacques, est soumise à des lois » générales, qui font de l'univers une harmonieuse » unité, où chaque partie correspond au tout, de manière que, violée dans un seul point, elle périrait » toute entière à la fois..... L'ordre exclut le désordre, » et quel plus grand désordre pourrait être dans la nature que cette action souveraine, qui aurait la facilité » d'en briser les lois et les constitutions ? le miracle est » donc impossible comme *désordre*, impossible, parce » qu'une violation partielle de la nature en serait » l'anéantissement. »

Rép. Il est absolument faux de dire que le miracle est la *violation* des lois *mathématiques, divines, éternelles*. Les lois *physiques* qui régissent l'univers sont bien des lois *divines*, puisqu'elles ont Dieu pour auteur ; mais c'est un non-sens que de les appeler des *lois mathématiques* ; elles ne sont pas immuables, puisque Dieu les a établies par un choix libre, et sans aucune nécessité ; elles ne sont pas *éternelles*, puisqu'elles ont commencé avec le monde et qu'elles finiront avec lui.

L'ordre établi dans la nature est l'expression de la volonté divine ; mais cette même volonté divine peut y établir des exceptions. Le miracle, d'ailleurs, les ratio-

nalistes peuvent se rassurer à cet égard, ne trouble en rien l'ordre établi dans la nature; mais il produit immédiatement, en dehors des lois physiques, et par la seule force de l'action créatrice, ce qui, dans le cours ordinaire, n'est produit que par des causes naturelles. C'est parler improprement que d'appeler le miracle une *suspension*, une *violation* des lois de la nature. Quand Jésus-Christ, par sa puissante parole, apaise les flots soulevés par la tempête, s'ensuit-il de là que les flots cessent d'obéir, comme auparavant, aux lois aérostatiques et hydrauliques? nullement. Le miracle laisse toutes les lois de la nature suivre leur cours ordinaire, mais il nous montre *un effet en dehors* de ces lois, et causé uniquement par l'*action immédiate* du Dieu créateur et tout-puissant. (a)

Comment Dieu ne pourrait-il pas faire *partiellement*, quand il le juge à propos, ce qu'il a fait autrefois *intégralement*, au moment où il créa le monde? Lui dénier ce pouvoir, ne serait-ce pas rendre le mécanisme des lois de la nature physique supérieur à la divinité elle-même, et en faire une espèce de destin inflexible et inexorable? ne serait-ce pas détruire la divinité?

Il n'est pas moins absurde de prétendre que le miracle détruit l'*immutabilité divine*. Qu'un prince, en portant une loi, décide que, dans un cas particulier, cette loi n'aura pas son exécution, dira-t-on, le cas arrivant, que ce prince est variable et inconstant dans sa volonté? Il en est de même de la part de Dieu. Le miracle n'arrive que parce qu'il l'a décrété; il n'est que l'exécution de sa volonté immuable et éternelle.

Que signifient, après cela, les assertions tranchantes de nos rationalistes modernes, de M. Renan, en parti-

(a) « Le miracle, selon S. Thomas, dit Mgr Maignan (les Évangiles et la critique au XIX^e siècle, p. 31), est le fait d'une intervention divine en dehors et au-dessus des énergies communes, *opus divinum præter ordinem communem*. L'ordre commun ou naturel finit aux limites du monde visible et de ses lois; de même, d'ordre surnaturel est le couronnement de l'ordre humain. Le couronnement d'un édifice en fait la gloire; il le complète et l'embellit. La grâce, disent les théologiens, ne détruit pas la nature. Les miracles, loin d'être une déchéance, un amoindrissement de l'ordre naturel, le complètent et l'ennoblisent. » Quidquid » agitur à Deo in rebus creatis non est contra naturam, etsi videatur contra ordinem proprium alicujus naturæ. » S. Thom. Sum. contra gentes, c. 99.

culier ? « Le principe essentiel de la science, » nous dit-il, d'un ton d'oracle, « c'est de faire abstraction du surnaturel. » — La science véritable, si elle ne veut se condamner à être incomplète et tronquée, ne peut faire abstraction de ce qui peut exister, de ce dont la non existence n'est pas déclarée impossible et contradictoire. — « Pour la science, une explication surnaturelle n'est » ni vraie ni fausse, ce n'est pas une explication. » (*La Chaire d'hébreu*, p. 22). — Pourquoi cela ? Toutes ces assertions tranchantes ne sont que des pétitions de principes, et supposent justement ce qu'il faudrait démontrer. — Pour expliquer tout ce qui existe, il faut bien recourir, en dernière analyse, à un acte créateur du Dieu tout-puissant ; or, la création est un acte essentiellement naturel, et le plus incompréhensible de tous les miracles... — « Tout calcul est une impertinence, s'il y a une force changeante qui peut modifier » à son gré les lois de l'univers. » — Mais, refuser à Dieu le pouvoir de modifier ou de suspendre les lois qu'il a établies, ou plutôt, pour parler avec plus d'exactitude, de *produire* un fait *par son action immédiate, en dehors* de ces lois, dont il est l'auteur, et le réduire ainsi à l'immobilité et à l'impuissance, s'il veut s'écarter de ces lois, n'est-ce pas, au contraire, une suprême impertinence ?

3^o « Si des hommes réunis et priant, poursuit encore » le sophiste, ont le pouvoir de produire la pluie ou la » sécheresse ; si on venait dire au météorologiste : Pre- » nez garde, vous cherchez des lois naturelles là où il » n'y en a pas ; c'est une divinité bienfaisante ou cour- » roucée qui produit ces phénomènes, que vous croyez » naturels ; la météorologie n'aurait plus de raison » d'être. Si l'on venait dire au physiologiste et au mé- » decin : Vous cherchez la raison de la maladie ou de » la mort ; vous êtes aveugles ; c'est Dieu qui frappe, » guérit, tue ; le physiologiste et le médecin répon- » draient : Je cesse mes recherches, adressez-vous au » thaumaturge. Si l'on disait au géologue : Vous recher- » chez les lois de la formation du monde, vous vous » trompez dès le point de départ ; il y a six ou sept » mille ans, Dieu a créé le monde par un acte divin, la

» géologie est supprimée. » (*La Chaire d'hébreu*, p. 23).

Rép. Toutes ces déclamations reposent uniquement sur l'absurde hypothèse que le miracle impliquerait le bouleversement de l'ordre universel, et la destruction des lois de la nature. Nous avons suffisamment réfuté cette absurde prétention. Que M. Renan se rassure, le miracle ne détruit, en rien, les principes de la météorologie, de la physique, de la physiologie, ou de l'astronomie. La géologie n'est nullement supprimée dans l'hypothèse de la création du monde par un acte direct. Rien n'empêche d'admettre que Dieu l'ait créé, à une époque indéterminée, dans ses éléments primitifs, dont les diverses combinaisons et transformations sous l'influence des lois auxquelles il les a soumis, ont produit le monde actuel; et tel était déjà le sentiment de saint Augustin et de saint Thomas. Mais, quand même le monde serait sorti immédiatement de ses mains sous sa forme présente, il faudrait toujours regarder comme indubitable, que c'est suivant un certain ordre, d'après certaines lois, dont la détermination fournirait une ample matière aux recherches des géologues.

4° « Suivant le docteur *Paulus*, on doit distinguer, » dans le récit évangélique, le *fait* en lui-même du *jugement* que les évangélistes en portent. » — Il admet » donc la vérité du fait en lui-même, sauf à lui assigner » une *cause purement naturelle*, au lieu d'une cause » surnaturelle, sauf, en un mot, à l'expliquer par les lois » « ordinaires de la nature. » — *Rép.* Mais, la vérité des *faits évangéliques* une fois admise, il est de toute impossibilité de leur refuser un caractère surnaturel et miraculeux. Une fois admis que Jésus-Christ a guéri un aveugle-né, a ressuscité un mort de quatre jours, dont l'infection cadavéreuse commençait à se faire sentir, etc., les explications les plus ingénieuses, les plus contournées, les plus forcées, ne pourront jamais ramener ces faits aux lois ordinaires de la nature, ni les transformer en faits purements naturels : aussi, comme nous en verrons de fréquents exemples dans le cours de cet ouvrage, le docteur *Paulus* ne parvient-il, par ses explications prétendues naturelles, qu'à faire une perpétuelle violence au texte évangélique, et à transformer l'Evan-

gile en un roman presque toujours ridicule et invraisemblable.

La question se réduit donc à savoir si les évangélistes ont pu être trompés, à l'égard des circonstances essentielles des faits qu'ils racontent. Mais, comme nous le démontrerons plus bas, quelque grossiers, quelque ignorants, quelque crédules que l'on veuille supposer les Apôtres, il est impossible qu'ils aient pu être trompés sur des faits visibles, publics, opérés journellement sous leurs yeux, dont ils ont été, parfois, eux-mêmes les auteurs; il est impossible qu'ils aient cru voir des boiteux marcher, des sourds entendre, des aveugles rendus à la lumière, des morts ressuscités, etc., si tout cela n'avait existé réellement. On ne persuadera jamais que, pendant trois années consécutives, leur maître ait pu leur en imposer sur des faits journaliers aussi éclatants; l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, ne vont pas jusque-là. Il faudrait supposer qu'ils étaient tous insensés et sujets à des hallucinations mentales; leurs écrits, leurs travaux, leurs succès, ne permettent pas une telle supposition.

5° « Mais ne pourrait-on pas trouver, dans les phénomènes si extraordinaires du magnétisme animal, » une explication suffisante des miracles de Jésus-Christ? »

Rép. C'est encore une grande question, que de savoir ce que l'on doit penser de la réalité des phénomènes attribués à cette force inconnue qu'on appelle le *magnétisme*, réalité contestée encore par la science: ces phénomènes, d'ailleurs, fussent-ils vrais, sont encore environnés d'une trop profonde obscurité pour qu'ils puissent servir de base à une explication sérieuse, et l'on n'est pas encore parvenu à discerner avec exactitude ce qui, dans ces phénomènes, appartient à la vérité, de ce qui est l'effet des artifices, du charlatanisme, ou, peut-être, de l'action des puissances surnaturelles de l'enfer; ce qui est un fait réel, de ce qui n'est que le produit d'une imagination exaltée.

Mais, sans entrer dans ces vastes et difficiles questions, il est évident, du premier coup d'œil, qu'il ne peut exister aucun rapport entre les manipulations magnéti-

ques et les miracles de Jésus-Christ. Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit, dit-on, les yeux fermés, à travers des corps opaques, à de certaines distances, etc..., il exerce, par sa volonté, un grand empire sur ceux avec lesquels il est en communication, etc..., il entre en rapport avec le monde extérieur, non plus par l'action des sens ordinaires de la vue, de l'ouïe, etc...; mais par le moyen d'un certain fluide magnétique, dont on suppose l'existence, etc.; nous le voulons bien...; mais tout cela est pénible, laborieux, mêlé d'incertitude et d'abattement, c'est un phénomène de vision, bien plus que d'opération, et qui n'appartient pas à l'ordre miraculeux. On n'a vu nulle part une guérison subite, un acte évident de souveraineté sur la matière, opérés par le magnétisme. Ce n'est pas le magnétisme qui expliquera jamais comment Jésus-Christ a pu changer l'eau en vin, marcher sur les flots sans enfoncer, se transfigurer à la vue de ses Apôtres, ressusciter un mort de quatre jours, et se ressusciter lui-même, etc.; jamais le magnétisme n'a rendu la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds, etc., et il y a une distance incommensurable entre les cures incertaines, laborieuses, attribuées au magnétisme, et les guérisons instantanées, certaines, parfaites, opérées par Jésus-Christ.

**C. LA CERTITUDE HISTORIQUE DES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST
PEUT ÊTRE CONSTATÉE.**

Nous avons démontré que les miracles sont possibles, que le système d'interprétation du docteur *Paulus* ne peut soutenir l'examen. Il nous reste à montrer, par des preuves directes, que les faits évangéliques, et en particulier, les faits miraculeux opérés par Jésus-Christ, réunissent au plus haut degré tous les caractères de la certitude historique.

1° Mais, ici, les rationalistes commencent par nous opposer une fin de *non recevoir*. « Que l'on admette, si « l'on veut, disent-ils, la *possibilité métaphysique* et « *morale* du miracle, il sera toujours impossible de « constater, d'une manière certaine, son existence. » Et pourquoi cela? « C'est que, répliquent-ils, pour as-

» surer » qu'un phénomène quelconque a pour *unique*
 » cause, l'action immédiate et créatrice de la *divinité*,
 » et non quelque loi secrète et inconnue de la nature,
 » il faudrait *connaître parfaitement toutes les lois* de la
 » nature; or, quel mortel, peut, sans témérité, s'attri-
 » buer une telle connaissance? Combien de phénomè-
 » nes (citons, par exemple, ceux de l'électricité), qui
 » passaient autrefois pour des faits surnaturels? en
 » pareils cas, il sera toujours prudent de suspendre
 » son jugement. » C'est le raisonnement de Spinoza,
 répété par tous les incrédules.

Nous répondons qu'il n'est pas nécessaire, le moins du monde, pour s'assurer qu'un fait quelconque est miraculeux, *de connaître parfaitement toutes les lois de la nature*; il suffit tout simplement de connaître que tel phénomène, dans les circonstances données, ne peut être produit par la cause immédiate qui pourrait le déterminer; de connaître, par exemple, que l'homme ne peut pas, par un *seul acte de sa volonté*, guérir à distance un homme malade, commander aux flots de la mer, ressusciter un mort de quatre jours, etc.

Le cep de vigne change en vin l'eau qu'il suce par ses racines; les flots soulevés par la tempête, s'apaisent d'après les lois de l'hydraulique; mais un homme ne peut faire du vin avec de l'eau, ni apaiser, par une seule parole, les flots en courroux. Les forces de l'homme sont nécessairement bornées, et ses limites nous sont connues par l'expérience.

« Les rationalistes, qui proposent cette objection, re-
 » marque très-bien le P. Félix (4^e Conférence de 1864),
 » ne s'aperçoivent pas qu'elle ne tend à rien moins
 » qu'à supprimer la science même, et qu'elle conduit
 » logiquement à l'impuissance de constater scientifi-
 » quement même une seule loi de la nature; on pourra
 » toujours dire : *qui sait* si ce fait, attribué à une cause
 » que nous prétendons connaître, n'est pas l'effet d'une
 » autre cause que nous ne connaissons pas encore au-
 » jourd'hui, mais que nous connaissons peut-être de-
 » main? qui ne voit que, dès lors, il n'y aurait jamais,
 » à proprement parler, de science de la nature, puisque
 » les faits les plus palpables, et les lois les mieux ac-

» quises à la science ne seraient jamais que des faits
» *inexpliqués* et des lois problématiques.

» Pourquoi en est-il autrement? Pourquoi l'inconnu
» que vous supposez ne peut-il ébranler la certitude que
» vous possédez? Pourquoi n'est-il pas admis à rendre
» témoignage contre la science? Parce que vous ad-
» mettez, avec des lois dans la nature, une *harmonie*
» dans la nature; parce que vous êtes assurés que la
» nature, qui vous disait hier *oui*, sur un point déter-
» miné, ne vous dira pas *non* demain, et que, pas plus
» que Dieu, elle ne se ment à elle-même. De même
» que dans le monde mathématique, il ne peut y avoir
» de formule vraie en contradiction avec une autre for-
» mule vraie, ainsi dans le monde physique, il ne peut
» y avoir une loi réelle de la nature, en contradiction
» avec une autre loi de la nature. »

« Dès-lors, pourquoi, sous prétexte que ma raison
» n'a pas le dernier mot des mystères du monde, et que
» mon regard n'embrasse pas l'universalité des choses,
» me condamneriez-vous à l'impuissance de constater,
» dans un cas donné, une dérogation à une loi de la
» nature? Il m'est démontré, par exemple, que tout
» corps, abandonné à lui-même, gravite, par son propre
» poids, vers le centre de la terre : Cette loi est procla-
» mée souveraine, et vous êtes bien assuré qu'aucune
» découverte nouvelle ne viendra vous montrer qu'il
» existe une autre loi, en vertu de laquelle le corps
» laissé à lui-même à la surface de la terre, doit fuir le
» centre de la terre, au lieu de le chercher. Vraiment,
» vous en êtes bien sûre? — Oui, répond la science en
» possession de la certitude, oui, bien sûre. — Dès-lors,
» si je vois de mes yeux, dans la lumière de l'évidence,
» une masse énorme de granit, tout à coup, par elle-
» même, quitter la terre, et monter vers le ciel; pour-
» quoi, dans ce cas, me défendriez-vous d'affirmer avec
» certitude que le granit s'élève en vertu d'une force
» qui n'est pas une force du monde matériel? Il vous est
» démontré aussi, par une expérience universelle, que
» tout organisme, une fois brisé, ne se refait pas ins-
» tantanément et par lui-même; que le vivant, une fois
» mort, ne sort pas, en une minute, de la pourriture de

» son cadavre, pour reparaitre dans sa vie avec l'identité
 » de sa forme et de sa substance. Malgré la limite où
 » votre science s'arrête, vous êtes bien sûrs qu'il n'existe
 » pas dans les profondeurs qui vous demeurent voilées,
 » une loi quelconque de la nature, en vertu de laquelle
 » le corps d'aucun cadavre peut sortir en une minute
 » vivant et radieux du sein de la putréfaction. S'il en
 » était autrement, le monde organique ne serait qu'une
 » fantasmagorie..., il n'y aurait plus de science physio-
 » logique, car il n'y aurait plus de loi certaine dans le
 » monde des vivants. Si donc ce phénomène vient à
 » s'accomplir devant moi, devant vous, devant dix
 » mille, devant cent mille témoins, si tous nous avons
 » vu le cadavre, si tous nous avons palpé la pourriture,
 » et si en trois minutes, sous une prière tombée sur
 » cette pourriture des lèvres d'un homme, un corps
 » rayonnant de force, de jeunesse et de beauté, sort de
 » cette putréfaction, et se pose en face de nos regards,
 » en disant : Me voici ! est-ce que vous nous interdirez,
 » de par l'autorité de la critique, de déclarer que ce phé-
 » nomène ne s'est pas accompli en vertu d'une force de
 » la matière et d'une loi de la nature ! Est-ce que, pour
 » m'en rendre scientifiquement raison, il ne me faudra
 » pas m'élever plus haut que la nature, sortir de la
 » matière, et arriver jusqu'à celui qui, ayant créé la
 » matière et la nature, retient l'une et l'autre sous sa
 » domination, comme les esclaves soumises de son
 » autorité absolue, et de sa domination souveraine ? »
 « 2° Non, répliquent les rationalistes, par la bouche
 » de Hume, aucun témoignage humain ne peut consta-
 » ter l'existence d'un miracle : car, si ce témoignage
 » tombe sur un fait miraculeux, il se trouve alors deux
 » expériences opposées, dont l'une détruit l'autre, ou
 » du moins, dont la plus forte doit prévaloir sur la plus
 » faible. Or, comme il est beaucoup plus probable que
 » des témoins se trompent, ou veulent tromper, qu'il ne
 » l'est que le cours de la nature soit interrompu, on
 » doit plutôt s'en tenir à la première supposition qu'à la
 » seconde, d'où le philosophe sceptique conclut qu'un
 » miracle si bien attesté qu'il puisse être, ne mérite
 » aucune croyance. »

Rép. Le raisonnement de Hume n'est qu'un pur sophisme. En quoi consiste la connaissance que l'expérience nous donne de la constance des lois naturelles? En ce que nous ne les avons jamais vues changer, si nous n'avons pas été témoins d'un miracle. Mais, il ne s'ensuit pas que ce changement soit, en soi, impossible, ni qu'une cause plus puissante, l'action divine, ne puisse faire immédiatement ce que les lois naturelles seraient impuissantes à opérer. Il n'y a là qu'une expérience négative, une simple ignorance, d'où on ne peut rien conclure.

Lorsqu'au contraire, un fait sensible et palpable, qu'il soit naturel ou miraculeux, est attesté par un grand nombre de témoins, qui réunissent toutes les conditions requises pour la certitude du témoignage, il n'y a plus alors une simple présomption, ni une expérience purement négative, mais une connaissance positive et réfléchie qui, manifestement, doit l'emporter sur une simple ignorance. — Dieu peut avoir de sages raisons d'interrompre, pour un moment, l'ordre physique, ou, pour parler plus exactement, de manifester aux hommes son action souveraine et immédiate; il ne peut en avoir aucune de renverser l'ordre moral et la constitution de la nature humaine.

Le premier de ces miracles n'offre rien d'impossible, le second serait absurde et indigne de lui. Le miracle n'est donc pas seulement *possible*, il peut aussi se *constater*, d'une manière aussi certaine que tout autre fait purement naturel.

D. LA CERTITUDE HISTORIQUE DES FAITS ÉVANGÉLIQUES PEUT DÉFIER TOUTES LES ATTAQUES DE L'INCRÉDULITÉ. RÉFUTATION DU SYSTÈME DE STRAUSS.

1° Le système de *Strauss*, qui ne veut voir dans les récits évangéliques qu'un recueil de *mythes* et de légendes fabuleuses, repose sur *trois hypothèses*, sans lesquelles il ne peut subsister, et qui sont elles-mêmes insoutenables.

a) Il suppose la *non-authenticité* des Évangiles. Strauss lui-même l'avoue avec franchise : « Il n'est pas probable, dit-il, que les Apôtres, ou leurs suc-

» cesseurs immédiats, dont rien ne fait suspecter la
 » bonne foi, appelés à écrire la vie de leur Maître, aient
 » reproduit les principaux événements de cette vie dé-
 » naturés par l'erreur ou la fiction, et non tels qu'ils
 » les ont vus, ou les tiennent des témoins oculaires. »
 Cette proposition est de toute évidence : or, nous avons
 précédemment démontré l'authenticité des Evangiles,
 et Strauss lui-même, sur cette matière, a été obligé
 d'avouer sa défaite, et de rendre les armes devant la
 critique. (*Voy. préc. p. 68*).

b) Il suppose en deuxième lieu, que les *miracles sont impossibles*, et admet comme un axiome fondamental, que tout ce qui est *miraculeux* dans une histoire est *nécessairement un mythe* : or, nous venons de prouver tout-à-l'heure que les *miracles sont possibles*, et doivent être admis comme des *faits historiques*, s'ils reposent sur des témoignages suffisants.

c) Il suppose, en troisième lieu, et c'est ce que l'auteur du système s'efforce de prouver dans ses lourds volumes, que les Evangiles fourmillent de contradictions insolubles, qui ne permettent pas d'admettre la réalité historique des faits qu'ils racontent; mais nous montrerons, dans le cours de cet ouvrage, que toutes ces prétendues contradictions, rassemblées avec tant d'efforts et de travail, trouvent leur conciliation, lorsqu'on la veut chercher.

« Dès le premier regard, dit le P. Lacordaire (*Confé-
 » rence de 1846*), la multiplicité des Evangélistes est
 » frappante, non-seulement à cause du frontispice, qui
 » porte des noms différents, mais par le reflet de leur
 » nature personnelle, en chacun des Evangiles. On
 » voit, on sent que S. Matthieu, S. Marc, S. Luc,
 » S. Jean, sont des âmes diverses, et qu'ils burinent
 » chacun de leur côté la figure de leur Maître bien-
 » aimé, sans prendre le moindre souci de ce que fait
 » leur voisin, ni même de ce que demandent la suite
 » et la chronologie, — De là un choix arbitraire de
 » fragments, un défaut de liaison, des contradictions
 » apparentes, des détails omis dans celui-ci, et rap-
 » portés dans celui-là, une multitude de variétés dont
 » on ne se rend aucune raison, et dont la critique veut

» en vain abuser pour ébranler la certitude des Evan-
 » giles. — Et c'est, au contraire, ce qui la confirme da-
 » vantage; car, c'est bien pourtant, dans les quatre
 » évangélistes, la même figure du Christ, la même su-
 » blimité, la même tendresse, la même force, la même
 » parole, le même accent, la même singularité suprême
 » de physionomie. Ouvrez S. Matthieu le publicain, ou
 » S. Jean le jeune homme vierge et contemplatif, choi-
 » sissez telle phrase que vous voulez dans l'un et dans
 » l'autre, aussi différente par l'expression que par le
 » sujet, et prononcez-la devant dix mille hommes as-
 » semblés, tous lèveront la tête; ils ont reconnu Jésus-
 » Christ. Et plus on montrera le désaccord des évangé-
 » listes, plus cet accord intime, d'où résulte l'unité
 » morale du Christ, deviendra une preuve de leur fidé-
 » lité. S'ils rendent unanimement si bien la figure ini-
 » mitable de Jésus-Christ, c'est qu'il est devant eux;
 » ils le voient tel qu'il fut, et tel qu'ils n'ont pas pu l'ou-
 » blier; ils le voient avec leurs sens, avec leur cœur,
 » avec l'exactitude d'un amour qui va donner son sang;
 » ils sont, à la fois, témoins, peintres et martyrs. Cette
 » pose de Dieu devant l'homme ne s'est vue qu'une fois,
 « et c'est pourquoi il n'y a qu'un Evangile, bien qu'il y
 « ait quatre évangélistes. »

D'après ce que nous venons de dire, le système de *Strauss*, se trouve donc déjà détruit dans ses fonde-
 ments, et s'écroule comme un édifice ruiné par la base; les réflexions suivantes achèveront d'en montrer toute la faiblesse.

2° Le *mythe*, fruit de l'imagination, appartient au premier âge du monde, à un temps qui précède l'époque historique; or, pour mériter ce nom, les histoires évan-
 géliques manquent d'un caractère essentiel, leur créa-
 tion dans une époque fabuleuse, et dépourvue de toute
 tradition certaine.... « La mythologie, dit encore le
 » P. Lacordaire, est l'ensemble de toutes les créations
 » de l'esprit humain, entre l'ombre et la lumière de
 » l'antiquité. Quel est le théâtre des mythes? C'est l'an-
 » tiquité, ou plutôt, c'est la tradition abandonnée toute
 » seule au cours de l'humanité, c'est la tradition pure,
 » qui est le siège des mythes. » — « Les mythes sont

» le produit de l'enfance des peuples, d'une époque où
 » l'imagination domine et règne en souveraine, et finis-
 » sent quand les temps héroïques et fabuleux font place
 » à une époque de civilisation et de critique. » — « Là
 » où se lève l'Écriture, là où apparaît le récit immobi-
 » lisé, là où l'airain scriptural est posé en face des gé-
 » nérations, la puissance mythique de l'homme s'éva-
 » nouit. Une fois que l'Écriture s'est emparée de la
 » trame générale de l'histoire, à l'instant, le monde
 » mythique est brisé. »

» Or, Jésus-Christ n'appartient pas au monde de la
 » Tradition, mais au règne de l'Écriture. Il est né en
 » pleine Écriture, sur un terrain où il est impossible au
 » mythe de prendre racine et de se développer. Il est mo-
 » derne, et, quand même le monde durerait des siècles
 » sans nombre, comme, au moyen de l'Écriture, tout est
 » présent, parce que, d'un coup d'œil, et avec la rapidité
 » de l'éclair, nous parcourons toute la chaîne de l'his-
 » toire, Jésus-Christ est à jamais nouveau, assis dans
 » la pleine réalité des événements qui composent la vie
 » connue et certaine du genre humain. »

Les Juifs, à l'époque de Jésus-Christ, nous offrent le spectacle d'une nation civilisée qui diffère peu, dans ses usages, des Romains dont elle a subi le joug. Ils ont une littérature riche et florissante; ils possèdent une histoire écrite; leurs livres saints contiennent les annales de leur nation, rédigées en grande partie par des hommes témoins des faits qu'ils racontent, ou extraites d'ouvrages plus anciens. Est-ce donc une époque mythique, que celle où nous trouvons, parmi les Juifs, après les livres d'*Esdras* et de *Néhémias*, les livres des *Macchabées*, et les ouvrages historiques de *Josèphe*, et où, parmi les nations voisines, nous voyons, depuis deux ou trois siècles, un *Bérose*, savant babylonien, écrivant, sous le quatrième monarque de la dynastie des Séleucides, un ouvrage sur l'histoire de Chaldée; un *Manéthon*, cité par *Josèphe*, retraçant l'histoire de l'ancienne Égypte; un *Hyeronymus*, égyptien de naissance, écrivant l'histoire des gouvernements de Syrie, sous Antigone le Borgne, et nous laissant un ouvrage sur les antiquités phéniciennes (*Jos. Ant.*, 1, 3, 6, 9); un *Héracle* d'Ab-

dère, insérant dans son histoire des guerres entre Ptolémée et Antigone le Borgne, pour la possession de la Syrie, une excursion sur l'histoire particulière de la nation juive; où nous voyons l'histoire phénicienne traitée par un *Dios* et un *Ménandre*; l'histoire d'Hérode racontée par un *Ptolémée* de Mendère; l'histoire universelle écrite en 154 livres, parle célèbre *Nicolas* de Damas, en grande faveur auprès d'Herode et d'Auguste, etc. ? — (*Voy. Mussart, sur Strauss.*)

3° Au reste, il suffit d'ouvrir l'*Évangile*, pour se convaincre que ce n'est pas un tissu de fables, ni de faits inventés à plaisir, que dis-je ? pour se convaincre que ce n'est pas l'ouvrage des hommes. — « Celui-là est un » menteur, dit *Napoléon*, qui dit qu'il y a quelque » chose qui ressemble à cela. »

« a) Où donc, dit un professeur allemand, *Heinroth*, » aurait-on pu prendre les traits du *portrait* de Jésus- » Christ, tel que nous le retracent unanimement les » quatre Évangélistes, si ce n'est chez celui qu'on peut » appeler le *Messager de la vie*, l'*Homme divin*, l'*Homme* » *entièrement pur* ? Comment ses disciples, qui appar- » tenaient aux classes les plus ignorantes du peuple, » purent-ils s'élever eux-mêmes à de si hautes concep- » tions idéales ? Pourquoi appliquèrent-ils ces traits » précisément à cet individu ? Assurément, on n'en peut » douter, parce qu'ils y furent contraints par la per- » sonnalité si vivante et si merveilleuse de Jésus ; c'est » d'elle qu'ils reçurent d'abord ce portrait. Admettre la » composition involontaire, mythique, c'est-à-dire fa- » bleuse de la vie de Jésus, c'est tout simplement une » absurdité. »

C'est ce qu'avoue lui-même franchement *Edgar Qui- net*, dont le témoignage n'est pas suspect. « Quoi, dit-il, » cette incomparable originalité du Christ ne serait » qu'une perpétuelle imitation du passé, et le person- » nage le plus neuf de l'histoire aurait été occupé per- » pétuellement à se former, ou, comme quelques per- » sonnes le disent aujourd'hui, à se poser d'après les » figures des anciens prophètes ? On a beau objecter » que les Évangélistes se contredisent les uns les autres, » il faut avouer, à la fin, que ces contradictions ne por-

» tent que sur des circonstances accessoires, et que ces
 » mêmes écrivains s'accordent en tout sur le caractère
 » même de Jésus-Christ. Je sais bien un moyen sans
 » réplique pour prouver que cette figure n'est qu'une
 » invention incohérente de l'esprit de l'homme : il
 » consisterait à montrer que celui qui est chaste et
 » humble de cœur, selon saint Jean, est impudique et
 » colère, selon saint Luc; que ses promesses qui sont
 » spirituelles, selon saint Matthieu, sont temporelles,
 » selon saint Marc; mais c'est là ce qu'on n'a point
 » encore tenté de faire, et l'unité de cette vie, est la
 » seule chose qu'on n'ait point encore discutée. Accep-
 » terons-nous, pour tout expliquer, la tradition popu-
 » laire, c'est-à-dire, le mélange le plus confus que l'his-
 » toire ait jamais laissé paraître, un chaos d'Hébreux,
 » de Grecs, d'Egyptiens, de Romains, de Grammairiens
 » d'Alexandrie, de Scribes de Jérusalem, d'Esséniens,
 » de Sadducéens, de Thérapeutes, d'adorateurs de Jé-
 » hova, de Mithra, de Sérapis (car c'est de tout cela
 » que sortirent les premiers chrétiens?) — Disons-nous
 » que cette vague multitude, oubliant les différences
 » d'origine, de croyance, d'institutions, s'est soudai-
 » nement réunie en un seul esprit pour inventer le
 » même idéal, pour créer de rien, et rendre palpable à
 » tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux
 » avec tout le passé, et dans lequel on reconnaît l'unité
 » la plus manifeste? on avouera, au moins, que c'est là
 » le plus étrange miracle dont on ait jamais entendu
 » parler, et que l'eau changée en vin n'est rien auprès
 » de celui-là. »

❖ b) « *L'originalité* de l'Evangile ne s'explique pas
 » mieux, dans l'hypothèse mythique, dit l'abbé Chas-
 » say, que sa merveilleuse unité. Le Nouveau Testa-
 » ment est un livre à part qui ne ressemble évidemment
 » à aucun autre. La grandeur des idées, qui est cons-
 » tante, ne revêt jamais la forme de l'enflure, ni de
 » l'exagération; il y règne un mélange de simplicité et
 » de profondeur, qui est le caractère propre des œuvres
 » divines. Fidèles témoins des faits, les évangélistes les
 » rapportent avec la naïveté et l'émotion que ces faits
 » devaient naturellement leur causer. Quand on lit

» l'Evangile, il ne vient pas à l'idée d'entrer en discus-
 » sion avec le narrateur ; on s'étonne, mais on se sent
 » pénétré par un accent de vérité qui porte la convic-
 » tion jusqu'au plus intime de l'âme. On sent que les
 » hommes qui ont rédigé ce livre ont vécu dans une
 » atmosphère toute divine, et qu'ils ont conservé quel-
 » que chose de l'admirable sérénité du Maître dont ils
 » rapportent les paroles et les actes. Si l'Evangile avait
 » été écrit bien loin du spectacle des événements, comme
 » on l'imagine, il n'aurait pas une pareille physiono-
 » mie..... Comment peut-on supposer qu'une tourbe de
 » visionnaires eût pu tracer, d'une manière si éton-
 » nante, ce prodigieux tableau des passions et des
 » idées de toute une époque, qui s'appelle l'*Evangile*?
 » Pourquoi les légendes de Boudha, de Krichna, de
 » Rama, de Lao-Tseu, de Zoroastre, d'Appolonius de
 » Tyane, etc., n'ont-elle jamais ce caractère? Pourquoi,
 » dans ces sortes de compositions, trouve-t-on toujours,
 » au premier coup-d'œil l'absence de la vie et de la réa-
 » lité?..... Si l'imagination des premiers chrétiens se
 » fût avisée de parer la grande figure du Christ de tant
 » de fleurs et de poésie, pensez-vous qu'elle eût laissé
 » dans leur simplicité rude et grossière ses disciples
 » fidèles, ses Apôtres bien-aimés, propagateurs de son
 » œuvre et de sa parole? Pourquoi a-t-elle conservé
 » avec tant d'exactitude la dureté de leur cœur, la pa-
 » resse de leur intelligence, le souvenir de leur fuite,
 » enfin, tout ce qui, dans la pensée d'une foule amie du
 » merveilleux, devait singulièrement rapetisser les
 » proportions de leur vie? »

Nous terminerons toutes ces citations par celle du
 célèbre témoignage de *Jean-Jacques Rousseau*, qui les
 couronnera dignement. « La majesté des Ecritures
 » m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur.
 » Voyez les livres des philosophes, avec toute leur
 » pompe, qu'ils sont petits, près de celui-là ! Se peut-il
 » qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit
 » l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il
 » fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce
 » là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sec-
 » taire ? quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs !

» quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle
 » élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse
 » dans ses discours ! quelle présence d'esprit ! quelle
 » naturel et quelle justesse dans ses réponses ! quel
 » empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le
 » sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et
 » sans ostentation ? quand Platon peint son juste ima-
 » ginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne
 » de tous les prix de vertu, il peint trait pour trait
 » Jésus-Christ..... Quelle distance de Socrate à Jésus-
 » Christ ! Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage,
 » la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.....
 » Où Jésus avait-il pris, chez les siens, cette morale
 » élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et
 » l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme, la
 » plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité
 » des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous
 » les peuples... Disons-nous que l'histoire de l'Evangile
 » est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi
 » qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne
 » ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-
 » Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la dé-
 » truire. Il serait plus inconcevable que plusieurs
 » hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne
 » l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des
 » auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette mo-
 » rale, et l'Evangile a des caractères de vérité si grands,
 » si frappants, si parfaitement inimitables, que l'in-
 » venteur en serait plus étonnant que le héros. »

4° L'hypothèse de Strauss fourmille de contradictions
 et d'impossibilités. S'il faut en croire ce critique, le
 pouvoir surnaturel d'opérer des miracles formait, dans
 la croyance des contemporains de Jésus-Christ, l'un des
 caractères essentiels du Messie, du Libérateur, qui était
 alors l'objet de l'attente universelle, et cette persuasion
 était tellement et si universellement enracinée dans la
 génération alors existante, qu'elle suffit pour faire croire
 à tous les chrétiens de tous les lieux, sans exception,
 et sans qu'un seul ait réclamé, que Jésus-Christ avait
 opéré de nombreux miracles, malgré le témoignage
 contraire des témoins oculaires et contemporains. Mais,

alors, comment Jésus-Christ a-t-il pu se persuader qu'il était le Messie, puisqu'il n'en avait pas la marque essentielle et indispensable, le pouvoir de faire des miracles? Comment le peuple lui-même a-t-il pu lui accorder ce titre? — Comment expliquer alors l'origine du christianisme? — Quoi! cette prodigieuse révolution, qui a changé l'univers et apporté une nouvelle civilisation, le courage héroïque des martyrs, la sainteté admirable des nouveaux chrétiens, la destruction du paganisme, etc., tout cela a eu lieu, pourquoi? parce que le hasard a voulu qu'un certain rabbin juif se soit enflâmé de l'idée chimérique qu'il était le Messie, et a fait partager cette idée folle à quelques visionnaires! Il faut vraiment être bien ami du paradoxe et de l'absurdité, pour soutenir de sang-froid des idées si extravagantes...

A entendre Strauss, les premiers chrétiens auraient transporté sur la personne même de Jésus-Christ l'idéal messianique qui était en vogue de leur temps, et auraient ainsi donné naissance aux mythes évangéliques. Mais, tout au contraire, il n'y a rien de plus opposé à tous ces rêves dont se berçait alors l'imagination des Juifs, que la vie obscure et persécutée de Jésus, et nous ne retrouvons rien en lui qui nous retrace ce Messie dominateur et conquérant qu'ils attendaient, qui devait effacer l'opprobre des Juifs, les délivrer du joug odieux des Romains, et rendre à la maison de David son ancienne gloire..... Mais c'en est assez sur ce sujet, et de tout ce que nous avons dit nous pouvons conclure avec assurance que le système de Strauss ne peut soutenir l'épreuve d'une critique sérieuse, et que rien ne peut ébranler la certitude des faits évangéliques.

5° Il est impossible de reléguer au rang des mythes et des légendes des faits qui possèdent au plus haut degré tous les caractères de la certitude historique; or, tels sont les faits contenus dans les Évangiles.

a) Ce sont des faits de la plus *haute importance*, soit qu'on les considère en eux-mêmes, ou dans leurs conséquences. Considérés en eux-mêmes, ils présentent le spectacle le plus magnifique, le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu; ils nous offrent des prodiges si éclatants, si multipliés, que leur auteur nous apparaît

comme le maître de la nature, comme un être supérieur à l'humanité. Sa naissance est annoncée par une étoile, célébrée par le concert des anges ; il reçoit les adorations des Sages de l'Orient, et fait trembler Hérode sur son trône. Une voix du ciel le proclame hautement le fils bien-aimé du Père céleste ; il marche sur les flots et apaise les tempêtes ; avec quelques pains il nourrit des troupes entières ; par la seule puissance de sa parole et de sa volonté, il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; il met en fuite les démons, et ressuscite les morts de quatre jours.

La nature entière prend part à sa mort ; le soleil s'obscurcit, la terre tremble, le voile du temple se déchire ; le troisième jour, il sort vainqueur du tombeau, se montre à ses disciples, puis s'élève majestueusement vers le ciel. Assurément, de tels faits étaient bien propres à exciter l'attention de ceux qui en furent les témoins : la nouveauté, l'étrangeté, la grandeur d'un tel spectacle dut frapper vivement tous les esprits. Mais, le but de ces prodiges n'était pas d'exciter une admiration stérile et passagère : ils devaient servir à prouver la divinité de Jésus-Christ, à fonder une religion nouvelle sur les racines du culte mosaïque, une religion non moins opposée aux préjugés étroits des Juifs qu'aux grossières superstitions des Gentils. De tels faits ne pouvaient passer inaperçus, devaient nécessairement soulever une vive controverse, et subir un sérieux examen.

b) Ce sont des faits *publics*, notoires, qui eurent lieu au grand jour, en présence d'une grande multitude de témoins, au milieu des villes et des bourgades de la Judée, dans les rues et sur les places de Jérusalem, dans l'enceinte du temple, pendant ces solennités, qui attireraient à la ville sainte les Juifs de toutes les parties du monde. La plupart des témoins, tels que les Pharisiens, étaient animés de passions hostiles et malveillantes ; si ces faits n'avaient pas réellement existé, ils avaient entre les mains tous les moyens d'en prouver la fausseté : l'histoire de la guérison de l'aveugle-né nous prouve que ce n'était pas la bonne volonté qui leur manquait à cet égard. Non, jamais la croyance aux faits

miraculeux rapportés dans les Evangiles n'aurait pu s'étendre et s'enraciner dans la Judée, si leur certitude n'avait pas défié toutes les attaques de la critique la plus hostile.

c) Ces faits sont rapportés par des *témoins oculaires* et *contemporains*. Saint Matthieu et saint Jean, apôtres de Jésus-Christ, racontaient ce qu'ils avaient vu de leurs yeux, et touché de leurs mains. Saint Marc et saint Luc étaient disciples de saint Pierre et de saint Paul; et ce dernier nous assure qu'il a recouru lui-même aux sources, et qu'il n'a rien rapporté qu'il n'ait soumis à un sérieux examen, « *assecuto omnia à principio diligenter.* »

d) Ils n'ont pu être *trompés* sur les faits miraculeux qu'ils racontent, dont ils ont été les témoins, et qu'ils ont opérés eux-mêmes. Admettre qu'ils ont cru voir, pendant trois ans, des aveugles guéris, des morts ressuscités, etc., sans que rien de tout cela ait existé, ce serait les supposer tous en proie à une hallucination perpétuelle, qui serait, à elle seule, un miracle mille fois plus grand, mille fois plus impossible, que ceux que l'on voudrait nier.

e) Ils n'ont pas *voulu tromper*. « Quels écrivains, dit » Mgr de Boulogne, inspirèrent jamais plus de respect » et méritèrent plus de confiance? Témoins de tous les » faits qu'ils racontent, auditeurs de toutes les instruc- » tions, sans prétention et sans espérance, au-dessus de » toute illusion et de tout intérêt, ils n'entreprennent » ni l'éloge, ni l'apologie de leur Maître; ils ne cherchent » jamais ni à lui concilier l'admiration, ni à le préserver » du blâme; ils racontent aussi unanimement ses hu- » miliations que ses vertus, ses faiblesses que ses » miracles; ils ne montrent ni reconnaissance pour ses » bienfaits, ni compassion pour ses souffrances; et par- » tout on les voit, comme lui, sans passion et sans » enthousiasme. S'ils ont à se défendre de quelque pré- » vention, c'est de celle qu'ils ont conçue contre sa » personne; et s'ils ont quelque préjugé à écarter, c'est » la répugnance elle-même qu'ils ressentent pour ses » préceptes. On sent évidemment qu'ils n'ont pas plus » l'intention de tromper que la crainte d'être démentis;

» qu'ils laissent parler leur sujet, et que c'est bien plus
 » la vérité qui les presse que la manière de la dire qui
 » les occupe. C'est la marche de gens tellement fami-
 » liarisés avec la grandeur des événements dont ils
 » sont les historiens, qu'ils en ont perdu jusqu'à l'éton-
 » nement. Ils écrivent ce qu'ils ont vu et entendu ; ils
 » l'écrivent sans réflexion, comme ils le croient sans
 » aucun doute ; ils ne soupçonnent seulement pas que
 » d'autres puissent en douter : ils ne se chargent que
 » des faits ; ils vous en laissent tirer les conséquences....
 » A qui donc faut-il croire, si ce n'est pas à de pareils
 » témoins ? Comment la bonne foi est-elle faite, si ce
 » n'est pas là son caractère et son accent ? Et que peut-
 » il manquer à notre certitude, lorsque ces hommes,
 » qui ont écrit ce qu'ils ont vu et entendu, meurent
 » enfin pour défendre ce qu'ils ont écrit ? »

1) Quand ils auraient voulu tromper, ils *ne l'auraient pas pu*. Comment auraient-ils pu persuader aux Juifs, par exemple, que Jésus-Christ avait nourri cinq mille d'entre eux avec quelques pains, guéri par une seule parole une foule de malades, ressuscité le fils de la veuve de Naïm, le frère de Marthe et de Marie, si rien de semblable n'avait eu lieu ? Une immense raillerie aurait accueilli de pareilles prétentions, et leurs auteurs seraient tombés sous le coup du mépris public. Soutenir que, sans miracles, ou, ce qui est plus encore, avec des miracles notoirement faux, les Apôtres eussent réussi à imposer à l'univers la foi aux merveilles évangéliques, c'est avancer un phénomène mille fois plus incompréhensible et plus incroyable que les miracles mêmes que l'on ne veut pas admettre.

6° Les faits miraculeux de l'Evangile ne sont pas seulement attestés par les évangélistes, nous pouvons même invoquer en leur faveur le témoignage des ennemis de Jésus-Christ, des *Juifs* et des *païens*.

a) Le témoignage des *Juifs*, des Pharisiens endurcis et obstinés. Ils auraient voulu anéantir une histoire qu'ils détestaient, qui les confondait ; mais la publicité les presse et les force, même en calomniant, de dire assez la vérité pour qu'elle ne puisse plus périr, car un mensonge absolu sur des faits publics n'est pas possible. Ils

ont dénaturé les miracles de Jésus-Christ, ils ne les ont pas niés. Dans l'Evangile, ils en avouent l'existence : « *Que faisons-nous ?* disent-ils entre eux ; « *cet homme* » *opère beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire,* » *chacun croira en lui* (Jo. xi, 47). » Ils accordent à Jésus-Christ une puissance surnaturelle, mais ils prétendent que cette puissance vient du démon. Plus tard, comme on le trouve consigné dans leur Thalmud, ils ont imaginé que Jésus avait dérobé dans le temple le nom incommunicable de Dieu, et que c'était à l'aide de ce nom souverain qu'il commandait à la nature. Ils en étaient réduits à ces puériles subtilités pour se défendre contre la mémoire accusatrice du Juste qu'ils avaient immolé.

b) Le témoignage des *païens*. L'épicurien *Celse*, l'un des plus ardents et des plus savants adversaires du christianisme naissant, avoue expressément les miracles de Jésus-Christ, et malgré les principes de sa philosophie, il a recours à la magie pour les expliquer. Il ne veut pas qu'on regarde Jésus-Christ comme Dieu pour avoir guéri quelques aveugles et quelques boiteux : la belle affaire ! *Julien* parle avec un mépris affecté des malades guéris dans les bourgs de Bethsaïde et de Béthanie. *Porphyre* et d'autres philosophes, au rapport d'*Arnobé*, plaçaient Jésus au nombre des magiciens. Pourquoi cette étrange expression?... C'est qu'il était plus facile de dénaturer le côté merveilleux de Jésus-Christ, que de le nier ouvertement.

Le P. Félix, dans sa 5^e Conférence de 1864, a développé, avec une éloquence admirable, les preuves qui établissent la certitude historique des faits miraculeux attribués par l'Evangile à Jésus-Christ ; nous ne pouvons résister au désir de le citer ici.

a) « Vous demandez, dans les faits racontés, un caractère de *publicité* qui les rende visibles et palpables » pour tout regard impartial. Mais, de quels faits s'agit-il dans notre Evangile ? A vous entendre, Jésus, dans l'Evangile, ne ferait des miracles qu'en secret, et, pour ainsi dire, à *huis clos*. O sophiste ! vraiment, vous osez le dire ? où sont-ils donc, ces miracles à *huis clos* ? Est-ce le miracle de l'aveugle-né ? Est-ce le

» miracle du paralytique de trente-huit ans? Est-ce la
 » guérison des dix lépreux? Est-ce la multiplication des
 » pains au désert, devant la multitude? Est-ce la résur-
 » rection du fils de la veuve de Naïm? Est-ce, surtout,
 » la résurrection de Lazare? Où trouvez-vous, dans ces
 » faits, l'invisible, l'impalpable, le microscopique? où
 » donc, dans ces faits accomplis en plein soleil, sur la
 » place publique, devant la multitude, en présence du
 » peuple qui applaudit, et des Pharisiens qui murmu-
 » rent, où donc, je vous prie, avez-vous découvert le
 » mystérieux, l'invisible, le huis clos, enfin? Et qu'en-
 » tendez-vous, à l'avenir, par publicité, si de tels faits
 » n'ont pas pour vous des proportions assez visibles, et
 » un caractère assez public?

b) « Vous voulez, de plus, que les faits offrent un
 » intérêt qui commande l'attention et provoque le con-
 » trôle. S'il y a une chose évidente dans l'Evangile,
 » c'est que Jésus-Christ fait ses prodiges pour attester sa
 » mission, et qu'il commande à la nature pour donner
 » la preuve de sa souveraineté sur la nature. « *Afin*
 » *que vous sachiez*, dit-il aux Juifs, *que j'ai le pouvoir*
 » *de remettre les péchés*, en d'autres termes, comme
 » vous le dites si bien, *afin que vous sachiez que je suis*
 » *Dieu, ô paralytique, je te l'ordonne, lève-toi et*
 » *marche.* » — Qui ne comprend, dès-lors, l'intérêt
 » exceptionnel qui s'attache pour tous à la question des
 » miracles de Jésus-Christ, l'opiniâtreté persévérante,
 » et l'inextinguible ardeur des amis et des ennemis
 » pour affirmer ou pour nier, pour défendre ou pour
 » attaquer les œuvres du Christ thaumaturge? De là,
 » par conséquent, un contrôle approfondi, universel et
 » perpétuel des miracles évangéliques. Comment, dès-
 » lors, supposer que l'on ait admis sans examen, et fait
 » croire sans contrôle des faits décisifs, qui portent
 » dans leurs mystères la destinée de ceux qui les
 » voient, et de ceux qui les racontent?

c) » Vous exigez enfin, dans tous les hommes qui
 » racontent des *caractères de véracité* qui vous garan-
 » tissent la vérité historique. Eh bien! qu'en pensez-
 » vous? les auteurs évangéliques réunissent-ils, oui ou
 » non, ces conditions de certitude? Et d'abord, quel

» *intérêt* les évangélistes avaient-ils à prêter à Jésus-
 » Christ des miracles, si Jésus-Christ n'avait pas fait
 » de miracles? Si le Christ n'avait pas fait de miracles,
 » qu'était-il pour les siens? Un homme, rien qu'un
 » homme; que dis-je, un homme qui les avait trompés
 » eux-mêmes avec la multitude; un homme dont l'op-
 » probre avait scellé le sépulcre, et dont le mépris avait
 » déshonoré le dernier soupir; un homme mort dans
 » l'impuissance, après avoir vécu dans le mensonge!
 » Que pouvaient espérer des hommes simples d'un
 » mensonge collectif fait au profit d'un tel homme, d'un
 » tel vaincu, d'un tel supplicié? Que pouvaient-ils
 » attendre autre chose qu'une participation effective à
 » sa propre infamie, un reflet de son ignominie, au lieu
 » d'un reflet de sa gloire....., la persécution et la mort?
 » Et ces hommes auraient voulu mourir pour conquérir
 » un tel résultat?

d) » L'eussent-ils voulu, comment l'auraient-ils pu?
 » Qui ne comprend l'impossibilité morale contre la-
 » quelle serait venu se briser ici le mensonge évangé-
 » lique? A quelle époque le supposer? Au premier siècle
 » chrétien? Comment? alors que les témoins, encore
 » vivants pour la plupart, étaient là pour démasquer
 » l'intrigue et confondre l'imposture? Au second siècle?
 » alors que déjà les Evangiles, tels qu'ils se lisent au-
 » jourd'hui, tels qu'on les retrouve dans les Pères con-
 » temporains, étaient devenus la propriété de toutes les
 » églises, la loi de tous les chrétiens, et la règle de toute
 » leur vie? Chose remarquable, rien, au premier abord,
 » ne paraît plus facile qu'une entente entre les Apôtres
 » pour inventer la légende thaumaturgique, et rien,
 » quand on y regarde de près, n'apparaît plus contra-
 » dictoire aux lois immuables qui régissent la nature
 » humaine. Du temps des Apôtres et de leurs disciples,
 » c'est *trop tôt*; après les Apôtres et leurs disciples
 » immédiats, c'est *trop tard*; *trop tôt* à une heure, *trop*
 » *tard* à une autre; impossible toujours.

e) » Enfin, je le demande à toute âme qui n'a pas de
 » passion qui l'arme d'avance contre l'Evangile, les
 » auteurs évangéliques ont-ils, oui ou non, ce cachet
 » de *sincérité* qui ne permet pas même de laisser tom-

» ber sur leur candeur l'ombre d'un mensonge? — Ici
 » j'en appelle au témoignage de votre cœur. Qui, parmi
 » vous, croira sentir le mensonge dans l'Evangile? Oh!
 » moi, je le confesse, et je voudrais le dire à toute la
 » terre, la simplicité, la sublimité de l'Evangile parle à
 » mon cœur; elle parle à mon intelligence aussi; elle
 » m'en dit mille fois plus sur son incorruptible véracité
 » que toutes les philologies et toutes les critiques ger-
 » maniques ou françaises. Elle me dit : Non, l'erreur
 » ne parle pas ce langage; non, le mensonge n'a pas
 » cet accent : lisez, l'Evangile, lisez, vous dis-je, non
 » une fois, mais dix fois, mais cent fois : lisez avec l'in-
 » telligence, avec le cœur, avec l'âme toute entière, et
 » je vous porte le défi de nous dire : le mensonge est
 » là. Il n'y a qu'un menteur pour découvrir le men-
 » songe dans l'Evangile. Vous ne sentez pas, vous ne
 » respirez pas le vrai qui s'échappe de ces pages, le
 » vrai qui transpire à travers ces récits vivants comme
 » un parfum divin? malheur à vous! vous avez perdu
 » le sens de la sincérité. »

7° Nous croyons avoir suffisamment établi la certi-
 tude historique des faits miraculeux de l'Evangile. Si
 les preuves que nous avons données sont insuffisantes,
 il faut renoncer à obtenir jamais aucune certitude his-
 torique. Cependant M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, ne
 craint pas d'assurer que, jusqu'ici, aucun miracle n'a
 jamais été constaté; jamais le miracle n'a été fait dans
 les conditions que requièrent les sciences, pour qu'il
 pût être constaté scientifiquement... Voilà, certes, une
 assertion bien audacieuse et bien téméraire; et com-
 ment le critique la prouve-t-il? que manque-t-il donc
 aux miracles de Jésus-Christ, pour être constatés scien-
 tifiquement?... Il nous manque une condition essen-
 tielle : c'est que l'Académie des Sciences n'existait pas
 de son temps, et n'a pu, par conséquent nommer une
 commission pour constater scientifiquement les mira-
 cles du Sauveur, et lui accorder le brevet de thauma-
 turge. « Que demain, dit le critique, un thaumaturge
 » se présente avec des garanties assez sérieuses pour
 » être discuté, qu'il s'annonce comme pouvant, je sup-
 » pose, ressusciter un mort; que ferait-on? une com-

» mission composée de physiologistes, de physiciens,
 » de chimistes, de personnes exercées à la critique his-
 » torique, serait nommée. Cette commission choisirait
 » le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle,
 » désignerait la salle où devrait se faire l'expérience,
 » réglerait tout le système de précautions nécessaires
 » pour ne laisser prise à aucun doute : si, dans de telles
 » conditions, la résurrection s'opérait, une *probabilité*,
 » presque égale à la certitude serait acquise. Cepen-
 » dant comme une expérience doit toujours se répéter,
 » que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait
 » une fois, le thaumaturge serait invité à reproduire
 » son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur
 » d'autres cadavres, dans un autre lieu. Si chaque fois
 » le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées ;
 » la première, c'est qu'il arrive, dans le monde, des
 » faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de
 » les produire appartient ou est délégué à certaines
 » personnes. Mais, qui ne voit que jamais miracle ne
 » s'est passé dans ces conditions-la ? » (*Vie de Jésus*,
 par Renan, *Intr.*, p. 51).

On voit de suite combien de telles prétentions, de
 telles exigences, sont à la fois absurdes et impies.
 « Ainsi, réplique avec raison l'abbé Freppel, quand Dieu
 » voudra faire un miracle, il devra d'abord avertir le
 » public, soit par la voie des journaux, soit de toute
 » autre manière. Sur ce, on prend jour ; la commission
 » de M. Renan s'assemble, désigne le local, choisit le
 » sujet, et le thaumaturge se présente devant ces Mes-
 » sieurs, prêt à leur donner une séance de résurrec-
 » tion... La commission est au grand complet ; tous les
 » préparatifs sont achevés ; c'est à qui braquera ses lu-
 » nettes et ses regards sur l'opérateur, lequel est invité
 » à commencer l'*expérience*. Si le mort ressuscite, il
 » sera *presque certain* qu'il est ressuscité... Toutefois,
 » on invitera le thaumaturge à répéter l'expérience sur
 » de nouveaux cadavres, car on doit être capable de re-
 » faire ce qu'on a fait une fois, et sans doute que Dieu
 » voudra bien se tenir jusqu'au bout à la disposition
 » d'un congrès chargé de mesurer sa puissance... Voilà
 » les séances bouffonnes auxquelles l'Infini devra se

» prêter, à la requête et pour le bon plaisir de M. Ernest
» Renan et de ses amis ; sinon, il lui sera interdit de
» faire des miracles. Voilà à quel niveau intellectuel
» sont descendus nos grands esprits.

« S'agit-il du fait matériel, du fait qui tombe sous les
» sens, une personne du peuple, ou un homme du
» monde, jouissant de l'usage de ses facultés, et doué
» d'organes sains, est aussi compétent pour voir et pour
» entendre que le premier savant du monde. Il n'est pas
» nécessaire d'être physiologiste, physicien ou chimiste
» pour pouvoir constater qu'un aveugle-né a commencé
» de voir à un moment donné, qu'un paralytique s'est
» mis à marcher, qu'un mort a recouvré la parole et
» l'ouïe. Et même le *caractère miraculeux* du fait, la
» question de savoir si de telles guérisons opérées d'un
» mot, d'un geste, dépassent les forces naturelles, est-
» elle de la compétence exclusive des savants ? Il serait
» ridicule de vouloir le prétendre. Je n'ai pas besoin
» qu'une commission de savants vienne m'apprendre
» qu'avec cinq pains et deux poissons il est absolument
» impossible de rassasier cinq mille hommes : là-dessus,
» une maîtresse de maison en sait tout aussi long que
» l'Académie des Sciences. C'est le simple bon sens qui
» dit qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme de guérir
» un aveugle-né, avec un peu de boue détrempée ; de
» redresser un paralytique par ces mots : Lève-toi et
» marche ; de ressusciter un mort de quatre jours, que
» la décomposition commence à gagner. Sur ce point,
» l'avis de tous les physiciens du monde ne saurait rien
» ajouter à la conviction générale.

« M. Renan a l'air de croire que les miracles de l'Evan-
» gile ont été admis à l'aveugle, sans la moindre diffi-
» culté, et en dehors de tout examen sérieux. C'est le
» contraire qui est le vrai. S'il veut s'en convaincre, il
» lui suffira de parcourir le chapitre IX^e de saint Jean,
» lequel porte tout entier sur la guérison de l'aveugle-
» né. Enquête de la part des ennemis du Christ, déposi-
» tion des témoins, constatation du fait de la cécité par
» les parents mêmes de l'aveugle, nouvel interroga-
» toire du fils, tentatives réitérées pour nier la guéri-
» son ou pour l'expliquer naturellement, impossibilité

» de porter atteinte à la réalité du miracle, rien n'y
 » manque. C'est un procès en forme, dont l'instruction
 » se poursuit dans les moindres détails... Mais M. Renan n'en dit pas un seul mot dans sa *Vie de Jésus*,
 » trouvant plus commode de passer sous silence tout ce
 » qui le contrarie, et ne s'accorde pas avec ses théories
 » irréligieuses et panthéistes. » (*Voy. Critique de la Vie de Jésus* de M. Renan, par l'abbé Freppel).

« Quoi qu'il en soit, dit à son tour le P. Félix, la critique veut une commission, car nous sommes, par excellence, le siècle des commissions; eh bien! soit, elle l'aura. Grands hommes, il faut vous satisfaire; la commission existe, et elle fonctionne avec une rigueur, une assiduité, une persévérance et une solidité que vous ne sauriez même imiter. Avez-vous assisté aux débats qui précèdent à Rome la canonisation des saints? Là, les miracles sont exposés, attaqués, défendus, discutés, et, à la fin, constatés aussi scientifiquement que pourraient le faire toutes les commissions et toutes les Académies du monde: et vous récusez cette élite de savants, attestant perpétuellement devant l'humanité entière l'évidence des témoignages qui la forcent de proclamer la certitude des miracles? Puisque vous faites appel à la science, pourquoi ne croyez-vous pas au témoignage de la science? Il est vrai que, parmi ces savants appelés à vérifier les miracles des saints, vous n'avez pas votre place, et dans ce sénat de la science historique et théologique, vous n'avez pas votre fauteuil. Cette commission, vous ne l'avez pas nommée, et elle-même ne vous appelle pas à l'honneur insigne de présider ses débats. Mais, qu'importe? pour ne pas vous compter dans ses rangs et vous mettre à sa tête, en est-elle moins une assemblée de savants? Et vous croyez-vous en mesure de lui faire la leçon sur cette question des miracles, tant de fois discutée par elle, et où votre science désorientée gauchit à chaque pas? Donc, soyez d'accord et conséquent avec vous-même; ou ne nous parlez plus de vos commissions et de vos congrès scientifiques, quand il s'agit de constater le miracle, ou acceptez la plus compétente des assem-

» blées scientifiques qui, depuis des siècles, examine,
 » discute, et constate l'existence du miracle.

« Mais non, vous ne tenez pas même à ce vulgaire
 » honneur d'être d'accord avec vous-même. Ces condi-
 » tions ne sont qu'une feinte, dont vous vous moquez
 » tout le premier, en attendant que le public leur inflige
 » sa moquerie solennelle. Toutes les commissions pos-
 » sibles viendraient vous attester l'existence du mi-
 » racle, que vous diriez encore : Qui sait ? Ah ! la ques-
 » tion du miracle et du surnaturel, il vaut mieux l'a-
 » vouer, est parmi vous décidée d'avance ; et les condi-
 » tions que vous feignez d'y poser, ne sont qu'une ironie
 » de votre science, et une insulte à notre raison. »

§ IX.

CONCLUSION. — DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Nous avons prouvé l'authenticité, l'intégrité, la vé-
 rité des livres évangéliques, nous avons montré que
 les miracles évangéliques sont possibles, et appuyés
 sur une certitude historique que rien ne peut ébranler ;
 nous avons réfuté les vains systèmes du rationalisme
 moderne, et démontré que, s'il est permis de révoquer
 en doute les faits évangéliques, il n'y a plus rien de
 certain sur la terre. Maintenant, quelle conclusion de-
 vons-nous tirer de tout cela ? que devons-nous penser
 de celui dont les livres évangéliques nous racontent la
 merveilleuse histoire ? Est-ce tout simplement un *Sage*,
 comme Zoroastre, Confucius, Numa, Socrate, etc., ainsi
 que le disent avec tant d'assurance et d'emphase nos
 incrédules modernes ? ou bien devons-nous vénérer en
 lui le Fils unique de Dieu, le Verbe incarné, descendu
 sur la terre pour instruire et sauver les hommes ?...
 D'après ce qui précède, la réponse est facile, et l'on ne
 balancera pas à reconnaître la divinité de Jésus-Christ,
 pour peu que l'on veuille jeter un coup d'œil rapide sur
 ses enseignements, son caractère moral, ses miracles,
 l'accomplissement des prophéties en sa personne, le

témoignage qu'il rend de lui-même, et l'œuvre qu'il a fondée.

1^o Nulle part, chez aucun peuple, chez aucun philosophe, on ne trouve une *doctrine* aussi sainte, aussi pure, aussi sublime, aussi divine, que celle que Jésus-Christ nous offre dans l'Évangile.

a) Il est venu apprendre aux hommes à connaître *le Dieu véritable*, à reconnaître en lui le créateur, le conservateur, le souverain maître de l'univers ; à reconnaître en lui, non-seulement le Dieu spécial du peuple Juif, mais celui dont la Providence s'étend sur tous les hommes et sur toutes les créatures ; non pas un étranger pour l'homme, un maître sévère et redoutable dont la voix retentit au milieu du tonnerre et des éclairs, mais un père plein de bonté et de tendresse, veillant sur nous avec une paternelle sollicitude, toujours prêt à accueillir le pécheur repentant, livrant son fils unique à la mort pour le salut du monde. Nous élevant plus haut encore, il nous fait pénétrer à sa suite jusque dans le sanctuaire de la Divinité, et, soulevant le voile qui nous cache les plus redoutables mystères, nous initie à la vie divine, et nous fait connaître Dieu se contemplant éternellement dans son Verbe, dans son image substantielle, l'Esprit-Saint procédant de l'amour infini du Père et du Fils.

b) Il est venu nous apprendre à nous *connaître nous-mêmes*. Il nous fait découvrir en nous les images de la divinité, les fils bien-aimés du Père, les héritiers du ciel, les temples de l'Esprit-Saint, les privilégiés de Dieu placés sous la garde des saints anges, etc., créés pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, le posséder éternellement.

c) Et quels *préceptes nouveaux* égalent ceux que Jésus-Christ nous donne dans le sermon sur la montagne? Tout y tend à conduire l'homme vers la plus haute perfection. Il résume toute la loi dans le grand commandement de l'amour de Dieu et du prochain... Avant lui, le genre humain tout entier était plongé dans la sensualité et la mollesse. Dominé par les sens, l'homme ne connaissait d'autre bonheur que de satisfaire les appétits les plus grossiers, ... ; Jésus-Christ est venu nous apprendre à mépriser tout ce qui passe, à ne chercher que les biens

éternels et véritables. Les Juifs n'attachaient de prix qu'aux pratiques extérieures ; Jésus est venu nous apprendre qu'elles ne servent de rien, si le cœur n'est pas changé. Il est venu révéler au monde des vertus jusqu'alors inconnues, dont le monde n'avait pas même l'idée, l'amour de Dieu et du prochain, le pardon des injures, l'humilité, la chasteté du cœur, l'amour de la pauvreté, le renoncement à soi-même, etc. Il est venu nous enseigner une morale simple dans sa sublimité, à la portée de tous, répondant aux besoins de l'humanité, universelle, appropriée à tout âge, à tout sexe, à tous les peuples, à tous les rangs, à toutes les conditions ; doctrine *efficace*, qui a renouvelé le monde, en dépit de tous les obstacles, des préjugés, des superstitions, des passions humaines, des persécutions, etc. ; doctrine vraiment *céleste*, surpassant infiniment tout ce que le génie de l'homme a pu jamais concevoir, qui n'est le produit d'aucune école, d'aucune philosophie humaine, qui ne peut venir que de Dieu.

d) La *manière* dont il enseignait les hommes n'était pas moins admirable. Il mettait à profit chaque occasion de dire une parole utile et appropriée aux circonstances. Il instruisait tantôt dans les synagogues, tantôt dans le temple, tantôt sur les places publiques, tantôt dans les maisons, à table, sur une montagne, dans les campagnes, dans le désert, sur la mer, etc. ; partout où il trouvait des cœurs disposés, il semait la divine semence.

Il proportionnait ses instructions à l'aptitude et aux dispositions de ses auditeurs. A ses Apôtres, il découvrait les plus profonds mystères ; au peuple, il se bornait à ce qui était nécessaire et indispensable. Il parlait au peuple d'une manière simple et populaire ; à ses disciples, avec une douce intimité ; aux pharisiens hypocrites et endurcis, avec sévérité et énergie. Afin de rendre ces enseignements plus accessibles à l'intelligence grossière de ses auditeurs, il les revêtait d'images vives, saisissantes, se servait de comparaisons tirées des objets les plus à leur portée : les oiseaux du ciel, la fleur des champs, la semence du laboureur, etc., toute la nature parlait, par sa bouche, au cœur de l'homme... A l'exemple des Orientaux, il se servait de sentences courtes, frappantes,

faciles à retenir. — Qui ne connaît les belles paraboles dont l'Evangile est tout parsemé? La semence tombant sur la bonne et la mauvaise terre, le grain de senevé; le bon pasteur courant après sa brebis égarée, le samaritain charitable, le retour de l'enfant prodigue, etc., etc.? Ses enseignements, ses exhortations, ses avis, ses reproches, ses menaces même, portaient l'empreinte de l'amour le plus tendre, du zèle le plus ardent, de la sagesse la plus consommée. Avec quel feu parlait-il de la gloire de son Père céleste? Avec quelle ineffable tendresse ne cherchait-il pas à ramener les pécheurs?

Qui pourrait lire sans attendrissement l'admirable discours avant la cène? — Il parlait avec puissance et autorité. Pour l'entendre, la multitude accourait de toutes parts oubliant le boire et le manger, suspendue à ses lèvres; « Jamais personne, s'écriait-elle, n'a parlé comme cet homme-là. »

2° Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous donner les préceptes de la vertu la plus sublime, il nous a laissé dans sa vie un *modèle*, un idéal de vertu que jamais aucun mortel n'a pu, ni ne pourra égaler. Il nous apparaissait, dès ses jeunes années, soumis à ses parents, croissant en âge, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes. Sa nourriture était de faire la volonté de son père céleste. La gloire de Dieu est l'unique mobile de toutes ses actions..., le zèle de la maison de Dieu le dévore, il est obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (*Phil.*, II, 8).

Son amour pour les hommes est inexprimable; il se sacrifie tout entier pour eux, il se dévoue sans réserve à leur service, au soulagement de leurs maux corporels et spirituels; il passe en faisant le bien; tous ses miracles sont autant de bienfaits; il recherche les femmes, les enfants, les délaissés; il ne rebute aucune prière, aucun malheureux; il n'est arrêté par aucun obstacle, aucune fatigue; il est le Bon Pasteur qui court après la brebis égarée; il meurt, pour sauver les hommes, en pardonnant à ses bourreaux. L'innocence de ses mœurs est plus pure que la splendeur des plus beaux ciels.

Il a pu défier ses ennemis acharnés de le convaincre de la faute la plus légère. On voit éclater en lui la mo-

destie, la douceur la plus inaltérable, une possession complète de lui-même, le détachement de toutes choses, l'amour de la pauvreté, l'humilité, et l'oubli constant de lui-même, une patience à l'épreuve des traitements les plus cruels, etc. Rien de forcé ni d'excessif; tout est héroïque, et pourtant dans la mesure; il s'élève, et reste naturellement et sans effort au sublime de la vertu, plus haut qu'aucun homme ne peut atteindre, sous des formes que tous peuvent imiter. Sa modestie est sans affectation, sa bienveillance sans faiblesse, sa gravité sans hauteur; il est humble avec dignité, populaire avec noblesse. Jamais la majesté fut-elle aussi douce, et la bonté aussi inaltérable?... Doux au milieu des insultes, calme, au milieu des plus intolérables souffrances, il donne sa vie pour les hommes, il prie pour ses bourreaux. Non, jamais un tel idéal de la vertu la plus parfaite n'avait paru sur la terre; il ne peut venir que du ciel, il ne peut se rencontrer que dans celui qui est plus qu'un homme.

4° Jésus paraît parmi les hommes revêtu d'une *mission divine*, et il prouve cette mission par les *miracles* qu'il opère. — Nous avons prouvé précédemment que ces miracles sont non-seulement possibles, mais appuyés sur des témoignages irrécusables qui peuvent défier toutes les armes de la critique. Jésus-Christ s'est montré comme le *Souverain Maître de la nature*, changeant l'eau en vin, nourrissant cinq mille hommes avec quelques pains, apaisant les tempêtes d'une seule parole, marchant sur les eaux sans enfoncer, resplendissant de gloire sur le mont Thabor, et comme le maître de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort, des démons et de l'enfer, guérissant les malades, ressuscitant les morts, délivrant les possédés, etc., etc. Ce n'est pas au nom de Dieu, comme les saints et les prophètes, c'est en son nom propre qu'il commande à la nature et s'en fait obéir. Il opère ces merveilles tout naturellement, sans le moindre effort, par un seul acte de sa volonté, aussi facilement qu'il parle ou qu'il fait toute autre action naturelle. — Jésus-Christ a donc eu raison de dire: « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres, » Le miracle, c'est la

§ IX. CONCLUSION.— DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST. 135

voix de Dieu, c'est l'action divine se manifestant aux hommes.

5° Jésus, dans l'Evangile, *affirme* expressément sa *divinité*. Il s'attribue les perfections divines, il se dit le Fils unique de Dieu, qui ne fait qu'un avec son père, etc. Il suffit d'ouvrir l'Evangile pour s'en convaincre. Mais alors, s'il n'est pas Dieu, il est nécessairement un fourbe, un imposteur, un blasphémateur, un impie qui ne craint pas de s'attribuer les honneurs divins; il est donc venu plonger le genre humain dans une nouvelle idolâtrie; il offrirait, en sa personne, l'idéal de la plus haute sainteté unie à la perversité la plus inouïe; Dieu lui-même aurait confirmé par ses miracles, consacré par le sceau de la toute-puissance divine, le mensonge, l'imposture, le blasphème, l'impiété! qui le pourrait croire? — Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'y a pas de milieu, c'est un halluciné, un fou, s'il croit l'être; un imposteur sacrilège, s'il le dit sans le croire. Dilemme inévitable, auquel les rationalistes ne peuvent échapper... Et qui pourrait se résoudre à voir en Jésus-Christ un fou ou un imposteur? La conscience humaine se soulève invinciblement contre cette abominable pensée, et les ennemis les plus acharnés de la divinité de Jésus-Christ ne peuvent s'empêcher de proclamer sa sagesse incomparable, de reconnaître en lui un idéal de vertu que jamais personne n'a pu atteindre (a).

(a) Il est de fait que nos incrédules modernes ne peuvent parler de Jésus-Christ sans se perdre dans des contradictions inextricables. M. Renan, dans le roman sacrilège qu'il a publié dernièrement sous le titre *Vie de Jésus*, nous en offre un exemple frappant. Demandez à ce profond critique ce que c'est que Jésus-Christ. « C'est, nous répond-il, un grand homme, un étonnant génie, (p. 130), un penseur » sublime, dont on ne peut assez exalter la sagesse, la sainteté, un homme à proportions colossales, le créateur de la religion éternelle de l'humanité (p. 332), » le grand consolateur de la vie, auquel chacun de nous doit ce qu'il a de meilleur. »

Tournez maintenant quelques feuillets, et ce penseur sublime, ce génie incomparable, devient un jeune villageois, « qui a vu le monde à travers le prisme de sa naïveté (p. 40), un juif évhémère, un jeune démocrate, ne sachant ni l'hébreu » ni le grec, n'ayant aucun élément de culture hellénique, aucune connaissance » de l'état général du monde (p. 147, 227-31); un jeune enthousiaste, qui n'a pas » la moindre notion d'une âme séparée du corps, pas la moindre idée d'un ordre » naturel réglé par les lois, pas même une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité (p. 106, 128, 279, 305); que dis-je? « un halluciné, qui s'est figuré » qu'il est le fils de Dieu, et dans la vie duquel des traits de folie ont tenu une » grande place » (p. 266). Et ce moraliste éminent, ce sage sans faiblesse, ce

6° Jésus-Christ est le *centre* où tout aboutit dans l'histoire du monde : lui seul explique le passé et l'avenir. Les anciens prophètes ont tracé d'avance son histoire, David a prophétisé sa divinité, son sacerdoce éternel (Ps. II, 109), ses souffrances (Ps. XXI), Isaïe a annoncé son origine royale, sa naissance d'une vierge, sa divinité, ses miracles, sa passion douloureuse, la propagation rapide de sa doctrine, parmi les nations païennes (Isa. VII, 14, XI, 1, LIII, etc.); Jérémie a prophétisé l'établissement d'une nouvelle alliance; Daniel, l'époque de sa venue sur la terre; Michée, le lieu de sa naissance; Aggée, le second temple honoré de sa présence; Zacharie, son entrée triomphante à Jérusalem, les 30 pièces d'argent, prix de la trahison de Judas; Malachie, son sacrifice non sanglant, etc. Il est tout à fait impossible à l'homme de prévoir d'avance, d'une manière cer-

modèle accompli de toutes les vertus morales, ce fondateur du plus bel enseignement moral que l'humanité ait reçu, occupant le plus haut sommet de la grandeur humaine (p. 18), est « un moraliste exalté, d'un tempérament excessivement passionné, dont les exigences n'avaient pas de bornes, qui méprisait les saines limites de la nature de l'homme, qui dépassait toute mesure, pour qui la famille, l'amitié, la patrie, n'avaient aucun sens, dont l'œuvre était aussi peu une œuvre de raison, qu'on eût dit, parfois, que sa raison se troublait (p. 312, 13, 14, 18); un homme rude et bizarre, qui se laissait donner avec plaisir des titres qu'il n'osait prendre lui-même, affectant de savoir ce qu'au fond il ne savait pas; qui ne résistait pas beaucoup à sa réputation de thaumaturge, bien qu'il sentît la vanité de l'opinion à cet égard, qui ne se montrait pas sévère pour les charlatans, qui aimait les honneurs, parce que les honneurs servaient à son but (p. 319, 132, 191, 162, 163, 293, 273); un extravagant, assez impie pour se faire passer pour un Dieu; un homme à chimères, à idées fausses, froides, impossibles, acceptant les utopies de son temps et de sa race (p. 282); un révolutionnaire transcendant, dont la soumission aux pouvoirs établis était dérisoire; au fond, un *communiste*, qui interdisait la propriété, et soulevait les pauvres contre les riches; dont il est probable que beaucoup de fautes ont été dissimulées » (p. 282, 284, 116, 458, 327, 67, etc.).

Et c'est cet ignorant sans culture, cet halluciné, cet homme à chimères, ce démocrate, ce moraliste exalté, etc., etc.. (qu'on nous pardonne de transcrire ici ces ineptes blasphèmes) qui « a changé l'univers, posant le point de départ de la loi future de l'humanité : qui est devenu la pierre angulaire de l'humanité, à tel point qu'arracher son nom de ce monde serait l'ébranler dans ses fondements; qui préside encore actuellement aux destins du monde; qu'il est permis d'appeler une personne divine, parce qu'elle a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin..... la plus haute de ces colonnes qui montent vers le ciel, et qui montrent à l'homme d'où il vient, et où il doit tendre (p. 457), le plus grand des enfants des hommes, que jamais personne ne surpassera, dont la divinité est fondée, (p. 426), etc., etc. »

Est-ce assez de contradictions, d'absurdités et de folies, et n'est-ce pas le cas de s'écrier : « *mentita est iniquitas sibi?* » Un tel livre ne se réfute-t-il pas lui-même, et méritait-il bien l'honneur qu'on lui a fait de le réfuter?

tain et infaillible, des événements futurs qui doivent arriver après plusieurs siècles, et qui dépendent absolument de la volonté libre de Dieu, ou de la libre détermination de l'homme. Dieu seul, dont la providence dirige tous les événements selon sa volonté toute-puissante et aux regards duquel rien ne peut se dérober, peut soulever devant nous le voile qui nous cache l'avenir et nous faire connaître d'avance ce qu'il a résolu dans ses desseins éternels.

Bien plus, l'histoire tout entière du peuple juif, ses institutions, les patriarches, leurs paroles, leurs actions, en un mot, les divers événements du peuple de Dieu, forment une *prophétie perpétuelle* du Christ et de l'église qu'il a fondée, nous offrent l'image, le tableau anticipé, bien qu'incomplet et imparfait, de la vie, du ministère, des souffrances, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ. Abel, Isaac, Joseph, David, l'agneau pascal, le sacrifice de propitiation, le serpent d'airain, etc., nous offrent la *figure* des souffrances et de la mort de Jésus-Christ; Moïse, David, Salomon, Melchisédech, nous le représentent comme Prophète-Roi et Souverain Prêtre; Jonas figure sa résurrection; l'arche d'alliance, la mer Rouge, la manne, nous annoncent d'avance le Baptême, l'Eucharistie, etc. etc. (b).

« C'est ainsi, dit S. Jérôme, que toute l'économie du monde visible et invisible, avant et depuis la création, se rapporte à la venue de Jésus-Christ sur la terre : tous les rayons de l'histoire du monde convergent vers Jésus-Christ. — « Les hommes, dit Tertullien, ne sauraient tracer une image avant la réalité qu'elle représente, ni une copie, avant que l'original ait existé; mais Dieu pouvait bien nous tracer d'avance des images et des copies de notre Sauveur, avant de nous le montrer en personne, parce que, dès-lors, le Sauveur existait bien réellement pour lui, et qu'il sait

(b) « Lisez les Ecritures divines, dit Bossuet, vous verrez partout le Sauveur Jésus. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne d'Horeb, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche; dans le tabernacle; il est partout : mais il n'est qu'en figure. La loi est un Evangile caché, l'Evangile est la loi expliquée. »

» de toute éternité sous quel trait il le produira, lorsque
 » le temps sera venu. »

Jésus-Christ n'a pas seulement accompli en sa personne les prophéties de l'Ancien Testament, il a été *prophète* lui-même. Il a prédit sa passion, le renoncement de saint Pierre, sa résurrection, la descente du Saint-Esprit, la propagation de l'Evangile malgré les persécutions, la ruine de Jérusalem, la destruction du temple, la dispersion des Juifs, et leur persistance jusqu'à la fin du monde, etc., etc., et toutes ces prophéties ont été vérifiées par l'événement.

7° L'*œuvre* que Jésus-Christ a fondée sur la terre, est encore une preuve de sa divinité. Nous empruntons au P. de Ravignan le développement de cette dernière assertion : « Un homme se présente dans
 » l'histoire, majesté humble et pauvre. Jusqu'ici les
 » philosophes s'étaient dit : Il est bon que les peuples
 » soient trompés en religion : *Expedit populos in religione falli*. C'était l'adage jusque-là; aucun sage,
 » aucun génie n'avait songé encore à éclairer les nations, à relever les masses. Tout à coup, le pauvre
 » sorti de la maison de Joseph annonce qu'il va régénérer le monde, qu'il vient d'établir sur cette terre
 » la religion véritable, le culte du seul vrai Dieu. Il
 » l'annonce, ce dessein étrange. Modeste et calme, il
 » ne discute pas, il ne raisonne pas, il fait et il enseigne.
 » Et ce dessein ne se développe pas avec le temps; il
 » est complet tout d'abord, il est tout entier, dès le
 » premier instant, tel que Jésus-Christ le conçoit. C'est
 » la vérité conçue et inébranlable d'appeler les peuples
 » à la connaissance de la vérité : c'est la régénération,
 » l'enseignement de toutes les classes, c'est l'universalité, la perpétuité, l'unité de loi, de culte, c'est le
 » catholicisme, pensée première et dernière de son
 » auteur.

» Mais quel dessein que celui de régénérer l'univers !
 » et Jésus-Christ néanmoins l'a formé ! Il a vu, mesuré
 » tous les siècles ; l'orgueil, la tyrannie, l'esprit d'indépendance, l'amour du plaisir, attaquant, brisant le
 » joug évangélique, et il a dit : « J'établirai ma foi,
 » mon Eglise, pour le salut de tous, et les portes de

» l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Il ne flat-
 » tera aucun penchant, commandera l'humble soumis-
 » sion, l'entière abnégation. Sa doctrine et sa loi seront
 » le renversement le plus étrange de toutes les idées
 » humaines ; il prêche la pénitence, les vertus les plus
 » pures, et par là même, le plus dures. Mais, ce des-
 » sein est folie, ou il est divin. Oui, folie, si ce n'est
 » divin, que de combattre de front toutes les passions,
 » que de prétendre entraîner ainsi les cœurs, changer
 » l'univers, enchaîner et soumettre l'avenir et tous les
 » siècles.

» Un grand dessein, sans avenir, sans puissance de
 » moyens qui assure l'exécution, c'est le partage de la
 » faiblesse humaine. Mais, quand à un grand dessein,
 » énoncé avec le repos de l'âme, se joint une assurance
 » d'avenir et de triomphe ; quand les moyens sont fixés,
 » prévus, garantis ; quand, à des desseins plus qu'hu-
 » mains, si bienfaisants, qu'il faut y voir un caractère
 » réellement divin, vient se joindre une exécution fixée,
 » consommée par des moyens qui ne viennent point de
 » l'homme..., il faut bien reconnaître le cachet de la
 » divinité.

» Des miracles, une mort, des persécutions, c'est la
 » puissance d'exécution fixée..... Représentez-vous donc
 » un homme, le plus digne de vénération et d'amour,
 » vous annonçant qu'il va mourir du dernier supplice,
 » chargé d'opprobres, que son sang va purifier le monde,
 » établir le culte du vrai Dieu... Si vous l'entendiez don-
 » ner comme signe de sa force et de sa mission ses
 » tourments et sa mort, pour le moment où son règne
 » va commencer, qu'en penseriez-vous ? Et si vous l'en-
 » tendiez se promettre dans ses disciples le témoignage
 » du sang, fonder ses triomphes sur l'oppression et la
 » mort subie, en sorte que faiblesse devint force ; in-
 » famie, gloire ; défaite, victoire ; que penseriez-vous ?
 » Jésus-Christ se présente sous ces traits : il appelle la
 » mort et les tourments, il les laisse pour héritage et
 » pour récompense à ses amis. Il faudra se laisser égor-
 » ger comme l'agneau sans plainte... Jésus meurt, ses
 » Apôtres meurent, l'œuvre est exécutée, le monument
 » est élevé, inébranlable et invincible. Quelle est donc

» cette voie d'exécution si étrange? Si on daigne y ré-
 » fléchir, méditer avec un franc courage, bientôt on dé-
 » passe le naturel et l'humain, on touche aux bornes
 » divines; le fait divin nous apparaît tout entier. Tout
 » ici est étrange, hors nature; tout confond, interdit la
 » pensée, et dans la stupeur de la raison, il n'y a qu'un
 » seul mot qui dit tout, qui explique tout, qui rend la
 » paix et la lumière à l'âme, qui ouvre le ciel et la
 » terre..., et ce mot c'est : *l'Homme-Dieu*. »

Nous ne pouvons mieux couronner ce paragraphe,
 que par l'extrait suivant des *Entretiens de Napoléon*,
 recueilli par M. de Beauchesne :

« Je connais les hommes, dit-il au général Bertrand,
 » et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. Tout en
 » lui m'étonne; son esprit me dépasse, et sa volonté me
 » confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde, il
 » n'y a point de terme possible de comparaison. Il est
 » vraiment un être à part; ses idées et ses sentiments,
 » la vérité qu'il annonce, sa manière de convaincre, ne
 » s'expliquent ni par l'organisation humaine, ni par la
 » force des choses. »

» Sa naissance et l'histoire de sa vie, la profondeur
 » de son dogme, qui atteint vraiment la cime des dif-
 » ficultés, et qui en est la plus admirable solution, son
 » Evangile, la singularité de cet être mystérieux, son
 » apparition, son empire, sa marche à travers les siè-
 » cles et les royaumes, tout est pour moi un prodige
 » insondable, qui est là sous mes yeux, que je ne peux
 » nier, et que je ne puis expliquer non plus.

» Ici, je ne vois rien de l'homme..., plus je m'appro-
 » che, plus j'examine de près, tout est au-dessus de
 » moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase,
 » et j'ai beau réfléchir, je ne me rends compte de
 » rien...,

» Sa religion est un secret à lui seul, et provient d'une
 » intelligence qui certainement n'est pas l'intelligence
 » de l'homme. Il y a là une originalité profonde, qui
 » crée une série de mots et de maximes inconnus. On
 » ne trouve absolument qu'en lui seul l'imitation ou
 » l'exemple de sa vie. Ce n'est pas non plus un philo-
 » sophe, puisqu'il procède par des miracles, et dès le

- » commencement, ses disciples sont ses adorateurs.
 » Toute sa religion consiste à croire,
 » En effet, les sciences et la philosophie ne servent
 » de rien pour le salut, et Jésus ne vient dans le monde
 » que pour révéler les secrets du ciel et les lois de l'es-
 » prit. Aussi n'a-t-il affaire qu'à l'âme, il ne s'entretient
 » qu'avec elle, et c'est à elle seule qu'il apporte son
 » Évangile. L'âme lui suffit, comme il suffit à l'âme :
 » jusqu'à lui, l'âme n'était rien ; la matière et le temps
 » étaient les maîtres du monde. A sa voix, tout est
 » rentré dans l'ordre, l'âme a reconquis sa souverai-
 » neté. La science et la philosophie ne sont plus qu'un
 » travail secondaire. Tout l'échafaudage scolastique
 » tombe comme un édifice ruiné par un seul mot : la foi !
 » Quel maître, quelle parole, qui opère une telle ré-
 » volution ! avec quelle autorité il impose ses croyances !
 » et nul ici ne peut contredire, d'abord, parce que l'E-
 » vangile contient la morale la plus pure, parce que le
 » dogme, dans ce qu'il contient d'obscur, n'est autre
 » chose que la proclamation et la vérité de ce qui existe
 » là où nul œil ne peut voir, et où nul raisonnement ne
 » peut atteindre. Quel est l'insensé qui dira : non, au
 » voyageur intrépide qui raconte les merveilles des
 » pics glacés, que lui seul a eu l'audace de visiter ? —
 » Le Christ est ce hardi voyageur. On peut demeurer
 » incrédule sans doute, mais on ne peut pas dire : cela
 » n'est pas...
 » Je cherche en vain dans l'histoire pour y trouver
 » le semblable de Jésus-Christ, ou quoi que ce soit qui
 » approche de l'Évangile. Ni l'histoire, ni l'humanité,
 » ni la nature, ne m'offrent rien avec quoi je puisse le
 » comparer ou l'expliquer. Ici, tout est extraordinaire ;
 » plus je le considère, plus je m'assure qu'il n'y a rien
 » là qui ne soit en dehors de la marche des choses et
 » au-dessus de l'esprit humain. Les impies eux-mêmes
 » n'ont jamais osé nier la sublimité de l'Évangile, qui
 » leur inspire une sorte de vénération forcée. Quel
 » bonheur ce livre procure à ceux qui y croient ! que de
 » merveilles y admirent ceux qui l'ont médité ! livre
 » unique, où l'esprit trouve une beauté morale inconnue
 » jusque-là, et une idée de l'infini supérieure à celle

» même que nous suggère la création ! quel autre que
» Dieu pouvait produire ce type, cet idéal de perfec-
» tion, également exclusif et original, où personne ne
» peut ni critiquer, ni ajouter, ni retrancher un seul
» mot, livre différent de tout ce qui existe, absolument
» neuf, sans rien qui le précède, et sans rien qui le
» suive?.....

» Dans toute autre existence que celle du Christ, que
» d'imperfections, que de vicissitudes ! quel est le ca-
» ractère qui ne fléchisse, abattu par de certains obs-
» tacles ? Quel est l'individu qui ne soit modifié par les
» événemens ou par les lieux, qui ne subisse l'in-
» fluence du temps, et qui ne transige pas avec les
» mœurs et les passions, avec quelque nécessité qui le
» surmonte ? Je défie de citer aucune existence comme
» celle du Christ, exempte de la moindre altération de
» ce genre, qui soit pure de ces souillures et de ces
» vicissitudes. Depuis le premier jour jusqu'au dernier,
» il est le même, toujours le même, majestueux et
» simple, infiniment sévère et infiniment doux. Dans
» un commerce de vie pour ainsi dire public, Jésus ne
» donna jamais prise à la moindre critique ; sa conduite
» si prudente ravit l'admiration par un mélange de
» force et de douceur. Qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus
» est lumineux, immuable, impassible. Le sublime,
» dit-on, est un trait de la divinité : quel nom donner à
» celui qui unit en soi tous les traits du sublime !

» L'Evangile possède une vertu secrète, je ne sais
» quoi d'efficace, une chaleur qui agit sur l'enten-
» dement, et qui charme le cœur ; on éprouve, à le mé-
» diter, ce qu'on éprouve à contempler le ciel. L'Evan-
» gile n'est pas un livre, c'est un être vivant, avec une
» action, une puissance qui envahit tout ce qui s'op-
» pose à son extension. Le voici, ce livre par excellence
» (et ici, l'Empereur le toucha avec respect), je ne me
» lasse pas de le lire, et tous les jours avec le même
» plaisir.

» Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son
» enseignement, et la moindre affirmation de lui est
» marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur
» qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y

» prêtent leur attention. Nulle part, on ne trouve cette
 » série de belles idées, de belles maximes morales, qui
 » défilent comme les bataillons de la milice sainte, et
 » qui produisent dans notre âme le même sentiment
 » que l'on éprouve à considérer l'étendue infinie du ciel
 » resplendissant, par une belle nuit d'été, de tout l'e-
 » clat des astres.

« Non-seulement l'esprit est préoccupé, mais il est
 » dominé par cette lecture, et jamais ne court risque de
 » s'égarer avec ce livre. Une fois maître de notre
 » esprit, l'Evangile fidèle nous aime; Dieu même est
 » notre ami, notre père et vraiment notre Dieu. Une
 » mère n'a pas plus de soin de l'enfant qu'elle allaite.
 » L'âme séduite par l'Evangile ne s'appartient plus,
 » Dieu s'en empare tout à fait, il en dirige les pensées
 » et toutes les facultés elle est à lui. » (Le chev. de
 Beauchesne. *Sentiments de Napoléon sur le Christianisme.*)

§ X.

LES LIVRES ÉVANGÉLIQUES ONT ÉTÉ ÉCRITS PAR L'INSPIRATION DU SAINT-ESPRIT.

Nous venons de prouver que Jésus-Christ était véritablement Dieu, qu'il était le Verbe incarné, le Fils unique et consubstantiel du Père, descendu sur la terre, non-seulement pour révéler aux hommes des vérités inconnues, mais pour relever l'homme tombé, pour apporter à l'humanité perdue par la chute du premier homme la bonne nouvelle du salut, le pardon des péchés, et la vie éternelle. Jésus-Christ annonça lui-même cet Evangile dans la Judée; mais, pour le porter jusqu'aux extrémités de la terre, il choisit douze Apôtres, qu'il forma lui-même pour cette grande mission, et il fonda son Eglise, qui devait embrasser tous les peuples de la terre. Avant de s'élever vers le ciel, il leur dit : « Tout
 » pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez
 » donc, enseignez toutes les nations, et baptisez-les, au
 » nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, leur ensei-

» gnant à garder tout ce que je vous ai confié, et voilà
 » que je suis avec vous jusqu'à la consommation des
 » siècles. » (Mat., xxviii, 18-20.) Et, pour qu'ils puissent
 prouver leur mission, il leur donne le pouvoir de faire
 des miracles, comme lui-même en avait fait. « Or, voici
 » les miracles que feront ceux qui croient : ils chas-
 » seront les démons en mon nom, ils parleront de
 » nouvelles langues, ils imposeront les mains sur
 » les malades, et les malades seront guéris, etc. »
 (Marc, xvi, 18.)

Mais les Apôtres n'étaient, après tout, que des hommes
 imparfaits, sujets à l'erreur : pour remplir dignement
 leur mission, ils avaient besoin d'une assistance parti-
 culière de la puissance divine ; aussi Jésus leur promit-
 il de leur envoyer l'Esprit-Saint. Ils avaient gardé et
 recueilli dans le dépôt de leur mémoire les actions les
 plus remarquables et les enseignements de Jésus-Christ,
 mais, non plus que leur divin Maître, ils n'avaient rien
 écrit, et leur mémoire n'était pas infaillible, leur intelli-
 gence n'était à l'abri ni de l'oubli ni de l'erreur. Jésus-
 Christ leur promit que « l'Esprit-Saint leur enseignerait
 » toutes choses, et leur rappellerait ce qu'il leur avait
 » dit. » (Jo., xiv, 26.) Leur instruction n'était pas com-
 plète : il y avait des vérités que Jésus-Christ ne leur
 avait pas développées, parce qu'ils n'étaient pas en état
 de les comprendre. « J'ai encore beaucoup de choses à
 » vous dire, leur avait-il dit, mais vous ne pourrez les
 » porter à présent : quand l'Esprit-Saint sera venu, il
 » vous enseignera toute vérité. » (Jo., xvi, 12, 13.) Ils
 avaient besoin d'une force, d'un courage invincible,
 pour braver les persécutions et la mort ; ce courage ne
 leur manquera pas : « lorsqu'ils vous feront comparaître
 » devant les magistrats, leur dit encore Jésus-Christ,
 » ne vous inquiétez pas comment vous parlerez, ni de
 » ce que vous direz : ce que vous devez dire vous sera
 » donné à l'heure même ; car, ce n'est pas vous qui par-
 » lerez, mais l'Esprit-Saint qui parlera en vous. »
 (Matt. x, 18.) On sait comment ces promesses furent
 accomplies le jour de la Pentecôte (*Voy. Act. ii, 12.*)

Revêtus de la force d'en haut (Luc, xxiv, 49), et enri-
 chis de tous les trésors de la science divine, les Apôtres

obéirent à l'ordre de leur divin Maître. Ils prêchèrent hautement l'Evangile, firent partout de nombreuses conversions, et portèrent, en peu de temps, la foi chrétienne jusque chez les peuples placés à l'extrémité du monde. Ils enseignaient de vive voix, comme leur Maître l'avait fait lui-même, et comme il le leur avait commandé (Matt., xxviii, 19, 20.). Si leur prédication avait porté du fruit dans une ville ou une contrée, ils y établissaient une communauté chrétienne; mais, comme leur mission était de prêcher l'Evangile par toute la terre, ils la quittaient, pour aller plus loin, après avoir établi à la tête de cette communauté un évêque qui devait les remplacer, et procurer aux fidèles les moyens de salut. Mais ils n'oubliaient pas pour cela les fidèles qu'ils avaient convertis à la foi de Jésus-Christ; ils les visitaient de nouveau, quand ils le pouvaient, pour les confirmer dans leur foi et les défendre contre les dangers qui menaçaient leur salut. S'il ne leur était pas possible de venir les visiter, ils y suppléaient en leur écrivant, pour leur donner les instructions et les avis dont ils pouvaient avoir besoin. Telle fut l'origine des *Epîtres*, ou lettres apostoliques.

Plusieurs d'entre eux jugèrent également utile de laisser par écrit, sous le nom d'*Evangile*, un résumé de la prédication apostolique, contenant le récit des actions merveilleuses et des divines instructions de Jésus-Christ. Ainsi, S. Matthieu écrivit son Evangile pour prouver aux Juifs que Jésus était véritablement le Messie; S. Marc nous laissa dans le sien un abrégé de la prédication de S. Pierre, dont il fut le compagnon; S. Luc, compagnon de S. Paul, écrivit le sien spécialement pour les Gentils; et, enfin, S. Jean composa le quatrième Evangile pour compléter les précédents et pour mettre dans un plus grand jour la divinité de Jésus-Christ, qui était niée par plusieurs hérétiques de son temps.

Or, il est de toute évidence que, si les Apôtres étaient guidés et inspirés par le Saint-Esprit lorsqu'ils enseignaient de vive voix, ils ne l'étaient pas moins lorsqu'ils le faisaient par écrit. S. Marc et S. Luc n'étaient pas, il est vrai, du nombre des Apôtres, mais ce n'était pas

seulement aux Apôtres que Jésus-Christ avait promis l'assistance divine de l'Esprit-Saint, c'était aussi à leurs *coopérateurs* dans la prédication évangélique, car ils en avaient également besoin. De plus, nous avons vu précédemment, d'après le témoignage de Papias, ou plutôt, du prêtre Jean, que S. Marc avait été le disciple et le compagnon de S. Pierre, qu'il avait écrit son Évangile sous ses yeux, « suivant exactement les paroles de » Pierre, n'ayant qu'un soin à prendre, celui de ne rien » supprimer de ce qu'il avait entendu, comme de n'y » rien ajouter, » que d'après le témoignage de S. Clément d'Alexandrie, « S. Pierre l'avait approuvé, et ordonné » que cet Évangile fût lu publiquement dans les assem- » blées des fidèles, » de sorte que ce fut l'autorité de S. Pierre qui le fit reconnaître publiquement comme livre inspiré par toute l'Eglise universelle. On peut on dire autant de S. Luc par rapport à S. Paul. (*Voy. précéd. § III et IV*).

Les quatre Évangiles, aussi bien que les Epîtres, les Actes des Apôtres et l'Apocalypse, doivent donc être regardés comme livres inspirés, et mis au même rang que les livres de l'Ancien Testament. C'est pour cela que S. Paul ne craint pas de dire : « Je vous déclare » donc mes frères, que l'*Évangile* que je vous ai prêché » n'est pas selon l'homme, que je ne l'ai appris d'aucun » homme, mais par la *révélation* de Jésus-Christ. » (Gal., I, 11, 12).

« Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais » l'*Esprit de Dieu*, afin de connaître les dons que Dieu » nous a faits, et nous vous les annonçons, non avec » les discours éloquents de la sagesse humaine, mais » avec la science de l'*Esprit*, communiquant les choses » spirituelles à ceux qui sont spirituels. (I. Cor. II, 13). » C'est par là aussi que nous rendons de continuelles » actions de grâces à Dieu, de ce qu'ayant ouï la *parole* » de Dieu que nous prêchons, vous l'avez reçue, non » comme la parole des hommes, mais comme étant, » (ainsi qu'elle l'est véritablement), la *parole de Dieu*, » qui opère en vous, qui êtes fidèles. » (I, Thess., II, 13).

Mais la preuve principale de l'*inspiration* des livres évangéliques repose sur l'autorité infallible de l'Eglise,

qui a toujours enseigné cette vérité; comme on peut en voir la preuve par les témoignages que nous citons ici en note (a).

Quant à la manière dont a lieu l'inspiration dans les écrivains sacrés, et aux rapports de l'action divine avec l'activité humaine, l'Eglise n'ayant rien décidé d'une manière précise, les théologies se partagent en plusieurs opinions diverses. Quelques-uns semblent, en quelque sorte, anéantir dans les écrivains sacrés toute activité humaine, et en faire des espèces de copistes, écrivant sous la dictée de l'Esprit-Saint, qui leur suggère non-seulement les choses, mais les mots eux-mêmes. Mais, cette opinion extrême paraît généralement rejetée par les théologiens. Il n'est pas vrai que tout, dans les saintes Ecritures, ait été proprement révélé par le Saint-Esprit. Les évangélistes n'avaient pas besoin de révélations pour raconter ce qu'ils avaient vu ou entendu, ou ce qu'ils avaient appris de témoins authentiques, et, en effet, ils n'en appellent pas à la révélation pour se concilier la foi à cet égard. « Nous vous annonçons, dit » S. Jean, ce que nous avons entendu, ce que nous avons » vu de nos yeux, et touché de nos mains (1 Jo. I, 3), » et S. Luc, dans la préface de son Evangile, dit : « Il m'a » semblé bon, à moi aussi, d'écrire par ordre les choses » accomplies parmi nous, ainsi que nous les ont racon-

(a) *Témoignages de la tradition catholique :*

- » *Consentaneæ inveniuntur prophetarum et evangeliorum sententiæ, propterea*
- » *quod omnes uno Dei afflati Spiritu locuti sunt.* » (Theoph., ad. Ant. xviii. 12.)
- » *Quantæ porro audaciæ sit ejus modi facinus, (adulterare scripturas), ne ipsos*
- » *(Artemonis heretici sectatores) quidem ignorare credibile est. Aut enim sacras*
- » *scripturas à Sancto Spiritu dictatas esse non credunt, ac proinde, infideles*
- » *sunt, aut seipsos Spiritu Sancto sapientiores esse existimant, ac proinde, quid*
- » *aliud sunt quam demoniaci?* » (Euseb., *Hist. eccl.* v. 28).

Décret du S. Concile de Trente :

- » *Sacrosancta œcumenica et generalis tridentina synodus.... orthodoxorum Pa-*
- » *trum exempla secuta, omnes libros, tam veteris quam Novi Testamenti, cum*
- » *utriusquæ unus Deus sit auctor, necnon traditiones.... pari pietatis affectu ac*
- » *reverentiâ suscipit et veneratur.* »

Voyez également : Clemen. Rom. « *Scripturas diligenter respicite, quæ Spiritus* » *Sancti sunt oracula* » Ep. ad Corinth., 43. — Iren., hær., xi, 47. Orig. De princ. iv. 1. — Tertull. adv. Herm., 44. — Cyprian. L. de opere clem. — Amb. Proëm. de Ev. Luc... — Rufinus : « *Quæ sunt N. et V. instrumenti volumina, quæ,* » *secundum majorum traditionem, per ipsum Spiritum inspirata creduntur, et* » *ecclesiis Christi tradita.* » (*Expos. Symb*).

» téés ceux qui, dès le commencement, les ont vues
» eux-mêmes. »

Les évangélistes rapportent quelquefois dans des termes différents ce que, cependant, Jésus-Christ n'a pu dire que d'une seule manière.

Du reste, on doit tenir pour certain, 1^o que Dieu a *révélé* immédiatement aux auteurs sacrés, non-seulement les prophéties qu'ils ont faites, mais toutes les vérités qu'ils ne pouvaient pas connaître par la seule lumière naturelle, ou par des moyens humains; 2^o que, par une *inspiration* une *excitation*, particulière, l'Esprit-Saint les a portés à écrire, et les a dirigés dans le choix des choses qu'ils devaient mettre par écrit; 3^o que, par une *assistance* spéciale, L'Esprit-Saint a veillé sur eux, et les a préservés de toute erreur, soit sur les faits essentiels, soit sur le dogme et la morale. Ces trois choses sont nécessaires, mais suffisantes, pour que l'Ecriture sainte puisse fonder notre foi, sans aucun danger pour elle; et l'*inspiration* des saints livres, quelquefois, mais non nécessairement accompagnée de *révélation* divine, et qu'il ne faut pas confondre avec elle, peut être définie : « une direction spéciale, et une assistance de l'Esprit-Saint, qui excite l'écrivain sacré à écrire, gouverne son intelligence, le préserve de toute erreur, et » fait en sorte qu'il écrive ce que Dieu veut. »

APPENDICE PREMIER

VAINES ATTAQUES

DU RATIONALISME MODERNE

CONTRE LE FAIT

DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

La résurrection de Jésus-Christ formant l'une des preuves fondamentales de l'apologétique chrétienne, il n'est pas étonnant que les rationalistes aient réuni tous leurs efforts pour l'obscurcir. « Si nous ne parvenons à expliquer sans miracle, dit Strauss lui-même, l'origine de la foi à la résurrection de Jésus-Christ, nous sommes obligés de retirer tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, et de renoncer à notre entreprise. » — (Str., *Nouv. Vie de Jésus*, p. 381). Voyons si leurs efforts sont parvenus à ébranler le grand fait sur lequel repose la foi et les espérances du monde chrétien.

La résurrection de Jésus-Christ suppose deux faits à discuter : 1° que Jésus-Christ est véritablement mort; 2° qu'il s'est montré de nouveau vivant à ses Apôtres le troisième jour.

1) Les incrédules ont essayé d'abord de répandre des doutes sur la réalité de la mort de Jésus-Christ. « Le crucifiement, même avec le percement des pieds, n'avait pu entraîner qu'une faible perte de sang; la mort très-lente n'était amenée que par la contraction spasmodique des membres distendus, ou par l'épuisement insensible des forces vitales. Si, au bout d'environ six heures, Jésus a été détaché de la croix avec les apparences de la mort, cette prétendue mort n'était probablement qu'une catalepsie dont il a dû revenir par la fraîcheur du tombeau, par la vertu des baumes, par la forte odeur des aromates... On peut encore admettre comme cause de retour à la vie l'ébranlement et le coup de tonnerre qui ouvrirent le tombeau de Jésus le matin

du jour de la résurrection. Ainsi s'expliqueraient plusieurs circonstances des apparitions rapportées par les Evangélistes. Les disciples s'en montrent effrayés, c'est qu'ils étaient persuadés de sa mort, et qu'ils croyaient ne voir que son ombre revenue du monde inférieur. Les voyageurs d'Emmaüs tardent à le reconnaître; Marie-Madeleine le prend pour un jardinier : c'est que la souffrance l'avait défiguré, c'est que sorti nu du tombeau, il avait emprunté les vêtements du jardinier voisin. Il entre à travers les portes closes; il va de soi qu'on les avait préalablement ouvertes. On suit les progrès de sa guérison, et son amélioration successive. Le matin de la résurrection, Jésus défend à Marie de le toucher; huit jours après, l'état de ses blessures s'étant amélioré, il invite lui-même Thomas à mettre les doigts dans ses cicatrices; le matin du premier jour, il se tient tranquillement aux abords du tombeau; l'après-midi, il se sent assez fort pour faire une excursion de trois lieues jusqu'à Emmaüs; à quelques jours de là, il entreprend le voyage en Galilée. Le fait même de la résurrection n'est surnaturel que dans l'imagination des disciples et des Evangélistes. Que des femmes en émoi aient pris pour des anges des linceuls blancs, dans un tombeau vide, ou des inconnus vêtus de blanc, cela n'a rien de surprenant; pas n'était besoin d'un ange pour expliquer l'enlèvement de la pierre; des hommes ont pu l'opérer par hasard ou à dessein; une fois la pierre ôtée, la sortie de Jésus s'explique non moins naturellement que les circonstances antécédentes, etc., etc. Il en est même qui ont imaginé que Jésus-Christ s'était retiré après sa prétendue résurrection, dans la communauté des Esséniens, où il aurait vécu encore vingt-cinq ans. »

Réponse. — Il est facile de prouver la réalité de la mort de Jésus-Christ. a) Elle est uniformément attestée par tous les Evangélistes; elle forme un point essentiel de l'enseignement dogmatique de saint Paul. b) A ce témoignage se joint le témoignage officiel des soldats envoyés par le gouverneur pour constater cette mort. c) Jésus avait passé toute une nuit de torture et d'agonie, jusqu'à suer du sang, été soumis à une horrible flagel-

lation, s'était trouvé tellement affaibli, qu'il succombait sous le faix de la croix, etc.; est-il étonnant qu'il n'ait pas survécu plus de trois heures à de semblables souffrances? *d*) Quand bien même Jésus-Christ n'aurait pas été entièrement mort, le coup de lance qui lui avait traversé la poitrine, et percé le péricarde et le cœur, comme le prouve l'eau qui sortit de son côté, aurait été plus que suffisant pour le faire mourir. *e*) Les disciples de Jésus-Christ ne l'avaient pas enseveli sans s'être préalablement assuré qu'il était réellement mort *f*) Le suaire dont la tête était enveloppée aurait suffi pour l'étouffer dans le cas où il n'aurait pas été mort, et les aromates, loin de lui rendre la vie, devaient au contraire, dans un espace étroit et fermé, exercer une action stupéfiante et asphyxiante. *g*) Il serait facile, si la chose en valait la peine, de faire ressortir l'absurdité des explications précédemment citées, et combien elles torturent et violentent le texte évangélique. Quand un narrateur, c'est à Strauss lui-même que nous empruntons cette réfutation, dit à deux reprises et dans les mêmes termes : « Jésus vint, et se trouva debout au milieu d'eux, les portes étant fermées. » il ne va pas de soi qu'on avait commencé par les lui ouvrir. Ce qui va de soi, c'est que, d'après les Évangélistes, Jésus n'avait plus un corps naturel et semblable à celui qu'il avait durant sa vie mortelle, mais un corps glorieux et transfiguré, c'est que les prétendus progrès de sa guérison sont purement imaginaires, et que rien n'est plus contraire au sens des textes que l'idée d'un corps souffrant, valétudinaire, ou soumis aux nécessités humaines. Ce qui n'est pas moins clair, c'est que cette façon d'envisager le retour de Jésus à la vie, indépendamment des difficultés où elle se perd, ne conduit pas à la solution du problème, qui est d'expliquer la naissance de l'Eglise chrétienne par la foi en la résurrection miraculeuse du Messie Jésus. Que penser de ce Messie demi-mort, qui sort péniblement du tombeau, qui traîne un corps malade, qui a besoin des secours de la médecine, de bandages, de fortifiants et de ménagements, et qui finit par succomber? Est-ce lui que ses disciples auraient pris pour le vainqueur de la mort et de la tombe, pour le

prince de la vie? sont-ce de telles images qui eussent pu les animer à leur œuvre future? Non : une pareille résurrection n'eût pu qu'affaiblir l'impression que sa vie et sa mort avaient faite sur eux, et l'éteindre dans les brouillards du souvenir élégiaque. Jamais elle n'eût transformé leur deuil en enthousiasme, leur respect en adoration. » C'est Strauss qui nous fournit cette réponse et elle est décisive.

2) N'ayant pu réussir à ébranler la certitude de la mort de Jésus-Christ, les rationalistes ont essayé de prouver que les témoignages des Evangélistes en faveur de la résurrection et des apparitions successives de Jésus-Christ n'étaient pas dignes de foi. « Que l'on admette ou non le miracle en principe, dit Strauss, quand il s'agit d'accepter un miracle tellement inouï, il faut qu'il nous soit attesté de telle sorte, que la fausseté du témoignage paraisse plus impossible que la réalité du fait attesté. Il faut, avant tout, que les témoins soient des témoins oculaires, que le fait soit attesté par ceux-là mêmes qui l'auraient vu de leurs yeux. Il faut, en outre, que ces témoignages ne se contredisent et ne se détruisent pas les uns les autres. Or, nous avons vu plus haut, qu'aucun de nos Evangiles n'a eu pour auteur un apôtre ou un autre témoin oculaire de la vie de Jésus, et nous ajouterons que leurs rapports sont en contradiction multiple entre eux et avec eux et avec les dires de Paul (a). » — Nous répondrons a) que nous avons vu et prouvé le contraire, et nous renvoyons le lecteur aux preuves que nous avons exposées dans l'*Introduction* de l'ouvrage, de l'authenticité, de l'intégrité et de la véracité des quatre Evangiles, où nous avons démontré, entre autres choses, que le premier et dernier Evangile avaient pour auteurs les Apôtres saint Matthieu et saint Jean, que le 2^e et le 3^e avaient été écrits sous les yeux et avec l'approbation des Apôtres saint Pierre et saint Paul. — b) Quant aux prétendues contradictions que ces critiques ont cru trouver entre les Evangélistes, il serait souverainement fastidieux de les relever et de les discuter toutes. — *Strauss*, par exemple, remplit de

(a) Voy. Strauss. *Nouv. Vie de Jésus*, T. I, p. 385 et suiv.

longues pages de raisonnements tels que les suivants : « Paul ne dit rien des apparitions de Jésus à des femmes, que tous les Evangélistes, hors Luc, placent en première tête. Luc et Paul s'accordent à nommer Pierre pour le premier témoin favorisé d'une apparition de Jésus. Mais, ni Matthieu, ni Marc, ni Jean, ne savent quoi que ce soit d'une apparition particulière à Pierre ; ils ne connaissent que l'apparition commune aux Apôtres réunis, que Paul distingue de celle de Pierre. Paul ne parle pas de l'apparition aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, suivant Luc, ou qui étaient en chemin, et s'en allaient aux champs, suivant Marc. Matthieu et Jean ne savent rien de l'Ascension, etc., etc. » — Qu'est que tout cela prouve ? — Une seule chose ; c'est que les Evangélistes ne se sont pas proposé de faire une histoire complète de Jésus, mais un simple abrégé, une sorte de résumé qui devait servir de fondement à la prédication évangélique, que les uns racontent un fait, une circonstance que les autres omettent, et qu'ils se complètent les uns les autres. De ce qu'un Evangéliste ne parle pas d'un fait, Strauss en conclut qu'il l'ignorait, qu'il n'en avait aucune connaissance, que ce fait n'existait pas à ses yeux ; un bon logicien se serait contenté de conclure qu'il n'avait pas cru nécessaire d'en parler, que cela n'entrait pas dans son plan. « Mais les récits évangéliques renferment des contradictions manifestes. » — Voyons-les... — « Chez *Luc*, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, plusieurs autres femmes vont au tombeau ; elles y voient deux anges et, à leur retour, elles annoncent aux Apôtres et à tous les autres tout ce qu'elles ont vu et entendu. Chez *Marc*, trois femmes seulement, parmi lesquelles Salomé figure à la place de Jeanne, ont visité la tombe ; elle n'ont vu qu'un ange, et, par peur, elles ne disent rien à personne. Chez *Matthieu*, Marie-Madeleine et l'autre Marie voient seule un ange assis sur la pierre roulée du tombeau, et rencontrent ensuite Jésus à leur retour.

« Chez *Jean*, Marie-Madeleine se rend toute seule au tombeau. Une première fois, elle ne voit que le sépulcre vide ; elle y retourne, et aperçoit deux anges

assis dans le caveau, puis Jésus debout derrière elle. Matthieu et Marc ne savent pas comme Luc que, sur le rapport des femmes, Pierre courut aussi au tombeau, et et le trouva vide; encore moins, comme Jean, que Pierre fut accompagné de l'autre disciple. »

Réponse. Il suffit de renvoyer le lecteur à l'explication que nous avons donnée du texte évangélique pour voir comment ces divergences apparentes s'harmonisent et se concilient. — Un évangéliste nomme l'un, deux des femmes qui se rendirent au tombeau, un autre, trois; mais ils n'excluent pas pour cela les autres. — Si, d'après saint Jean, Marie-Madeleine arrive seule, au tombeau, si Jésus se montre à elle seule, c'est, qu'après s'être jointe au groupe des femmes, elle s'en est séparée, et est arrivée la première. — Si, d'après les uns, les femmes n'auraient vu qu'un ange, tandis que, d'après les autres, elles en auraient vu deux, c'est que les premiers ne citent que l'ange qui leur aurait adressé la parole, ou bien saint Luc, pour plus de concision, aurait réuni deux apparitions en une. Si saint Matthieu et saint Marc ne parlent pas de la visite de saint Pierre et de saint Jean au tombeau, il n'en suit pas que cette visite, racontée par saint Jean lui-même, n'a pas eu lieu, ni qu'elle ait été ignorée des autres Apôtres, etc. — Du reste, Strauss lui-même est obligé d'avouer que « ces variantes sont secondaires et ne détruisent pas le fait essentiel de la résurrection, sur lequel tous les Évangélistes s'accordent. »

« Mais voici des contradictions plus graves encore. Dans *Matthieu*, Jésus ne se montre d'abord qu'aux deux Marie, le jour même de la résurrection, sur le chemin du tombeau à la ville, c'est-à-dire, près de Jérusalem. Par elles, il avertit les disciples d'avoir à se rendre en Galilée, où il leur apparaît aussitôt, et certainement pour la première et dernière fois. — Dans *Luc*, au contraire, Jésus apparaît dès le jour de la résurrection aux deux disciples qui vont à Emmaüs, puis à Pierre, et aussitôt après à Jérusalem, aux onze réunis; il leur fait la recommandation expresse de ne pas quitter la ville avant que la force d'en haut ne soit descendue sur eux, événement que les *Actes* ne placent qu'à la Pentecôte,

c'est-à-dire, à sept semaines de là. *Marc* essaie de tout concilier : chez lui, les femmes transmettent aux disciples, de la part de l'ange, l'ordre de se rendre en Galilée pour recevoir Jésus ; puis, on ne sait pourquoi, Jésus n'en apparaît pas moins aux disciples de Jérusalem et dans les environs. Ce moyen terme est impossible ; si Luc a raison ; si, au jour de la résurrection, Jésus a commandé aux disciples de rester à Jérusalem, il n'a pas pu les envoyer dès ce même matin en Galilée, comme le veut Matthieu ; ils n'ont pas pu davantage y aller contre son ordre formel, et par conséquent, ils n'ont pu y voir les apparitions dont parle Matthieu, et l'auteur de l'appendice de Jean. Réciproquement, si Jésus a désigné la Galilée comme le lieu du rendez-vous, on ne conçoit pas ce qui a pu le porter à se montrer le même jour aux disciples à Jérusalem : donc, si Matthieu a raison, toutes les apparitions placées par les trois autres Evangélistes à Jérusalem et aux environs sont nulles et non avenues. »

Réponse. Saint Matthieu ne parle, dans son Evangile, que d'une apparition aux femmes pieuses près du tombeau de Jésus-Christ et d'une autre arrivée en Galilée ; donc il exclut toutes les autres apparitions racontées par les autres Evangélistes. Toujours le même système de transformer l'*omission* d'un fait ou de plusieurs faits, en *négarion* de ces faits. De ce que saint Matthieu ne juge pas à propos de raconter toutes les apparitions de Jésus-Christ à ses disciples, et qu'il juge suffisant au but qu'il s'est proposé d'en citer une ou deux, il ne s'ensuit nullement que les autres apparitions, racontées par les Evangélistes, n'aient pas pu exister, ni qu'ils les ont ignorées : le docteur Strauss aurait grand besoin de refaire son cours de logique.

Comme nous l'avons dit bien des fois, les Evangélistes ne se sont pas proposé de nous laisser une histoire complète et détaillée de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'un d'eux, saint Jean, conclut lui-même son Evangile par cette hyperbole populaire : *Il y a encore beaucoup d'autres choses que fit Jésus ; et si elles étaient rapportées en détail, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres où elles seraient écrites.* » Leur

unique but a été de laisser un résumé rapide des principaux miracles et des instructions du Sauveur, qui pût servir de base à la prédication apostolique. S'intéressant aux choses elles-mêmes, bien plus qu'aux circonstances accessoires de temps et de lieu, à leurs yeux, assez indifférentes, ils mettent souvent à la suite les uns des autres, sans autres liaisons que ces mots : « *Et factum est, et dixit, etc.*, » des faits plus ou moins séparés par le temps ou par la distance. C'est ainsi que saint Luc, après avoir rapporté l'apparition de Jésus-Christ aux disciples d'Emmaüs, et aux Apôtres assemblés, se contente de résumer ses dernières instructions, et conclut en disant que Jésus-Christ est monté au ciel, parce qu'il se proposait de parler plus en détail de ces faits dans les *Actes des Apôtres*, qui devaient former la seconde partie de son Evangile. Il serait absurde d'en conclure avec Strauss que saint Luc a placé l'Ascension de Jésus-Christ le jour même de sa Résurrection ; puisqu'il dit expressément dans les *Actes des Apôtres* que Jésus-Christ s'est montré à ses disciples pendant *quarante jours*. Il est évident, par les *Actes des Apôtres*, 1, 4, que le commandement que fit Jésus-Christ à ses Apôtres de rester à Jérusalem jusqu'à la Pentecôte, n'eut lieu que le jour même de l'Ascension, et par conséquent, après leur retour de la Galilée. — Le Sophiste s'étonne que Jésus-Christ, après avoir prescrit à ses disciples de se rendre en Galilée, continue à leur apparaître à Jérusalem. C'est que, comme nous l'avons vu, dans l'explication du texte, les disciples ne devaient retourner en Galilée qu'après l'octave de Pâques. Il n'y a que nos sophistes modernes pour transformer ainsi leurs propres bévues en contradictions manifestes, et pour mettre sur le dos des Evangélistes ce qui leur appartient en propre. — « Mais un corps tangible, c'est-à-dire doué de l'impénétrabilité physique, ne peut passer à travers des portes fermées, ou, en d'autres termes, avoir tout à la fois, et n'avoir pas cette impénétrabilité. Réciproquement, un corps qui passe sans obstacles à travers des planches, ne saurait avoir ni des os ni un estomac capable de digérer du pain et du poisson. Ces attributs contradictoires ne peuvent coexister dans un être réel,

et nous nous heurtons ici à une contradiction irrésistible. » Hug répond que rien dans le texte n'oblige, à la rigueur, d'admettre que Jésus-Christ aurait pénétré dans le cénacle au travers de la porte ou des murs ; que le miracle a pu consister en ce que les portes se seraient ouvertes d'elles-mêmes devant Jésus. Nous nous contentons de répondre qu'on ne peut pas raisonner sur les corps glorieux d'après les lois actuelles de la nature et les propriétés physiques de nos corps actuels. Le corps glorieux n'est plus sujet à la corruption et à la mort, il est, en quelque sorte, spiritualisé ; il est entièrement soumis à la volonté de l'âme qui l'anime ; et de même que la pensée nous transporte en un clin d'œil dans les espaces les plus éloignés, la volonté transporte en quelque sorte où elle veut le corps auquel elle est unie. C'est une nouvelle création, toute différente de celle que nous voyons, et on ne peut conclure de l'une à l'autre ; et il n'appartient pas à l'intelligence humaine, d'imposer des limites à la toute-puissance divine.

On voit qu'il suffit de regarder de près toutes ces formidables contradictions pour les voir s'évanouir comme une vaine fantasmagorie. Du reste, ces divergences fussent-elles même réelles, par rapport à des circonstances accessoires, ne feraient que démontrer la sincérité des Evangélistes, et prouver qu'ils ne se sont pas entendus ensemble, et s'expliqueraient suffisamment par le trouble extraordinaire où furent jetés les disciples, à la suite d'un événement aussi inattendu.

3), « Et bien soit, diront ici les incrédules ; nous voulons bien admettre la véracité des récits évangéliques. Mais, que prouvent-ils ? Une seule chose ; c'est que les disciples de Jésus-Christ ont cru voir Jésus ressuscité ? Mais cette croyance était-elle fondée sur un fait réel, ou était-elle le fruit d'une vision, d'une hallucination ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Ainsi les apôtres ont été des visionnaires, des hallucinés, le christianisme est le produit d'une hallucination, voilà la dernière ressource des ennemis de la Révélation, le dernier refuge de leur incrédulité. Tel est le système qu'en particulier ont défendu Strauss et Renan ; le premier dans sa *Nouvelle Vie de Jésus*, le second dans son livre intitulé : les

Apôtres. Comme il s'agit ici d'un fait médical, nous aurons recours à l'autorité d'un médecin, pour nous aider à apprécier cet ingénieux système.

« Un fait d'une gravité et d'une portée considérable, dit le docteur Constantin James, dans une Conférence médicale sur les affections du système nerveux, insérée dans la *Gazette de France* des 15 et 17 septembre 1866, vient, pour la première fois d'être signalé par M. Renan dans son livre *des Apôtres*, c'est l'existence d'une grande épidémie d'aliénation mentale, qui aurait sévi, dès le début du christianisme, et aurait été la cause première de son établissement. Cette épidémie, d'après cet auteur, offre cela de particulier, qu'elle ne s'attaqua qu'aux personnes qui, de près ou de loin, voulurent témoigner de la divinité du Christ. Chez toutes, suivant lui, elle prit la forme monomanie avec hallucination, toutes s'étant figuré, dans les circonstances les plus diverses, entendre des voix, apercevoir des objets ou commettre des actes, alors que ces voix, ces objets ou ces actes étaient simplement le produit de leur cerveau malade. Mais laissons parler M. Renan. S'il a eu la primeur de la découverte, c'est bien le moins qu'il ait le mérite de l'exposition.

a) *Premier accès de la maladie. Hallucination de Marie-Madeleine.* — Marie-Madeleine, au dire de M. Renan, aurait été la première atteinte; son accès aurait éclaté le dimanche même de sa visite au sépulcre. L'aspect du tombeau vide, l'ange qu'il lui sembla apercevoir, Jésus, qu'elle crut voir et entendre, en furent, paraîtrait-il, la cause déterminante. Voici le saisissant tableau qu'en donne cet écrivain : « Folle d'amour, ivre de joie, Marie rentra dans la ville, et aux premiers disciples qu'elle rencontra : Je l'ai vu, il m'a parlé, dit-elle. Son imagination fortement troublée, ses discours entrecoupés et sans suite, la firent prendre par quelques-uns pour une folle... La gloire de la résurrection appartient à Marie de Magdala. L'ombre créée par ses sens délicats plane encore sur le monde. Reine et patronne des idéalistes, elle sut mieux que personne affirmer son rêve, imposer à tous la vision sainte de son âme passionnée. Loin d'ici, raison impuissante ! Si la sagesse renonce à consoler

cette pauvre race humaine, trahie par le sort, laisse la folie tenter l'aventure. Où est le sage qui a donné au monde autant joie que la *possédée* Marie de Magdala? »

« Ainsi, dit le docteur James, M. Renan délivre, de son autorité privée, à Marie-Madeleine un certificat d'aliénation, en n'oubliant qu'un point, qui, cependant, aurait bien son importance, celui de prouver qu'elle ne jouissait réellement pas de la raison. Il veut, de plus, qu'elle fût possédée. Possédée de quoi? Du démon, sans nul doute. J'ignorais que M. Renan admît ce genre de possession. Le fait, en tout cas, valait la peine d'être cité, car rien de plus insolite que d'être ainsi frappé simultanément et en une seconde d'hallucination de la vue, d'hallucination de l'ouïe et de possession. Mais continuons; M. Renan nous ménage de bien autres surprises. »

b) *Deuxième invasion de la maladie. Hallucination des deux disciples sur le chemin d'Emmaüs.* — C'est là un cas d'hallucination en partie double, bien plus extraordinaire encore que le précédent. Dans la journée même du dimanche, deux disciples entreprennent un petit voyage à un bourg nommé Emmaüs. Ils causaient ensemble des derniers événements, et ils étaient pleins de tristesse; dans la route, un compagnon étranger s'adjoignit à eux. A l'approche d'Emmaüs, ils le supplièrent de prendre le repas du soir avec eux. Pleins d'une douce tristesse, ils oublient l'étranger; ils *révent* tous les deux (éveillés ou endormis, nous ne savons pas) qu'ils voient Jésus remplir la coupe d'un vin *très-noble*, prendre le pain, puis le rompre, et le leur distribuer. Réveillés de leur sommeil ou de leur rêverie, ils s'aperçoivent que leur compagnon les a quittés, et ils sont persuadés que Jésus s'est montré à eux et qu'il est subitement disparu. Ils retournent en hâte à Jérusalem, pour aller raconter cette grande nouvelle. Le docteur James trouve qu'il y a là une communauté tacite d'impressions et d'idées qui laisse bien loin derrière elle tout ce qu'on raconte en ce genre des jumeaux Siamois, et qui constitue de plus un non-sens médical.

c) *Troisième invasion de la maladie. Hallucination des Apôtres réunis ensemble.* — « Les disciples d'Em-

maïs racontèrent aux Apôtres rassemblés ce qui leur était arrivé dans la route : l'imagination de tous se trouva vivement excitée. » — Cependant, peu auparavant, ils traitaient de rêverie et d'illusion ce que Madeleine et les autres femmes leur avaient raconté : d'où vient ce changement rapide, cette subite crédulité succédant tout à coup à une incrédulité opiniâtre? M. Renan ne l'explique pas, et serait sans doute fort en peine de l'expliquer. Mais avançons. Pendant un moment de silence, quelque léger souffle passa sur la face des assistants. Le même bruit continue, le bruit du vent sans doute, ils croient entendre des sons, et s'imaginent que c'est Jésus qui leur parle. Il continue encore : ils croient lui entendre dire : « *Schalom lach.* » (La paix soit avec vous). Il continue toujours; il leur semble voir et toucher les blessures de ses mains et de ses pieds, et de son côté. Enfin, à un dernier murmure, ils se persuadent qu'ils viennent de recevoir le Saint-Esprit... C'est alors que le sophiste charmé de ces belles découvertes, qui avaient échappé jusqu'alors aux interprètes les plus habiles, s'écrie, avec un noble orgueil : « Tels furent les incidents de ce jour, qui a fixé le sort de l'humanité! *A ces heures solennelles, un courant d'air, une fenêtre qui crie, arrêtent les croyances des peuples pour des siècles!!!* » Mais, au milieu de ce triomphe, le docteur James demande la permission de lui dire que toute cette fantasmagorie cérébrale constitue pour le médecin autant d'impossibilités; chez l'aliéné, dit-il, le même fait, quand il se répète dans le même lieu, au même moment et de la même manière, produira la même hallucination, et non une série d'hallucinations progressives; c'est même là ce qui forme le cachet de la monomanie. Pour obtenir les effets décrits par M. Renan, il eût fallu, non pas un son uniforme, mais une succession de sons très-différents, j'ai presque dit, tout un carillon.

d) *Quatrième invasion de la maladie. Deuxième hallucination des Apôtres, y compris Thomas.* — « Le propre des états de l'âme où naissent l'extase et les apparitions, dit M. Renan, c'est d'être contagieux. » — Il vient de nous en donner un exemple dans la personne

des Apôtres, leurs hallucinations n'ayant commencé qu'à l'arrivée des deux disciples qui en avaient apporté le germe d'Emmaüs. Un seul dut à son absence d'y avoir échappé : Ce fut Thomas. Celui-là, ne craignez rien pour lui, car, ajoute M. Renan, « comme si l'hallucination avait voulu se précautionner contre elle-même, il s'écria : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, dans son côté la marque de la lance, je ne croirai point. » Et cependant il crut. A quelle cause attribuer ce revirement ? M. Renan va sans doute nous l'expliquer. « L'Apôtre Thomas, dit-il, qui ne s'était pas trouvé à la réunion du dimanche, avoua qu'il portait quelque envie à ceux qui avaient vu la trace de la lance et des clous. *« On dit que huit jours après il fut satisfait. »*

Comment ! poursuit le docteur médecin, vous vous en tenez à cet *on dit* ! Pas un mot de plus ! Mais c'était le cas où jamais d'entrer dans des détails. Thomas, le seul, suivant vous, qui continuât de jouir de son bon sens, avait averti les Apôtres qu'ils avaient été la dupe d'une illusion, et que, lui, saurait bien ne pas l'être, car il n'admettrait que des preuves positives, matérielles, palpables. Or, *s'il fut satisfait*, en d'autres termes, s'il fut dupe à son tour, de quelle manière le fut-il ? Evidemment, la cause d'erreur ne put être la même que pour la première apparition, puisque tout le monde était prévenu et se tenait sur ses gardes. Comment donc Thomas, qui devait désabuser les autres, devint-il halluciné à son tour ?... L'épidémie décrite par M. Renan se distinguant de toutes les épidémies connues, il m'est impossible de combler les lacunes de son récit. C'est donc à lui de nous donner quelque digne pendant « au vent coulis, ou à la fenêtre qui crie, pour arrêter pendant des siècles la croyance des peuples. »

e) *Cinquième invasion de la maladie.* — Ce n'est pas seulement dans les endroits clos, c'est en plein air, sur les sommets les plus hygiéniques, que l'épidémie va continuer ses ravages. « Un jour, qu'ils étaient guidés par leur chef spirituel, les Galiléens fidèles, au nombre de plus de cinq cents, montèrent sur celle de ces montagnes où Jésus les avait souvent conduits. L'air, sur

ces hauteurs, est plein d'étranges miroitements. La foule assemblée s'imagina voir le spectre divin se dessiner dans l'éther, tous tombèrent sur la face, et l'adorèrent. Ils descendirent ensuite de la montagne persuadés que le Fils de Dieu leur avait donné l'ordre de convertir le genre humain et avait promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. » — Le docteur James se croit encore obligé de déclarer à M. Renan que, malgré tout son désir de lui complaire il lui est impossible d'admettre son explication toute physique. Ce n'est pas, dit-il, que je nie les effets de mirage si fréquents en Orient, non plus que les illusions auxquelles ils peuvent donner lieu. Mais, seulement, celui-là seul y sera pris qui les verra pour la première fois. Raisonnons par analogie. Voici un étranger qui arrive sur les bords de la mer, et qui, pour ses débuts, est témoin d'un de ces splendides couchers du soleil où l'horizon, le ciel, l'eau elle-même paraissent tout en feu. S'il est très-impressionnable, et surtout un peu toqué, il pourra croire assister à un immense embrasement. Mais, qu'il essaie de faire partager son erreur aux habitants de la côte, chacun lui rira au nez. Ainsi pour les 500 Galiléens. Ils étaient du pays; maintes fois ils avaient accompagné le Christ sur ces hauteurs; par conséquent, ils étaient pour ainsi dire *blasés* sur ces miroitements. Et vous voulez que tout d'un coup ils en aient été tous la dupe? cela n'est pas soutenable.

Mais l'étrange épidémie, semblable au choléra, poursuit son cours et continue à se propager, sans que rien puisse l'arrêter. Le jour de l'Ascension, les Apôtres conduits par Notre Seigneur Jésus-Christ sur le mont des Olives, le voient tout à coup s'élever dans les airs, et monter au ciel. Dix jours plus tard, étant réunis dans le cénacle, ils furent éblouis par un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, et ils s'imaginent tous voir des langues de feu reposer sur leurs têtes, et recevoir l'Esprit-Saint.

Les habitants de Jérusalem accourent en foule : ils sortent; ils parlent; « ils se laissent aller, c'est M. Renan qui nous l'apprend, à un bégaiement indistinct, à la fois sublime et puérile, où la langue chrétienne

flottait à l'état d'embryon, le tout accompagné d'une pantomime d'autant plus expressive qu'elle est plus confuse; » et voilà que tout à coup, à ce spectacle, tous les auditeurs deviennent hallucinés à leur tour, et croient entendre, chacun dans son langage, les paroles de l'Apôtre? Quelque temps après, Paul l'ardent persécuteur des chrétiens, par suite également d'un éclair et d'un coup de tonnerre, éprouve un accès de la maladie générale, croit voir et entendre Jésus-Christ lui reprocher son zèle persécuteur; croit être aveugle, et ensuite recevoir sa guérison de la main d'Ananie, et devient ainsi l'un des fondements du Christianisme. Enfin, une immense crédulité s'empare de la plupart des habitants de la Galilée et de la Palestine, et à la voix des Apôtres, ils s'imaginent avoir réellement vu Jésus-Christ guérir les malades, ressusciter les morts, et voir les Apôtres eux-mêmes répéter les mêmes miracles. Ainsi voilà une multitude d'hommes, qui, dans ces diverses occasions successives, éprouvent tous la même suite d'hallucinations, malgré la diversité de leur caractère, de leur tempérament, de leur complexion, de leurs esprits. Tous, ils croient *voir* Jésus-Christ; ce n'est pas assez, ils croient *l'entendre, et entendre tous à la fois* les mêmes paroles; ce n'est pas assez, il croient le *toucher, manger* avec lui, *marcher* avec lui, *s'entretenir* avec lui, sans qu'il en soit rien; et cette illusion est si puissante, qu'aucun d'eux n'a jamais pu la distinguer de la réalité; si persévérante, si tenace, qu'ils y ont cru toute leur vie, et qu'ils ont souffert la mort pour la soutenir. Mais, s'il en est ainsi, il n'est pas un seul homme sur la terre qui puisse s'assurer qu'il n'est pas la victime d'une hallucination, qui puisse s'assurer, que ce qu'il voit, entend et touche, existe réellement, et il faut renoncer à ajouter aucune foi au témoignage de sens. Et si un criminel traduit devant les tribunaux se voit accablé des témoignages les plus écrasants, il lui suffira, pour sortir d'affaire, et mettre les juges dans l'impossibilité de le condamner, de dire que tous les témoins sont hallucinés.

Et c'est par suite d'une hallucination, ou, si l'on veut d'un vent coulis, d'une fenêtre ouverte, que douze

« *esprits étroits* » et « *ignorants*, » ont conçu l'étrange projet de faire adorer, non-seulement par les Juifs, mais par toute la terre, en dépit des préjugés, des haines, des persécutions, celui-là même qu'ils ont cru voir ressuscité; et ils réussissent dans leur entreprise; ils deviennent les fondateurs d'une religion universelle : ils renouvellent le monde : ils le font monter d'un degré plus haut dans la civilisation et dans la vertu : et, « *c'est ainsi qu'un courant d'air, une fenêtre qui crie, arrêtent les croyances des peuples pour des siècles*; » et voilà dix-huit siècles en effet que le monde entier est la dupe de douze hallucinés, et il était réservé à M. Renan de nous ouvrir les yeux. En vérité quand on entend de pareilles choses, on se trouve honteux d'avoir à les réfuter sérieusement, et l'on est tenté de se demander si le grave académicien qui les profère, malgré toute sa science prétendue, a lui-même la tête bien saine, et s'il est bien guéri des accès d'hallucination, qu'il a, nous apprend-il, jadis éprouvés.

Nous ne pouvons donc nous empêcher de partager l'étonnement qu'éprouve le docteur James de voir que, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il se trouve des esprits assez prévenus ou assez superficiels pour prendre au sérieux de pareilles inepties, présentées sous le couvercle d'une pseudo-science. Car enfin, dit-il, des arguments qu'il invoque, pas un n'est sérieux; plusieurs sont burlesques; quelques-uns même tombent littéralement dans la charge. Pour réfuter les miracles, il en imagine de bien plus extraordinaires encore; miracles d'impossibilité, au point de vue des faits qu'il interprète; miracles de démence, au point de vue des personnages qu'il met en scène; miracles de crédulité par trop naïve, au point de vue des auditeurs auxquels ils s'adressent. » Miracles pour miracles, nous préférons les miracles de Jésus-Christ.

4) *Les Apôtres furent des imposteurs*, et firent accroire au monde un mensonge qu'ils ne croyaient pas eux-mêmes. — Nous croyons avoir prouvé, a) que Jésus-Christ était réellement mort; b) que les récits des quatre Evangélistes touchant sa résurrection, malgré quelques dissidences apparentes, n'offrent rien qui

puisse infirmer leur véracité; c) que les Apôtres et les disciples qui affirment avoir vu Jésus-Christ ressuscité ne purent être la dupe d'une hallucination. Il ne reste plus, pour les incrédules, qu'une dernière ressource, qu'une dernière hypothèse; c'est de soutenir que les Apôtres furent des *imposteurs*, et publièrent sciemment, au prix de leur sang, un mensonge auquel ils ne croyaient pas eux-mêmes. Dès les premiers jours après la résurrection, les Pharisiens eurent recours à ce subterfuge, et les Evangélistes nous apprennent qu'ils corrompirent les gardes à prix d'argent, pour les engager à répandre le bruit que les disciples de Jésus-Christ avaient enlevé le corps de leur Maître pendant qu'ils dormaient. C'est, en effet, un fait certain et avéré que, trois jours après la mort de Jésus-Christ, malgré les gardes apostés et la pierre scellée, le corps de Jésus ne se trouvait plus dans le tombeau où on l'avait déposé. Dans le cas contraire, en effet, comment concevoir que les Apôtres aient eu l'audace de publier la résurrection de Jésus-Christ en face de ce tombeau, lorsqu'il était si facile de les confondre en les conduisant devant le cadavre de leur Maître, ou en exposant celui-ci en public? — Mais, d'un autre côté, si le tombeau était vide, comment expliquer cette disparition? — Dira-t-on avec les Pharisiens que ses disciples l'ont enlevé? — Il y a longtemps que les SS. Pères ont démontré l'impossibilité et l'absurdité de cette supposition, — Enlever le corps de leur Maître! a) Ils n'ont pu même en avoir la pensée. — S'ils croyaient à sa résurrection future, ils n'avaient pas besoin de cet enlèvement. — S'ils n'y croyaient pas, se voyant trompés par lui, ils ne devaient penser qu'à retourner en Galilée, pour y reprendre leurs filets. — S'ils doutaient, ils devaient attendre le troisième jour, pour savoir à quoi s'en tenir. — b) A quelle accumulation d'hypothèses absurdes et impossibles ne faut-il pas avoir recours? Quelle vraisemblance que tous les gardes, sans en excepter un seul, malgré les recommandations qui leur ont été faites, au mépris de la discipline militaire, et du rigoureux châtiment auquel ils s'exposaient, se soient endormis d'un sommeil de plomb, d'un sommeil

tellement profond, que les ravisseurs auront pu, sans les réveiller, briser les sceaux, renverser l'énorme pierre qui fermait l'entrée du caveau, et qu'ils se seront donné le temps de dépouiller le cadavre de son suaire, de plier ce dernier avec soin, et de le déposer dans un coin? — c) Dans cette hypothèse, ils auraient laissé des traces de leur passage; les soldats auraient été traduits en jugement et rigoureusement punis; les disciples à leur tour auraient été accusés et traduits en justice comme violateurs de la sépulture; et si les gardes avaient été corrompus par eux, on n'aurait pas manqué de leur faire un procès, etc... Or, nous ne trouvons rien de tout cela. — Dira-t-on enfin, que les Juifs ont enlevé eux-mêmes le corps de Jésus-Christ? — Quel motif pouvaient-ils avoir de le faire? — Si ce corps avait été en leur possession, ils s'en seraient servis pour confondre les Apôtres, lorsqu'ils annonçaient publiquement la résurrection.

Afin de sortir d'embarras, et de faciliter l'enlèvement du corps de Jésus par ses disciples, les rationalistes ont essayé d'attaquer la véracité du récit évangélique sur l'apposition des gardes autour du tombeau, et leurs rapports avec le Sanhédrin. — Voyons leurs difficultés — a) « Si ce récit était véritable, disent-ils pourquoi les Apôtres, dans leurs épîtres, n'en appellent-ils pas à cette preuve si claire de la résurrection? » (Voyez Strauss, *Nouvelle Vie de Jésus.*) — Réponse. Parce qu'ils n'avaient pas besoin de cette preuve : leur seul témoignage, confirmé par les miracles qu'ils opéraient, suffisait abondamment. — b) « Pourquoi, lorsqu'ils paraissent devant le Sanhédrin, n'en appellent-ils pas à cette histoire? » — Les Sanhédristes ne révoquaient pas en doute la résurrection de Jésus-Christ, et ils n'auraient osé le faire; ils se contentaient seulement de défendre d'en parler : il n'était donc pas nécessaire d'insister sur les preuves de ce fait. — c) « Les femmes qui se rendaient au tombeau, le matin du dimanche, pour embaumer Jésus-Christ, ignoraient qu'on eût placé des gardes. » — Les gardes avaient été placés à l'entrée de la nuit, les femmes pouvaient parfaitement ignorer cette circonstance : on n'aura pas pris appa-

remment la précaution de les en prévenir. — *d*) « Il est invraisemblable que les soldats aient pu recourir à un mensonge qui les exposait à être punis par le gouverneur? » — Aussi ne le firent-ils que lorsqu'ils furent assurés de leur impunité. (Voyez l'expl.) — *e*) « Les Sanhédristes n'auraient pas cru au rapport des soldats; ils auraient supposé plutôt qu'ils s'étaient endormis, et, dans ce cas, loin de leur donner de l'argent ils les auraient punis. — Les soldats auront prouvé sans doute qu'ils avaient rempli leurs devoirs, et que les chefs de ronde les avaient trouvés à leur poste. Les sanhédristes ne révoquaient pas en doute le pouvoir miraculeux de Jésus-Christ, mais ils l'attribuaient à la magie, au démon : ils pouvaient donc ajouter foi à ce nouveau miracle. — *f*) « Tout le Sanhédrin ne pouvait se réunir pour confirmer un mensonge. » — Rien ne dit que le Sanhédrin ait été réuni officiellement. Les grands-prêtres se concertèrent sur cela avec les anciens. Au surplus, ceux qui pouvaient conjurer de sang-froid la mort d'un innocent, avaient la conscience assez large pour ne pas reculer devant un mensonge. Rien donc n'autorise les rationalistes à révoquer en doute le récit évangélique sur les gardes apostés au tombeau. Comment saint-Matthieu aurait-il osé insérer dans son Evangile un fait public de cette importance, sur lequel le démenti aurait été si facile, s'il n'avait pas été vrai?

« Mais pourquoi Jésus-Christ, après sa résurrection, ne s'est-il pas montré ostensiblement et publiquement aux Pharisiens et aux habitants de Jérusalem! C'était le moyen le plus simple de les convaincre de la réalité de cette résurrection, et de faire cesser tout débat. » — *Réponse.* Ce n'est pas à nous à demander compte à Dieu de ce qu'il juge à propos de faire ou de ne pas faire. — Jésus-Christ ne s'est pas montré aux Pharisiens, parce qu'ils ne méritaient pas cette grâce. — A ce compte, on pourrait demander pourquoi Jésus-Christ ne se montre pas à chacun de nous en particulier. — Dieu ne veut pas nous imposer la foi, ni la rendre en quelque sorte forcée; mais il veut tempérer l'ombre avec la lumière, afin que notre foi soit à la fois raisonnable, appuyée sur

des motifs suffisants, et en même temps *libre*, et par suite, méritoire. — Les Pharisiens ont eu assez de lumière, assez de preuves de la résurrection pour se convaincre de sa vérité, et au fond, ils n'en doutaient pas ; mais ils n'en persistaient pas moins dans leur endurcissement, parce que cette résurrection contrariait leurs projets ambitieux, et les convainquait de déicide. — Quand bien même Jésus-Christ se serait montré publiquement à eux après sa résurrection, ils ne se seraient pas convertis pour cela : il n'est aucun miracle, quelque évident qu'il soit, qui puisse convertir et convaincre celui qui ne veut pas l'être.

En résumé, les Apôtres n'ont pu *être trompés* sur la réalité de la résurrection de Jésus-Christ ; nous l'avons montré précédemment. Ils n'ont pu *tromper* à leur tour, ni fonder leur prédication sur un mensonge. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, ils ont dû le regarder comme un imposteur qui les avait abusés, perdre toute confiance en lui, et ne pouvaient songer à publier sa gloire. Il est absurde de supposer que des hommes, tels que les Apôtres, grossiers, illettrés, pusillanimes, aient entrepris de persuader à tout l'univers un fait si incroyable, en faveur d'un homme qui les aurait misérablement trompés. Il est absurde de supposer qu'ils aient sacrifié leur vie pour soutenir ce mensonge (on ne se fait pas égorger pour un mensonge), et qu'ils aient proclamé au milieu des tourments la sainteté et la divinité d'un homme qui les aurait abusés eux-mêmes. Il est absurde de supposer qu'ils se soient proposé de faire adorer par toute la terre un crucifié, et qu'ils aient pu espérer un seul instant, un heureux succès d'un dessein si bizarre et si extravagant. Il est absurde de supposer que, de tant de disciples de Jésus-Christ, parmi lesquels se trouvaient de simples femmes, il ne s'en soit pas trouvé un seul que la crainte des tourments n'ait pu déterminer à découvrir le secret et à trahir ses frères. Il est absurde de supposer que les Apôtres aient pu convaincre les habitants de la Galilée et de la Palestine, de la résurrection d'un homme crucifié comme blasphémateur, si ces derniers n'avaient pas été eux-mêmes témoins des miracles de Jésus-Christ, et pré-

parés ainsi à croire le dernier de tous. Non, ce n'est pas sur un rêve, sur un mensonge qu'est fondée l'Eglise chrétienne, aujourd'hui encore aussi vivante qu'il y a dix-huit siècles, et que reposent toutes nos espérances, et Jésus-Christ est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus verè*.

5) Il nous reste à résoudre les difficultés spéciales proposées par *Strauss* contre le récit de l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ.

a) *L'ascension expliquée sans miracles*. « S'il faut en croire le docteur Paulus, quand l'Evangéliste nous dit : Jésus-Christ fut élevé à leurs yeux : « *Videntibus illis elevatus est*, » il veut dire, par là, non que Jésus s'éleva du sol, mais qu'il se *redressa de toute sa hauteur*, pour leur donner sa bénédiction, et de la sorte, leur parut plus élevé; et quand l'évangéliste ajoute qu'il se *sépara d'eux*, « *recedit ab eis* », il veut dire que Jésus, en prenant congé de ses disciples, s'était *mis à une certaine distance d'eux*. Quand il dit qu'une nuée le reçut et le déroba à leurs yeux, « *et nubes suscepit eum ab oculis eorum*; » cela veut dire simplement qu'une nuée, comme sur la montagne de la Transfiguration, s'interposa entre Jésus et ses disciples, et, jointe aux nombreux oliviers de la montagne, le déroba à leurs regards; et les disciples, dans leur simplicité, sur l'assurance de deux hommes inconnus, prirent cela pour un enlèvement dans le ciel. Venturini veut bien nous apprendre que ces deux inconnus étaient deux membres d'une société secrète, les francs-maçons de ce temps-là, à laquelle Jésus était affilié, et parmi lesquels il se retira après sa résurrection, pour se reposer de ses fatigues. Quant à Paulus, il croit savoir que Jésus, qui ne s'est jamais bien remis de ses blessures, mourut aussitôt après cette dernière entrevue. » — Nous croirions faire injure à nos lecteurs si nous perdions notre temps à réfuter ces inepties, cette profanation sacrilège de tout ce qu'il y a de plus sacré, qui s'efforce, par un labeur bien vain et bien puéril, à l'aide des explications les plus forcées, les plus extravagantes, à transformer l'Evangile en un roman ridicule et fade, Jésus-Christ en une espèce de charlatan

et de faiseur de tours de passe-passe, et, ces mêmes Apôtres qui ont converti le monde et fondé le christianisme, en autant de prodiges de crédulité, de sottise, de stupidité, tels qu'on n'en a jamais vus, qui transformaient perpétuellement en miracles surnaturels les événements les plus simples. Ce n'est pas là une explication, c'est une *caricature* de l'Evangile. Ces sophistes, du reste, perdent leurs peines; plus ils s'efforcent d'élaguer de l'Evangile les miracles qu'il renferme, plus ils rendent incompréhensible et inexplicable, et plus ils font ressortir le miracle de l'établissement du christianisme.

b) L'ascension une *vision*, une *hallucination* des Apôtres. Nous renvoyons à ce que nous avons dit précédemment sur ce sujet.

c) L'ascension un *mythe*. Nous renvoyons également à la réfutation que nous avons faite du système du docteur *Strauss*, dans l'Introduction, *Voy.* T. I, p. 111.

d) Le récit évangélique *non suffisamment attesté*. — « Il ne repose, dit Strauss, que sur le témoignage de saint Marc et de saint Luc, qui n'étaient pas témoins oculaires. Saint Matthieu et saint Jean n'en parlent pas. Pourquoi n'en auraient-ils pas parlé, s'ils l'avaient connu? » — Saint Jean n'a pas parlé de l'ascension, parce qu'il n'entrait pas dans son plan de parler de ce qui était suffisamment connu. Saint Matthieu n'en a pas parlé, parce que, à ses yeux, la résurrection était le fait décisif, qui avait relevé toutes les espérances des Apôtres, qui prouvait la divinité de Jésus-Christ, et que l'ascension n'en était, en quelque sorte que le corollaire; parce que Jésus ressuscité n'appartenait en quelque sorte plus au monde, parce que l'ascension était suffisamment connue par la tradition. Du reste, il est facile de prouver que ces Apôtres n'ignoraient pas l'ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ. Quand Jésus, dans saint Matth., xxvi, 64, dit au grand prêtre : « Oui, je vous le dis, vous verrez un jour le Fils de Dieu assis à la droite de la Majesté divine, et venant dans les nuées du ciel; » quand Jésus dit dans le quatrième Evangile : « Nul n'est monté au ciel, que celui qui est descendu du ciel. » (Jo., III, 13 et vi, 62); « Quand vous

verrez le Fils de l'homme monter où il était auparavant, » ou qu'il dit dans son apparition à Madeleine : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père, » toutes ces paroles supposent naturellement l'ascension du Sauveur, et y font allusion. De même, quand saint Paul nous dit (Ephes., iv, 10), que « celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux ; » quand saint Pierre nous dit que « Jésus-Christ est maintenant à la droite de Dieu, et qu'il est monté au ciel, ayant au dessous de lui les anges, les dominations, et les puissances » (1. Petr., iii, 25), on ne peut douter que ces Apôtres n'aient tous connu l'ascension.

d) *Le récit évangélique renferme des contradictions.* « Les Evangélistes se contredisent entre eux, et avec eux-mêmes. D'après saint Marc et saint Luc, dans son Evangile, l'ascension aurait eu lieu *le jour même de la résurrection*. D'après les Actes des Apôtres, elle n'aurait eu lieu que quarante jours après. » — *Réponse.* Il est faux que d'après saint Marc et saint Luc, l'ascension de Notre-Seigneur aurait eu lieu le premier jour de la résurrection. Nous avons bien des fois remarqué que, parce qu'un fait dans les Evangiles est raconté immédiatement après un autre, on ne doit pas en conclure, comme le fait Strauss, si l'on ne veut pas s'exposer à des erreurs manifestes, que ce fait s'est passé dans le même lieu, et dans le même temps : il y a souvent un long intervalle entre ces deux faits. Si l'interprétation de Strauss était admise, il faudrait en conclure d'après saint Marc, que Jésus-Christ est monté au ciel dans la chambre même où les Apôtres étaient réunis, et tandis qu'ils étaient à table, ce qui est souverainement ridicule.

e) « On ne peut nier, du moins, que le récit de l'ascension ne renferme des *impossibilités métaphysiques*. aa) Il est difficile de concevoir comment un corps tangible, qui a encore de la *chair* et des *os*, et qui prend des aliments matériels, convient à une résidence céleste ? comment il peut se soustraire assez à la loi de pesanteur, pour être capable de s'élever à travers les airs. » — Cette difficulté pourrait avoir quelque valeur, si l'on

supposait que le corps de Jésus-Christ avait, après sa résurrection, les mêmes propriétés, la même nature physique qu'avant sa mort; mais, d'après les récits évangéliques, il nous apparaît dans des conditions toutes différentes, comme un corps glorieux et incorruptible; or, il n'est pas permis de conclure des lois actuelles qui régissent nos corps mortels, à celles que Dieu peut établir pour une création nouvelle, sur laquelle nos connaissances sont trop bornées pour que nous en puissions raisonner. — *bb)* « D'après une juste idée du monde, le séjour de Dieu et des bienheureux auquel Jésus est supposé s'être élevé, ne doit pas être cherché dans les régions supérieures de l'atmosphère, et en général, dans aucun lieu déterminé; cela appartient uniquement aux connaissances bornées que l'enfance des peuples avait sur les espaces inter-cosmiques. Celui qui veut arriver à Dieu et à la sphère des bienheureux, celui-là, nous le savons, fait un détour superflu quand, à cet effet, il croit devoir prendre son essor vers les couches supérieures de l'air; et plus Jésus était familier avec Dieu et avec les choses divines, moins il aurait été disposé à faire ce détour, et moins Dieu le lui aurait fait faire. » — Que signifie tout ce galimatias? Personne ne prétend que le séjour des bienheureux doive être cherché *dans les couches supérieures de l'air*; ce serait là pour les élus ressuscités un singulier séjour. Mais comment Strauss s'y prendra-t-il pour prouver que le séjour des bienheureux ne puisse être assigné à un *lieu déterminé*? N'y a-t-il pas assez de place pour cela dans l'immensité de la création? ou bien Strauss croit-il qu'il n'existe et qu'il ne peut exister rien de corporel au delà des dernières couches de l'atmosphère? Prend-il donc les étoiles et les astres pour une vision fantastique et sans réalité? il serait bien plus sage, croyons-nous, de profiter pour notre salut des lumières que Dieu a bien voulu nous dispenser, que de vouloir pénétrer ce que, dans sa sagesse, il a jugé à propos de nous cacher, et dont nous ne pourrions parler que comme un aveugle parle des couleurs.

APPENDICE II

L'ÉTABLISSEMENT ET LA PROPAGATION

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE

PAR LES DOUZE APÔTRES EST ÉVIDEMMENT

UNE ŒUVRE DIVINE ET MIRACULEUSE.

Jésus-Christ avait annoncé que sa mission était de fonder sur la terre un royaume, ou, si l'on veut, une société religieuse qui devait embrasser la terre entière, et dont la durée n'aurait d'autres limites que celles du monde, et ce sont les douze Apôtres qu'il chargea de cette grande entreprise. « Allez, leur dit-il, annoncez « l'Évangile à toutes les nations, et baptisez-les au « nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Je serai « avec vous jusqu'à la consommation des siècles, et les « portes de l'enfer ne prévaudront pas contre mon « Église. » (Matt. xxviii, 19-20.)

Si l'on veut y réfléchir sérieusement, il sera impossible de ne pas reconnaître que l'établissement de la religion chrétienne, eu égard aux circonstances qui l'ont accompagnée, est par lui-même un fait divin, et le plus grand, le plus incontestable des miracles. C'est ce que Saint Augustin remarquait dès les premiers siècles de l'Église. « De deux choses l'une, disait ce saint Docteur, ou l'on avouera, comme c'est d'ailleurs la vérité, pour expliquer la conversion du monde par la prédication apostolique, que les Apôtres ont fait des miracles, ou l'on prétendra qu'ils n'en ont fait aucun. Si l'on avoue qu'ils ont fait des miracles, dès lors la religion est l'œuvre de Dieu, puisqu'il n'appartient qu'au Souverain Maître de l'univers de suspendre à son gré les lois qu'il a lui-même établies. Si, au contraire, on prétend qu'ils ont converti l'univers sans miracles, je dis que cette conversion du monde sans miracles, est, par elle-même, le plus grand, le plus inexplicable des

prodiges, et n'a pu être opérée que par l'intervention manifeste de la toute-puissance divine. »

Considérons en effet les obstacles invincibles, qui s'opposaient à la propagation de l'Évangile, et à l'établissement de la religion chrétienne. De quoi s'agissait-il, en réalité? Il s'agissait d'établir une religion nouvelle, un culte nouveau, une croyance nouvelle, non pas seulement dans quelques contrées isolées, mais par tout l'univers : « Allez, enseignez toutes les nations. » Il s'agissait d'établir partout une religion dont le monde payen n'avait jamais entendu parler, une religion exclusive, qui ne prétendait souffrir auprès d'elle aucune rivale, et d'établir cette religion sur les ruines de de toutes les autres. Il s'agissait d'extirper de l'univers des préjugés, des habitudes invétérées, de changer le culte, les habitudes, les croyances, les mœurs, de toutes les nations de la terre, et de transformer la société toute entière; et l'on sait trop combien le peuple tient à ses préjugés, à ses croyances, à ses habitudes. Est-il donc possible de concevoir un projet plus gigantesque et plus inexécutable?

Et quelle était cette religion, qu'il s'agissait de propager?... Était-ce une religion commode, sensuelle, accommodée aux penchants corrompus de la nature humaine?... Loin de là : il s'agissait de prêcher une religion qui propose à la raison orgueilleuse de l'homme une foi aveugle à des mystères impénétrables. Il s'agissait de faire adorer par toute la terre un homme cloué à une croix comme un malfaiteur, de propager une religion qui tire son origine d'un peuple méprisé, dont les sectateurs sont accusés des crimes les plus abominables, et passent pour être le rebut du genre humain; dont les assemblées mystérieuses sont représentées comme des repaires infâmes où l'on outrage les lois les plus sacrées de la nature, et où l'on s'abreuve de sang humain.

Si, du moins, cette religion se trouvait appropriée aux penchants pervers de l'homme; si elle était en rapport avec la faiblesse et la corruption de la nature humaine; si elle pouvait pactiser avec les passions coupables, et si, comme le Paganisme et le Mahométisme, elle offrait une pâture aux voluptés sensuelles et à l'orgueil de

l'homme; je pourrais comprendre que son établissement pût offrir quelques chances de succès. Je puis concevoir Mahomet, établissant, par la terreur des armes, une religion toute sensuelle, au milieu d'un peuple ignorant et grossier. Je conçois également les progrès d'une prétendue réforme qui flatte la raison orgueilleuse de l'homme, en proclamant l'indépendance de toute autorité religieuse, qui offre à des princes avides l'appât des dépouilles du clergé, qui repousse le jeûne, le célibat ecclésiastique, la pénitence, en un mot, tout ce qui peut gêner la nature. Tout cela peut s'expliquer humainement, et ne s'explique que trop.

Mais, prétendre imposer au monde payen une religion qui prêche une morale sévère, qui n'accorde rien à la nature corrompue de l'homme, une religion qui ne parle que de mortification, de tempérance, de jeûne, de renoncement à soi-même, de crucifiement de la chair, une religion qui bouleverse toutes les idées humaines, en proclamant heureux les pauvres, ceux qui pleurent, ceux qui souffrent persécution! Une religion qui commande à l'orgueilleux de s'humilier, à l'avare de se détacher des biens de la terre, à l'impudique de réprimer ses convoitises, au vindicatif de pardonner et d'aimer ses ennemis; oh! non, établir une telle religion n'est pas une entreprise facile et en rapport avec la faiblesse humaine; pour y réussir, il faut plus que le bras d'un homme, il faut que Dieu y mette la main.

A ces obstacles généraux venaient encore s'ajouter, de la part des Juifs, l'idée fausse qu'ils se faisaient d'un royaume messianique purement temporel, qui devait les mettre en possession de toutes les richesses de l'univers et les faire régner sur toutes les nations, et leur vanité flattée d'être la nation choisie et les élus de Dieu; et, de la part des payens, l'empire de la coutume, la haute antiquité et la pompe des idoles, l'attrait d'un culte qui favorisait toutes les faiblesses humaines, qui sanctifiait les impudicités et les débauches, et exerçait ainsi sur les esprits une force mystérieuse presque invincible; l'union étroite, nécessaire, qui existait entre la religion et l'état politique, qui faisait que le culte des idoles était regardé comme le fondement de l'état, la

condition nécessaire de sa grandeur et de sa prospérité, et l'abandon du culte idolâtrique comme un crime d'état : l'éclat de la littérature payenne, en opposition avec le style simple et sans apprêt, le langage presque barbare des premiers prédicateurs de l'Évangile ; l'orgueil des philosophes qui méprisaient les sectateurs d'un juif crucifié, l'intérêt menacé des prêtres des idoles, qui voyaient leur influence détruite, leurs temples abandonnés, leurs offrandes diminuées ; la frivolité des gens du monde qui ne voyaient dans la vie austère et le martyre volontaire des chrétiens qu'un fanatisme insensé ; les grossières superstitions de la populace, qui ne voulaient voir dans les chrétiens que des impies et des contempteurs de leurs dieux, et la cause funeste des calamités publiques ; les calomnies universelles accueillies par la crédulité qui les chargeaient des crimes les plus atroces et les plus infâmes ; enfin, les persécutions les plus barbares, les plus sanglantes, les plus persévérantes, de la part des empereurs romains, qui s'acharnèrent contre les chrétiens avec une rage inouïe, employant contre eux les supplices les plus barbares, les livrant aux bêtes féroces, disloquant leurs membres par la torture, les faisant brûler à petit feu, etc. etc. ; et cela, pendant trois siècles entiers,

Et quels furent donc les *hommes* choisis par Jésus-Christ, pour une pareille entreprise, pour vaincre de tels obstacles ? Étaient-ce de puissants monarques, qui n'avaient qu'à commander pour se faire obéir ?... Étaient-ce du moins, de profonds philosophes, des génies extraordinaires, pour lesquels la philosophie et la science humaine n'avaient pas de secrets ; de brillants orateurs, exercés dans l'art de bien dire, et sachant employer pour éblouir les hommes, toutes les séductions de la parole ?... Rien de tout cela. Pour convertir le monde, J.-C. a fait choix de douze paysans illettrés, n'ayant jamais fréquenté aucune école, et se glorifiant de ne savoir que prêcher J.-C., et J.-C. crucifié, dans un langage simple, dénué de tout ornement et barbare, n'opposant à la rage de leurs persécuteurs que la patience, une constance inébranlable, et la mort des martyrs.

Pour résumer ce que je viens de dire, qu'il me soit permis, de transporter un instant le lecteur en imagination dans les temps apostoliques, et de supposer un entretien entre l'Apôtre S. Pierre s'acheminant vers Rome, et prêt à y entrer, et un habitant de cette capitale.

— Etranger, lui dit le Romain, vous paraissez venir de contrées lointaines et vous diriger vers notre glorieuse capitale. Serait-ce une indiscretion que de vous demander le motif qui vous y attire, et ce que vous y allez faire?

L'APOTRE. — Je n'ai aucun motif de vous cacher le but qui m'amène à Rome. J'y viens pour y annoncer un Dieu inconnu, et y renverser toutes les idoles des faux dieux.

LE ROMAIN. — C'est là une entreprise passablement téméraire. Mais, d'où venez-vous?.. quelle est votre patrie?

L'APOTRE. — J'appartiens à un peuple que vous méprisez souverainement et que vous avez chassé de Rome : Je suis un Juif.

LE ROMAIN. — Bien que votre extérieur ne l'annonce guère, je suppose que vous tirez votre origine d'une famille noble, opulente, et puissante, que vous tenez un rang élevé dans votre patrie?

L'APOTRE. — Regardez ces pêcheurs qui tendent leurs filets sur les bords du Tibre, je ne suis, comme eux, qu'un simple pêcheur de poissons. Je ne possède ni or ni argent.

LE ROMAIN. — Mais, depuis que vous avez quitté vos filets, vous vous êtes sans doute appliqué à l'étude de la philosophie; vous avez fréquenté les écoles des sages, et acquis, des rhéteurs, le don précieux de séduire et de persuader les hommes?

L'APOTRE. — Je ne sais absolument rien de tout cela; je n'ai jamais étudié ni fréquenté aucune école.

LE ROMAIN. — Il faut donc, alors, que la religion que vous vous proposez d'annoncer, soit par elle-même, bien attrayante, bien séduisante, pour que vous espériez la persuader sans le secours de la philosophie, de l'éloquence et des lettres humaines?

L'APOTRE. — Je viens proposer aux adorations du monde un Dieu mort sur un gibet, entre deux voleurs.

LE ROMAIN. — Et quelle doctrine annonce-t-il, ce Dieu nouveau?

L'APOTRE. — Une doctrine qui paraît une folie aux sages du monde, qui déclare la guerre à tous les vices, auxquels cette ville a dressé des autels, une doctrine qui confond la raison humaine, qui proclame heureux les pauvres, qui prêche l'humilité aux orgueilleux, la chasteté aux impudiques, etc.

LE ROMAIN. — Et vous espérez trouver dans cette ville, pour une pareille religion des partisans et des disciples?

L'APOTRE. — Ce n'est pas seulement dans cette ville que j'espère établir ma religion, c'est par toute la terre.

LE ROMAIN. — Il faut donc, alors, que vous comptiez sur des protections bien puissantes, sans doute, sur celle de l'empereur?

L'APOTRE. — Je ne compte sur personne, sur aucune puissance terrestre. L'empereur ne me connaît pas, et deviendra contre moi, et la religion que j'annonce, un persécuteur acharné.

LE ROMAIN. — Mais, alors, vous avez tout contre vous; quelle chance pouvez-vous espérer, et que prétendez-vous faire?

L'APOTRE. — Mourir. (a)

Assurément, l'interlocuteur de l'Apôtre ne verra dans son compagnon qu'un pauvre insensé, victime d'une imagination exaltée, qu'un esprit malade, qui s'est laissé séduire par les chimères les plus extravagantes, et avec lequel il est inutile de parler raison.

Et pourtant, ces prétendues chimères se sont vérifiées à la lettre, cette folie a triomphé de la sagesse des philosophes, cette faiblesse de la puissance des empereurs, cette morale sévère et inflexible, de la corruption du monde payen. A la première prédication de S. Pierre, trois mille juifs embrassent la foi de J.-C., et le nombre s'en accroit de jour en jour. La prédication évangélique pénètre au delà des frontières de l'empire romain lui-

(a) V. Hettinger, Apologie du christianisme. I p. ch. 17.

même, jusque dans les contrées les plus reculées du globe terrestre. Bientôt, les chrétiens remplissent le monde. On a beau les persécuter, les torturer, les massacrer par milliers, ils ne s'en multiplient que plus vite; le sang des martyrs est une semence de chrétiens. « Nous remplissons vos rues et vos places publiques, disait Tertullien aux payens, au II^e siècle de l'Eglise, nous ne vous laissons que vos temples. Pour vous punir, il nous suffirait de nous retirer : vous seriez effrayés de votre solitude. » Enfin, la croix de Jésus le Crucifié brille sur la couronne des empereurs eux-mêmes, et la ville de Rome, jusqu'alors la capitale du monde payen, devient la capitale du monde christianisé. Reconnaissons ici le doigt de Dieu, et l'œuvre toute-puissante et toute miraculeuse de celui qui avait dit : « Quand je serai élevé sur la croix, j'attirerai tout à moi. »

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	1
§ I. — AUTHENTICITÉ DES ÉVANGILES EN GÉNÉRAL.....	3
A. Preuves intrinsèques.....	3
B. Preuves extrinsèques.....	8
a) Témoignages des auteurs ecclésiastiques.....	9
b) Témoignages des hérétiques et des païens.....	18
C. Authenticité des Évangiles, confirmée par les livres du Nouveau Testament.....	21
D. Authenticité des Évangiles, confirmée par les Évangiles apocryphes.....	22
§ II. — DE L'ÉVANGILE DE SAINT MATHIEU.....	27
A. Auteur de cet Évangile.....	27
B. Texte primitif : son authenticité.....	28
C. Polémique rationaliste.....	34
D. Origine et histoire de sa composition.....	38
a) Lieu et époque de cette composition.....	38
b) Du texte grec.....	38
c) Plan et but de l'évangile.....	39
§ III. — DE L'ÉVANGILE DE SAINT MARC.....	42
A. De l'auteur de cet Évangile.....	42
B. Origine et composition.....	43
C. Texte original.....	45
D. But et caractère particulier.....	46
§ IV. — DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC.....	48
A. De l'auteur de cet Évangile.....	48
B. Authenticité; intégrité.....	49
C. Occasion et motif de sa composition.....	51
D. Sources.....	52
E. Temps, lieu de sa composition.....	54
§ V. — RAPPORTS SYNOPTIQUES DES TROIS PREMIERS ÉVANGILES.....	56
A. Exposition du problème.....	56
B. 1 ^{re} hypothèse. — Un Évangile primitif source des trois autres... ..	57
C. 2 ^e hypothèse. — Usage des Évangiles précédents.....	59
D. 3 ^e hypothèse. — La tradition orale, source commune des trois premiers Évangiles.....	61
E. Conclusion.....	62
§ VI. — DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.....	63
A. Son auteur.....	63
B. Authenticité.....	66
C. Polémique rationaliste.....	70
a) Preuves extrinsèques.....	70
b) Preuves intrinsèques.....	76
D. Lieu et temps de la composition de l'Évangile.....	82
E. But spécial que s'est proposé l'évangéliste.....	83
§ VII. — INTÉGRITÉ DES LIVRES ÉVANGÉLIQUES.....	88
Polémique rationaliste.....	92
§ VIII. — VÉRACITÉ DES LIVRES ÉVANGÉLIQUES.....	94
A. Attaques du rationalisme moderne.....	94
B. Les évangélistes ont-ils pu être trompés? — Possibilité des miracles.....	100
C. La certitude historique des miracles de J.-C. peut être constatée.....	107
D. La certitude historique des faits évangéliques peut défier toutes les attaques de l'incrédulité. — Réfutation du système de Strauss... ..	111
§ IX. — DIVINITÉ DE JÉSUS CHRIST.....	130
§ X. — LES LIVRES ÉVANGÉLIQUES ONT ÉTÉ ÉCRITS PAR L'INSPIRATION DU SAINT-ESPRIT.....	143
APPENDICE I. — Vaines attaques du Rationalisme moderne contre le fait de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.....	149
APPENDICE II. — L'établissement et la propagation de la Religion chrétienne par les douze Apôtres est évidemment une œuvre divine et miraculeuse.....	173

En souscription :

LA

SAINTE BIBLE

AVEC COMMENTAIRES

THÉOLOGIQUES, MORaux, PHILOLOGIQUES, HISTORIQUES, ETC., RÉDIGÉS
D'APRÈS LES MEILLEURS TRAVAUX ANCIENS ET CONTEMPORAINS

ET INTRODUCTION CRITIQUE SPÉCIALE POUR CHAQUE LIVRE

Par M. l'abbé DRACH, du clergé de Paris

Docteur en théologie.

TEXTE LATIN DE LA VULGATE, TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD.

Par M. l'abbé A. BAYLE

Docteur en théologie, professeur d'Eloquence sacrée à la Faculté de
Théologie d'Aix.

Ouvrage précédé d'UN BREF DU PAPE et de nombreuses approbations.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Cette publication se fait dans le format grand in-8° raisin à deux colonnes, sur papier fort et collé.

La feuille (16 pages gr. in-8° raisin à deux colonnes), coûte *vingt centimes net à Paris.*

Quelques exemplaires sur papier vergé se vendent à raison de *quarante centimes net la feuille.*

Cette manière d'établir le prix *par feuille*, nous a paru, ainsi qu'à un grand nombre de clients, plus équitable et plus rationnelle. — Toutes nos prévisions, d'ailleurs, établissent le nombre total des feuilles à environ 320. — On ne livrera que des parties complètes, contenant des matières indépendantes, en volumes brochés, ou reliés, et l'on ne payera que les parties reçues.

Les volumes parus se vendent aussi, à part, sans engagement ultérieur pour l'acquéreur, mais plus cher, et à raison de *trente centimes la feuille*, papier ordinaire.

N.-B. Le Souscripteur, qui s'engage à recevoir et à payer les volumes au fur et à mesure de la mise en vente, ne court donc aucun risque, puisqu'il ne reçoit et ne paie que des parties complètes et indépendantes, et il a l'avantage de payer moins cher.

Volumes parus :

I. — LES ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

Magnifique volume de plus de 900 pages.

Prix de souscription (57 feuilles à 20 centimes, papier ordin.), *net 44,40.*

Vendu séparément, *net 46,00.*

Reliure anglaise, têtes et tranches non rognées, en plus, *net 4,50.*

II. — LES ÉPÎTRES CATHOLIQUES DE S. JACQUES, S. PIERRE, S. JEAN, S. JUDE.

4 vol. de 256 pages.

Prix de souscription (46 feuilles à 20 cent., papier ordin.), *net 3,20.*

Vendu séparément, *net 4,50.*

III. — L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN

Prix de souscription (44 feuilles à 20 centimes), *net 2,20*

Vendu séparément, *net 3,30*

N.-B. — On relie ensemble les nos II et III. — *Net 4,50*

IV. — LES ÉVANGILES (*sous presse*).

Voir la Revue des Sciences ecclésiastiques de juillet 1872

L'ÉVANGILE

EXPLIQUÉ, DÉFENDU, MÉDITÉ

ou

**Exposition exégétique, apologétique et homilétique
DE LA VIE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, D'APRÈS L'HARMONIE DES ÉVANGILES**

Par M. l'abbé DEHAUT

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
4 forts volumes petit in-8°. * 48.00.

CONCORDANCE DES QUATRE ÉVANGÉLISTES

D'après le plan de l'ouvrage ci-dessus, et le complétant

In-8° avec cartes * 2.00.

L'ÉVANGILE EXPLIQUÉ ET DÉFENDU

EXPOSITION EXÉGÉTIQUE, CRITIQUE ET APOLOGÉTIQUE

de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après l'Harmonie des Évangiles.

ABRÉGÉ DU PRÉCÉDENT À L'USAGE DES LAIQUES, DES CATÉCHISTES, DES FAMILLES, ETC.

3 volumes petit in-8°. * 42.00.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DES SAINTS ÉVANGILES

Par M. l'abbé DEHAUT, auteur de l'Évangile expliqué, défendu, médité, ouvrage très-propre à être donné en prix dans les écoles et catéchismes, ou adopté comme classique dans les catéchismes de persévérance, et pour les bibliothèques scolaires et paroissiales.

4 beau vol. in-8°. * 2.00.

Ce livre, fruit de longues années d'études, est le complètement obligé de toutes les Explications du Catéchisme. Quiconque, prêtre, catéchiste, frère des écoles chrétiennes, religieuse, maître de pension, mère de famille, etc., est appelé, par devoir et position, à enseigner à divers degrés la religion chrétienne, le mettra dans sa bibliothèque auprès de Guillois, Couturier, Deharbe, Gaume, Schmidt et tant d'autres....

Un grand nombre d'évêques ont félicité le savant et modeste auteur, et la presse catholique a été unanime à reconnaître cet ouvrage comme le vrai **Manuel de la science de l'Évangile**, comme une **œuvre capitale**, en un mot comme un livre **valant à lui seul tout une bibliothèque**.

EXTRAITS DE LETTRES DE PRÊTRES ET THÉOLOGIENS, ETC.

M. l'abbé DROUOT, curé de Sauvillat. — Votre ouvrage est assurément UN TRÉSOR, et quiconque le connaîtra bien voudra le posséder.

M. CHABRAND, Supérieur du grand Séminaire de Gap, vicaire général. — Votre travail se recommande par lui-même : c'est encore, à mon avis, tout ce qu'on peut faire de mieux sur l'Évangile.

M. l'abbé DELAFOREST, curé de Saint-Hilaire, à Poitiers. — Quand on a lu les autres commentaires, c'est dans celui-ci que l'on trouve encore sous une forme plus brève, le plus de lumières, la solution de plus de difficultés, et les enseignements les plus pratiques.

M. l'abbé DUBOIS, curé-doyen de Bonnières. — Je vous dirai tout franchement que, si j'avais connu cet ouvrage il y a vingt ans, il y a plus de cinquante volumes qui dorment dans ma bibliothèque qui ne s'y trouveraient pas.

THOMÆ EX CHARMES
THEOLOGIA UNIVERSA

Variis tractatibus et additionibus locupletata, et ad hodiernum sacrae scientiæ
statum adducta studio et operâ professorum seminarii S. Deodati

7 très-forts vol. in-12. 24.00. — Partie dogmatique *seule* (T. I-III) 12.00
Partie morale *seule* (T. IV-VII) 16.00

(Publication terminée.)

« Nous connaissons l'enseignement théologique de toutes les universités d'Europe et d'Amérique...

« Votre édition de Thomas de Charmes est plus complète que l'enseignement oral dans la plupart des Facultés de Théologie. Tous les travaux importants de Rome, d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre et d'Amérique ont été consultés...

« C'est la *Théologie élémentaire et classique la plus complète et la plus exacte* qui existe...

« Le tout a été adapté à la méthode de Thomas de Charmes, c'est-à-dire traité, avec brièveté et clarté... *Tous les points de doctrine à modifier ont été étudiés longuement et avec soin...*

« Vous n'avez pas à craindre le jugement des hommes sérieux... »

(Extrait d'une lettre d'un Directeur de séminaire à l'Éditeur.)

Parmi les Manuels de Théologie, on n'en trouve peut-être aucun dont les succès égalent ceux de la *Theologia universa*, de THOMAS DE CHARMES. On sait avec quelle faveur cet ouvrage fut accueilli, dès l'origine, en France, en Italie, en Espagne et en Allemagne; et, chose rare pour un traité élémentaire, il a pu supporter l'épreuve du temps, et se maintenir dans les Ecoles les plus florissantes d'Italie et d'Espagne.

Ces succès persévérants sont bien justifiés par les qualités éminentes que réunit ce Manuel. THOMAS DE CHARMES est à la fois méthodique et concis, clair et approfondi : et il ne s'agit pas ici de cette méthode artificielle et apparente, si usitée aujourd'hui, mais d'une disposition des matières réellement conforme à la nature même de la doctrine proposée; il ne s'agit pas davantage de cette clarté, obtenue par voie d'élimination de toute question élevée ou profonde, mais de la *véritable clarté dans le mode de présenter la vérité*.

THOMAS DE CHARMES est un disciple des Scolastiques, dont il conserve la méthode et reproduit la doctrine; aussi sait-il, dans une série d'objections habilement disposées, écarter toutes les erreurs et placer sous les yeux toutes les opinions dissidentes.

Il est évident, toutefois, que ce Manuel

offrait certaines lacunes qu'il fallait combler; aussi les auteurs de la présente édition ont-ils essayé de faire, à l'ouvrage de leur compatriote, les additions indispensables. D'un côté le *Traité de la Vraie Religion* faisait presque totalement défaut; et ceux de *l'Eglise* et du *Pape*, bien que rédigés dans un esprit opposé au Gallicanisme, réclamaient néanmoins des développements nécessaires. D'autre part, les erreurs si multiples et si variées du rationalisme contemporain devaient être signalées et réfutées dans un ouvrage de ce genre. Enfin la *partie morale* laissait aussi de sérieuses lacunes à combler et certaines opinions à rectifier.

Telle est la tâche que se sont proposée MM. les Professeurs DU GRAND-SEMINAIRE DE SAINT-DIE, en éditant THOMAS DE CHARMES. Prenant pour guides, dans leur travail, les *théologiens les plus autorisés dans l'Eglise* et l'enseignement oral des écoles de Rome, ils ont eu en vue, avant tout, d'établir *scientifiquement les vérités proclamées dans le Syllabus* et dans les *Constitutions dogmatiques du CONCILIIUM VATICANUM*.

Toutes les additions ont été fondues dans le texte, avec tout le soin possible, afin d'obtenir cette disposition rigoureuse et méthodique des matières, qui facilite singulièrement l'intelligence de la doctrine et le travail des élèves.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

A L'USAGE DES SÉMINAIRES

Par M. L. RICHOU

Prêtre de Saint-Sulpice, Professeur d'Histoire ecclésiastique au grand Séminaire de Rodez

AVEC APPROBATIONS

Trois forts volumes in-42, * 9 fr.

OUVRAGE ADOPTÉ DÉJÀ DANS PLUSIEURS SÉMINAIRES.

En tant qu'œuvre destinée aux études des séminaires, l'ouvrage est digne de toute recommandation, et pour la disposition nouvelle des choses, et pour l'abondance des documents de toutes sortes, et pour les vues d'ensemble, qui le distinguent des autres recueils du même genre.

L'histoire de l'Eglise, c'est-à-dire de la famille des serviteurs de Dieu, commence à l'origine même du monde, Jésus-Christ est la source, la cause, le phare et le centre. A Lui toutes les nations ont été promises en héritage ; c'est de lui que tout part, à Lui que tout aboutit, Lui qui vit toujours. Cette vie se manifeste à nous sous une triple forme : vie *prophétique*, où Il est annoncé comme libérateur et lumière future ; vie *personnelle*, lorsqu'il s'incarne et converse parmi les hommes ; vie *morale*, qui se répand du chef sur tous les membres de la société chrétienne. — *Tel est le canevas de M. l'abbé Richou : ces trois volumes en offrent le développement.....*

L'histoire de l'Eglise *proprement dite* est divisée également par l'auteur en *trois périodes*, auxquelles viennent se relier tous les faits de détail. C'est la *méthode des groupes*, la *meilleure assurément*, et qui, si elle s'adresse moins à la mémoire, fait un appel plus sûr au jugement, et, bien plus, est profitable à l'étude sérieuse. — La première de ces périodes, intitulée : *Origines chrétiennes*, comprend tout ce qui touche à la naissance et à l'organisation de l'Eglise telle que l'a constituée Jésus-Christ. — La seconde, développement de l'action de l'Eglise dans sa vie publique et sociale, embrasse tout le moyen-âge. — La troisième est celle de l'ère moderne, où la foi et la constitution de l'Eglise se montrent inébranlables, grâce au secours divin, en face des attaques et des scandales du protestantisme, des efforts de l'incrédulité et des crises sociales et politiques.

Chacune de ces divisions principales est traitée par l'auteur avec beaucoup de science, nous le répétons, et aussi avec beaucoup d'ordre, condition essentielle d'un tel livre. On trouve, en tête de chaque chapitre, une liste d'auteurs à consulter, et chaque volume se termine par une histoire abrégée des papes, où les notions éparses viennent se condenser dans une nouvelle synthèse. Nous préférons ceci à ce qui a été tenté par un autre auteur, et qui consiste à ranger, sous le nom des souverains pontifes, les faits accomplis de leur temps, comme on le fait pour l'histoire particulière des monarchies. La discussion est complète et toujours judicieuse sur les principaux sujets choisis et agités par la poésie contemporaine.

Le troisième volume, qui conduit le lecteur jusqu'aux plus récents événements, est le plus intéressant et le mieux fait. Pas un des points qui, aujourd'hui, sollicitent l'attention, n'a été omis. Les divers groupes de questions se présentent à leur place et avec clarté. Nous y avons remarqué tout spécialement divers tableaux des missions, mieux faits qu'on ne les trouve ordinairement dans les livres du même genre : c'est une histoire détaillée de ces grandes œuvres catholiques sur toutes les plages du monde.

Cet ouvrage sera donc très-utile aux séminaires, et, par là même, aux prêtres employés dans le saint ministère. Ils y auront la solution raisonnée de mille questions figurant dans les programmes des conférences ecclésiastiques, et, pour eux-mêmes, une source précieuse de lectures quotidiennes, où la théologie et le droit canon occupent autant de place que l'histoire.

V. POSTEL. (Bibliographie catholique, août 1872).

«..... Ces trois volumes, écrits avec talent et conscience, attestent une immense lecture. Non-seulement ils méritent d'être mis entre les mains des élèves du sanctuaire, mais encore ils seront lus avec fruit par le prêtre occupé aux travaux du saint ministère et par l'homme du monde qui désirera mieux connaître l'Eglise tant calomniée de nos jours..... En racontant les gloires de l'Eglise, M. l'abbé Richou a eu le désir de faire aimer de plus en plus le Saint-Siège apostolique. Dans ce but, il a placé à la fin de chaque volume le tableau synchrone de tous les souverains pontifes, avec les principaux événements accomplis sous leur règne.

C'est donc bien une histoire de l'Eglise, celle de saint Pierre et de Pie IX, le pasteur suprême et le docteur infaillible de la chrétienté.

E. SÉGUIN (ETUDES RELIGIEUSES, etc., avril 1872).

BREVIARIUM PHILOSOPHIÆ SCHOLASTICÆ

Auctore E. GRANDCLAUDE

Doctore in sacra theologia et in iure canonico, philosophiæ professore

TROISIÈME ÉDITION

Considérablement améliorée d'après les avis des principaux professeurs de philosophie

3 volumes gr. in-12..... 7 fr. 50.

Cet excellent Manuel est suivi dans un grand nombre de Séminaires dirigés tant par des *Congrégations Religieuses* que par des *prêtres diocésains*, en France et à l'étranger.

« Les doctrines du *Breviarium philosophiæ scholasticæ* ont été puisées aux sources les plus pures : l'auteur, prenant plus spécialement pour guide le docteur angélique, a voulu néanmoins utiliser tous les grands travaux qui, depuis le XIII^e siècle, ont illustré l'Eglise. Suarez, de Lugo, et tous les princes de la philosophie et de la théologie ont été, après S. Thomas, ses sources de prédilection.

« Il est vrai que, sur certains points particuliers, qui tiennent aux controverses sur la grâce et le libre arbitre, le *Breviarium* s'écarte de l'école appelée *Thomiste*, sans pour cela s'éloigner de saint Thomas ; car, comme on l'a dit avec vérité : *Saint Thomas n'est pas toujours Thomiste*. C'est pourquoi on a pu dire dans le même sens : le *Breviarium*, parfois, ne renferme pas la véritable philosophie *Thomistique*.

« Dans les opinions controversées entre les différents interprètes de saint Thomas, il était certainement permis de préférer Suarez à Gonet, l'école de Bellarmin, de Vasquez, de Becan, de De Lugo, etc., à l'école, d'ailleurs respectable, de Goudin et de Billuart. Il était licite et expédient de ne point donner comme la pure doctrine de saint Thomas. Les sentiments plus ou moins probables et très-contestés de l'école *Thomiste* ; il était utile à la science de ne point laisser aboutir à une école particulière et faisant ménage à part, le grand mouvement philosophique qui arborait l'étendard de saint Thomas.

« Aussi trouvera-t-on dans le *Breviarium* une largeur de vues qui fait peut-être défaut dans les autres manuels ; il reproduit fidèlement toutes les opinions vraiment probables, et nulle part il ne donne comme doctrine certaine ce qui est tenu pour douteux par quelques graves autorités.

« M. GRANDCLAUDE s'est proposé, dans son *Breviarium philosophiæ scholasticæ*, de réduire aux simples dimensions d'un livre classique les volumineux traités dépositaires des doctrines et des méthodes d'autrefois. Tâche laborieuse, il est vrai ; mais d'un lauréat du Collège Romain, d'un élève du P. Tongiorgi, la science et l'Eglise ne devaient pas attendre un moindre service. Aussi, quel n'est pas le mérite de cet abrégé ! Concision, justesse et lucidité, sagesse judiciaire et impartiale, également éloignée des exagérations propres à l'esprit de système et des réserves maladroites de la timidité ; choix habile de ce qu'ont dit de mieux SAINT THOMAS et SUAREZ, les PP. LIBERATORE et TONGIORGI ; soin diligent d'éclaircir d'avance les avenues de la théologie et tout ensemble de s'omettre sur la vie, sur l'âme, sur ses facultés et ses actes, sur la nature et la provenance de ses idées, aucune des questions faussées, oubliées ou trop légèrement touchées par les *COMPENDIUM* de date récente et d'origine française, tout se réunit pour rendre ce livre aussi utile à la jeunesse que digne des maîtres dont il imite la manière et résume les leçons. »

R.-P. DE GEYER.

(Etudes religieuses, historiques et littéraires. Mars 1868.)

Ce professeur éminent a condensé, dans son *Breviarium philosophiæ* toute la substance de la philosophie de S. Thomas, mais il a eu bien soin d'en adoucir les formes. S'il emploie quelques termes de l'école, il les explique par les termes usités aujourd'hui ; s'il reproduit quelques théories ardues, il s'avance pas à pas et tâche toujours de les insinuer par quelque voie déjà fréquentée. Ses divisions principales sont les plus simples et les plus communes ; logique pure et logique appliquée ; métaphysique générale ou ontologie, et métaphysique spéciale ou cosmologie et théodicée ; enfin, morale et histoire abrégée des doctrines philosophiques.

Ses subdivisions, ses propositions et ses corollaires, bien qu'empreints du cachet scolastique, ont un vêtement si déagé, nous dirions presque si moderne, qu'on les suit du regard sans penser au moyen-âge.

Le *Breviarium philosophiæ* est un livre excellent dans son genre, capital même parmi les ouvrages classiques, appelé à rendre de grands services dans les cours de philosophie....

Tous les lecteurs compétents avoueront qu'il y a là une méthode parfaite, une science habilement résumée, une clarté et une précision non communes. Si ce manuel a le succès que nous lui souhaitons, il dissipera bien des préjugés et contribuera, dans une large mesure, à ramener parmi nous le goût des grandes et fortes traditions philosophiques.

(Bibliographie catholique, août 1868. LE VERDIER.)

GLANES SPIRITUELLES

MÉDITATIONS ET AVIS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Beau vol. gr. in-18 raisin. * 3.00.

MÉDITATIONS ECCLÉSIASTIQUES

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Par le **R. P. STUB**, Barnabite,

4 beaux et forts volumes, format charpentier..... * 14 »

Avec approbation de Mon l'Evêque d'Angers.

N. B. Ces quatre volumes, outre des Méditations spéciales, contiennent, pour chaque jour, et dans l'ordre de l'année ecclésiastique, des matériaux abondants et précieux de SERMONS, HOMELIES, PRONES, etc. Le TEMPS du prédicateur est, de la sorte, ménagé, sans que son initiative personnelle ait rien à perdre.

.... Les auteurs de Méditations suivent deux méthodes: les uns celle que l'Eglise paraît indiquer, en assignant à chaque mystère de la Religion une époque de l'année, et en distribuant l'Evangile pour chaque dimanche; les autres, celle que saint Ignace, ce grand connaisseur du cœur humain, donne comme la plus appropriée aux besoins de l'âme. Le R. P. STUB a su admirablement les unir toutes deux. Il a remarqué avec raison que le temps de l'Avent, temps de préparation à la venue du Rédempteur, correspond à la voie purgative de saint Ignace, de même que le temps de Noël à Pâques, où l'Eglise nous propose la vie de Jésus, répond à la voie illuminative, le temps de Pâques à la Pentecôte, où l'attente du Saint Esprit, à la voie unitive; et le temps d'après la Pentecôte, à l'état d'union parfaite où l'âme agit sous l'impulsion de l'esprit de Dieu qui habite en elle. C'est pourquoi, en suivant l'Evangile et la Méthode de saint Ignace, le R. P. STUB nous présente une série de Méditations parfaitement conformes aux besoins d'une âme vraiment sacerdotale.

COURTES MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Par l'Abbé **BERTEU**

Beau et fort vol. grand in-18 raisin * 2 50

Ces pieuses méditations ayant été disposées en vue des dévotions particulières à chaque partie de l'année, à chaque mois, forment un vrai Manuel du Chrétien, et peuvent dispenser d'une foule de livres spéciaux.

..... Deux mots sur ce livre. Comme on se plaint généralement d'avoir peu de temps à consacrer à la lecture, les Méditations ont été réduites à une seule page par chaque jour; elles sont divisées en trois points qui, avec l'aide de Dieu, fourniront matière à vos réflexions pieuses pendant tout le temps que vos devoirs vous permettront de donner à ce saint exercice. Il sera utile de lire votre courte méditation chaque soir avant de vous mettre au lit, afin qu'elle vous revienne à l'esprit pendant la nuit, si vous vous éveillez, et vous donne un sujet de saintes pensées. C'est aussi un excellent moyen de préparer pour le lendemain matin la méditation qu'on veut faire.

(Extrait de la Préface.)

HISTOIRE UNIVERSELLE

COURS MÉTHODIQUE ET CLASSIQUE

D'APRÈS LE PLAN DE BOSSUET,
ET ADAPTÉ AUX PROGRAMMES OFFICIELS

Par l'abbé F. LOIZELLIER

Inspecteur honoraire de l'Université, ancien directeur de l'Ecole Normale de Versailles,
Chanoine de Soissons, Chevalier de la Légion-d'honneur, 1^{er} Aumônier
du pensionnat des Frères de Passy-Paris.

4 forts vol. in-12, enrichis de plus de 400 Cartes et Plans, et de nombreux
Tableaux synoptiques.

- I. HISTOIRE ANCIENNE (37 cartes et plans). * 3.00
 - II. HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE (30 cartes et plans). * 3.00
 - III. HISTOIRE MODERNE (30 cartes et plans). * 3.00
 - IV. HISTOIRE CONTEMPORAINE (en préparation). * 3.00
- Cartonnage; en plus, 0.25

Le tome I est en vente; le tome II paraîtra en janvier 1874; le tome III à
Pâques suivant; et le tome IV à la rentrée de 1874.

Bourges, le 29 septembre 1873.

Monsieur l'Abbé,

J'ai reçu le 1^{er} volume de votre *Histoire universelle classique*, et
je viens vous en remercier.

Je ne saurais assez vous féliciter, Monsieur l'Abbé, d'avoir entrepris
une œuvre de si haute importance. L'enseignement de l'histoire, tel
qué vous l'entendez, peut largement concourir à la régénération de la
France.

Le modèle que vous avez suivi pas à pas en le développant, montre
l'action incessante de la Providence dans la conduite des peuples : il
est bon que cette grande vérité reçoive un éclatant hommage.

Continuez donc votre œuvre, Monsieur l'Abbé, et conduisez-la
promptement à bonne fin.

En apprenant à la jeunesse que Dieu récompense ou châtie les
peuples selon qu'ils le méritent, vous rendez un éminent service à la
France et à l'Eglise; à la France qui a besoin d'hommes, et à l'Eglise
qui réclame des chrétiens fidèles.

Agréez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon affectueux
dévouement en Notre-Seigneur.

† C. A. ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

*Un grand nombre d'approbations épiscopales de cette nature sont
déjà venu encourager l'auteur, au moment où paraît ce prospectus.*

NOUVELLE HISTOIRE SAINTE

A L'USAGE DU JEUNE AGE

Par M. C. COMBARIEU.

Cette **HISTOIRE SAINTE** est divisée en 40 cahiers. Chaque cahier se compose de 46 pages dont le tiers renferme le texte ou *Récit historique* accompagné de petits *Synchronismes* et de *Réflexions morales*, que l'enfant doit copier dans le reste de la page.

Sur la 2^e et la 3^e page de la couverture sont reproduits des **extraits de Prosateurs et de Poètes chrétiens** qui se sont inspirés des épisodes et des faits relatés dans ce même cahier.

Enfin la 4^e page de la couverture contient un petit **Dictionnaire géographique historique, littéraire**, etc., correspondant au texte, expliquant plus au long les nom d'*hommes, de lieux, de choses*, etc., qui se trouvent dans le texte, et pouvant servir de *questionnaire* pour le professeur.

Le cahier. * 0.20. — La collection. * 2.00.

NOUVELLE HISTOIRE SAINTE

A L'USAGE DU JEUNE AGÉ, ETC.

4 vol. grand in-12 illustré d'environ 400 belles gravures * 4.50.

Le *Texte* des 40 cahiers ci-dessus a été remanié pour former un volume ordinaire de plus de 300 pages.

Les *Synchronismes* et les *Réflexions morales* suivent le paragraphe auquel ils se rapportent.

Les *Extraits de Prosateurs et Poètes chrétiens*, sont rejoints en *feuilleton* au bas des pages, et, tout en commentant et illustrant à leur manière le *Récit*, offrent une riche et intéressante matière pour les *Exercices de mémoire* et de *Lecture*.

Le petit *Dictionnaire géographique, historique et littéraire*, etc., accompagne chaque *Epoque* et en complète le développement, tout en offrant au professeur le type d'un *questionnaire* spécial.

On a pensé que cette manière toute nouvelle d'étudier l'*Histoire Sainte* était appelée à donner les plus prompts et les plus heureux résultats.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DU MOYEN-AGE

A L'USAGE
DES ÉTABLISSEMENTS CATHOLIQUES
D'instruction secondaire

Par M. l'abbé LÉVÊQUE

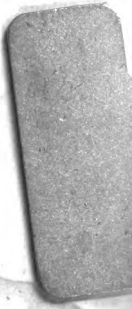
Professeur d'Histoire, au collège St. Stanislas, à Nîmes.

2 vol. in-12, renfermant chacun deux parties.

Tome I. — 1^{re} partie (395-844), en vente, 1.50.

— — 2^e partie (844-1073), paraîtra en mars prochain.

Tome II. — (1073-1547), paraîtra en octobre 1874.



5-7

